

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

La Lutte contre l'Hérésie en Orient

Jusqu'au IX^e siècle

PÈRES, CONCILES, EMPEREURS

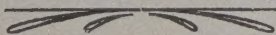
THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 8 Juin 1933, à 14 heures

PAR

GEORGES CRONTZ

PRÉSIDENT : M. LE BRAS, Professeur.
SUFFRAGANTS : M. PETOT, Professeur.
M. REGNAULT, Professeur.



PARIS
LES ÉDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN
F. LOVITON & C^{ie}
160, RUE SAINT-JACQUES

—
1933



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551803_0024

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

La Lutte contre l'Hérésie en Orient

Jusqu'au IX^e siècle

PÈRES, CONCILES, EMPEREURS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le 8 Juin 1933, à 14 heures

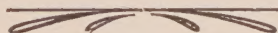
PAR

GEORGES CRONTZ

PRÉSIDENT : M. LE BRAS, Professeur.

SUFFRAGANTS : M. PETOT, Professeur.

M. REGNAULT, Professeur.



PARIS
LES ÉDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN
F. LOVITON & C^{ie}
160, RUE SAINT-JACQUES

—
1933



BIBLIOGRAPHIE

I. — Sources originales.

- Athanase (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XXV.
- Augustin (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie latine de Migne, t. XXXII-XLVII.
- Basile le Grand (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XXIX-XXXII.
- Barnabé (Epître dite de Saint)*. — Ed. H. Hemmer, dans Textes et documents pour l'étude historique du christianisme, sous la direction de H. Hemmer et P. Lejay, Paris, 1907.
- Clément d'Alexandrie*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. VIII-IX.
- Codex Justiniani*. — Ed. Krueger, Berlin, 1915.
- Codex Theodosianus*. — Ed. Mommsen-Meyer, Berlin, 1905.
- Cyrille d'Alexandrie (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. LXVIII-LXXVII.
- Didaché (La)*. — Ed. H. Hemmer, dans Textes et doc. pour l'étude historique du christianisme, Paris, 1907.
- Didascalie (La)*. — Ed. Nau, Paris, 1902.
- Digesta Justiani*. — Ed. Mommsen-Krueger, Berlin, 1928.
- Eusèbe de Césarée*. — Histoire Ecclésiastique, éd. E. Grapin, dans Textes et doc. pour l'étude historique du christianisme, Paris, 1905-1913.
- De vita Constantiniani, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XIX.
- Germain de Constantinople (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XCVIII.
- Grégoire de Nazianze (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XXXV-XXXVIII.
- Grégoire de Nysse (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XLIV-XLVI.
- Hermas*. — Le Pasteur, éd. A. Lelong, dans Textes et doc. pour l'étude historique du christianisme, Paris, 1912.

- Ignace d'Antioche (Saint)*. — Epîtres, éd. A. Lelong, dans Textes et doc. pour l'étude historique du christianisme, Paris, 1910.
- Jean Chrysostome (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XLVIII-LXIV.
- Jean Damascène (Saint)*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XCIV-XCVI.
- Justin (Saint)*. — Apologies, éd. P. Pautigny, dans Textes et doc. pour l'étude historique du christianisme, Paris, 1904.
- Dialogue avec Tryphon, éd. G. Archambault, *ibid.*, Paris, 1909.
- Justinien I^{er} (empereur)*. — Œuvres théologiques, dans la Patrologie grecque de Migne, t. LXXXVI.
- Mansi (Joannes Dominicus)*. — Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio, réédition Welter, Paris et Leipzig, 1901.
- Maxime le Confesseur (Saint)*. — Opera Omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XC-XCI.
- Migne (Jacques-Paul)*. — Patrologiae cursus completus, series græca, 1857-1866.
- Mosaicarum et romanarum legum collatio (Fragmenta Vaticana)*. — Ed. Mommsen-Krueger, Berlin, 1890.
- Nouveau Testament (Le)*. — Ed. Eberhard Nestle, Londres, 1923.
- Novellæ Justiniani*. — Ed. Schoell-Kroll, Berlin, 1895.
- Novellæ (Leges) ad Theodosiarum pertinentes*. — Ed. Mommsen-Meyer, Berlin, 1905.
- Origène*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. XI-XVII.
- Philostorge*. — Opera omnia, dans la Patrologie grecque de Migne, t. LXV.
- Pidalion* (collection canonique de l'Eglise orthodoxe). — Edition roumaine par M. Véniamin, Monastirea Neamtz, 1844.
- Pitra (J. B.)*. — Juris ecclesiastici Graecorum Historia et Monumenta, 2 vol., Rome, 1864.
- Polycarpe de Smyrne (Saint)*. — Epître aux Philippiciens, éd. A. Lelong, dans Textes et doc. pour l'étude historique du christianisme, Paris, 1910.
- Socrate*. — Histoire Ecclésiastique, dans la Patrologie grecque de Migne, t. LXVII.
- Sozomène*. — Histoire Ecclésiastique, dans la Patrologie grecque de Migne, t. LXVII.
- Tertullien*. — De præscriptione hæreticorum, éd. Labriolle, dans Textes et doc. pour l'étude historique du christianisme, Paris, 1907.

II. — *Ouvrages modernes.*

- Alivisatos (H.)*. — Die kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinian I, Berlin, Trowitzsch, 1913.
- Allard (P.)*. — Le Christianisme et l'Empire romain de Néron à Théodose, Paris, 1898.
- Saint Basile (dans la collection « Les Saints »), Paris, 1899.
- Bardenhewer (O.)*. — Les Pères de l'Eglise, leur vie et leurs œuvres, trad. franç. par P. Godet et C. Verschaffel, 3 vol., Paris, 1899.
- Batiffol (P.)*. — L'Eglise naissante et le catholicisme, 2^e éd., Paris, 1909.
- Baur (Dom Chr.)*. — Saint Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire. Essai présenté à l'occasion du XV^e centenaire de saint Jean Chrysostome, Louvain et Paris, 1907.
- Boissier (G.)*. — La fin du paganisme, 2 tomes, Paris, 1891.
- Bouché-Leclercq.* — L'intolérance religieuse et la politique, Paris, 1917.
- Broglie (A. de)*. — L'Eglise et l'Empire romain au quatrième siècle Paris, 1856-1866.
- Ceillier (Dom Remy)*. — Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques, Paris, 1858-1869.
- Diehl (Charles)*. — Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle, Paris, 1901.
- Histoire de l'Empire byzantin, Paris, 1920.
- Duchesne (L'abbé L.)*. — Les Eglises séparées, Paris, 1896.
- Histoire ancienne de l'Eglise, 3 vol., Paris, 1907-1910.
- L'Eglise au VI^e siècle, Paris, 1925.
- De Faye (Eugène)*. — Clément d'Alexandrie. Etude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au II^e siècle, Paris, 1898.
- Fialon (Eugène)*. — Etude littéraire sur saint Basile, Paris, 1861.
- Freppel (Ch. E.)*. — Origène, Paris, 1868.
- Gasquet (Am.)*. — De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance, Paris, 1879.
- Glaizolle (L'abbé G.)*. — Un empereur théologien : Justinien, son rôle dans les controverses, sa doctrine christologique, Lyon 1905.
- Godefroy (J.)*. — Codex Theodosianus cum perpetuis commentariis, Lipsiæ, 1743.
- Harnack (Adolf)*. — Lehrbuch der Dogmengeschichte, 3 vol., Tübingen, 1909-1910.

- Hefele (Ch. J.).* — Histoire des conciles d'après les documents originaux, trad. franç. par H. Leclercq (les trois premiers tomes), Paris, 1907.
- Hilgenfeld (A.).* — Die Ketzergeschichte des Urchristenthums, Leipzig, 1884.
- Homo (L.).* — Les empereurs romains et le christianisme, Paris, 1931.
- Isambert (M.).* — Histoire de Justinien, 2 vol., Paris, 1856.
- Knecht (A.).* — Die Religions Politik Kaisers Justinian I, Wurzburg, 1896.
- Largent (A.).* — Saint Cyrille d'Alexandrie et le Concile d'Ephèse, dans les Etudes d'histoire ecclésiastique, Paris, 1892.
- Lombard (A.).* — Etudes d'histoire byzantine, Constantin V, Empereur des Romains, 740-775, Paris, 1902.
- Lot (F.).* — La fin du monde antique et le début du moyen âge, Paris, 1927.
- Maillet (H.).* — L'Eglise et la répression sanglante de l'hérésie, Liège-Paris, 1909.
- Maurice (J.).* — Constantin le Grand. L'origine de la civilisation chrétienne, Paris, 1925.
- Milasch (Nikodemus).* — Das Kirchenrecht der Morgenländischen Kirche, übersetzt von A. R. Pessic, Mostar, 1905.
- Canoanele Bisericii Ortodoxe insotite de comentarii (trad. roumaine par U. Kovinovic et N. Popovici), 2 vol., Arad (Roumaine), 1930-1931.
- Mommsen (Th.).* — Le droit pénal romain, trad. de l'allemand par J. Duquesne, 3 vol., Paris, 1907.
- Mortreuil (J. A. B.).* — Histoire du droit byzantin dans l'empire romain d'Orient depuis la mort de Justinien jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453, 3 vol., Paris, 1843.
- Pargoire (Le R. P. J.).* — L'Eglise byzantine de 527 à 847, Paris, 1905.
- Piganiol (A.).* — L'Empereur Constantin, Paris, 1932.
- Prat (F.).* — Origène, le théologien et l'exégète, Paris, 1907.
- Puech (Aimé).* — Histoire de la littérature grecque chrétienne, 3 tomes, Paris, 1930.
- Saint Jean Chrysostome, 3^e éd., Paris, 1900.
- Savagnone (Fr. G.).* — Studi sul diritto Romano Ecclesiastico, Cortona, 1929.
- Saleilles (R.).* — L'organisation juridique des premières communautés chrétiennes (dans Mélanges P. F. Girard, t. II), Paris, 1912.

- Spulber (C. A.)*. — L'Eclogue des Isauriens, texte, traduction, histoire, Cernautzi (Roumanie), 1929.
- Tanon (L.)*. — Histoire des tribunaux de l'inquisition en France, Paris, 1893.
- Thierry (A.)*. — Nestorius et Eutychès, Paris, 1879.
- Tixeront (J.)*. — Histoire des dogmes, 3 vol., Paris, 1905-1912.
- Vacandard (E.)*. — L'inquisition, étude historique et critique sur le pouvoir coercitif de l'Eglise, 3^e éd., Paris, 1907.
- Vacant (A.)*, *Mangenot et Amann*. — Dictionnaire de Théologie catholique, 11 tomes, Paris, 1923-1932.
- Vasiliev (A. A.)*. — Histoire de l'Empire byzantin, trad. du russe par P. Brodin et A. Bourguina, 2 vol., Paris, 1932.
- Vogelstein (Max)*. — Kaiseridee-Romidee und das Verhältnis von Staat und Kirche seit Constantin, Breslau, 1930.
- Walch (Chr. W. F.)*. — Entwurf einer vollständigen Historie der Ketzereien, Spaltungen und Religionsstreitigkeiten, 11 vol., Leipzig, 1762-1785.
- Zachariæ von Lingenthal (R. E.)*. — Geschichte des Griechisch-Römischen Rechts, Berlin, 1892.
- Zeiller (J.)*. — L'Empire romain et l'Eglise, Paris, 1928.
-

INTRODUCTION

L'union du pouvoir séculier et du pouvoir religieux était pour la société antique un principe indiscutable. Un tel principe ne doit pas être jugé d'après les idées modernes. Dans la confusion du temporel et du spirituel il n'y avait ni la domination usurpatrice de l'Etat sur la religion, ni la servilité de la religion vis-à-vis de l'Etat. La religion était normalement, d'après la conception du temps, un élément essentiel de gouvernement. L'amoindrissement de la religion officielle équivalait à l'amoindrissement de la puissance publique. L'opposition à la religion officielle devenait rébellion politique. C'est pourquoi l'intolérance en matière religieuse était un sentiment naturel. L'histoire en témoigne. Gaston Boissier montre que, même « Platon dans sa République idéale, ne veut pas souffrir les impies, c'est-à-dire ceux qui ne croient pas à la religion de l'Etat » (1). Il conçoit même un système de répression. Les impies, s'ils sont paisibles, seront emprisonnés pendant cinq ans ; s'ils sont violents, seront enfermés pour toute leur vie dans des cachots.

Pourquoi ces idées n'ont pas changé à l'époque chrétienne, car le christianisme fut par excellence la religion de la conversion individuelle ? On le verra dans cette étude. Si l'on considère les idées du temps, les

(1) La fin du paganisme, I, p. 47.

conditions historiques et les liens étroits qui unissaient le temporel au spirituel, la répression de l'hérésie, loin d'être un produit du fanatisme, parut à l'Etat une nécessité. Commandée par l'intérêt religieux et social de l'Etat, cette répression ne fut pas inspirée par l'Eglise. Certes, pour une Eglise qui se souciait de la vérité religieuse intégrale, le droit de pourchasser l'erreur était naturel. De même que le christianisme entendit régner sans partage sur l'âme humaine, de même l'Eglise entendit préserver son unité de toute altération dogmatique et disciplinaire. Mais si elle n'admit pas la liberté de l'erreur dans la société chrétienne, pour s'en défendre elle se servit uniquement des moyens d'ordre spirituel.

Un exposé concernant seulement la répression séculière de l'hérésie aurait pu faire croire le contraire. C'est pour assurer l'impartialité de notre travail que nous avons élargi le champ de nos recherches en étudiant, suivant une distinction qui s'imposait, comment fut traitée l'hérésie par les Pères, par les conciles et par les empereurs. Les Pères ont formulé les principes et les conciles les ont appliqués dans leurs jugements et leurs canons ; quant aux empereurs, ils ont réprimé l'hérésie surtout pour des raisons propres à l'Etat.

Historiquement cette étude embrasse les huit siècles qui vont de la naissance du christianisme jusqu'à la fin de l'âge patristique. Pour l'Orient, ce fut l'âge des grandes hérésies, des grands docteurs, des grands conciles et des grands empereurs ; ce fut l'âge où l'Eglise formula définitivement la doctrine orthodoxe.

Bien que dans toute classification historique il y ait un peu de convention, cependant, pour une raison

de méthode, nous avons divisé l'âge patristique en trois périodes : la première jusqu'à l'empire chrétien, la deuxième jusqu'à la dynastie justinienne, et la troisième jusqu'à la fin du ^{viii}e siècle. Pour chacune de ces trois périodes nous avons étudié successivement les trois sources de la justice répressive de l'hérésie : le témoignage des Pères, la législation conciliaire et la législation impériale.

Dans cette étude nous avons laissé de côté tout ce qui touche à la répression de l'apostasie, de la magie, du paganisme et du judaïsme. Mais bien que nous ayons voulu délimiter ainsi notre sujet, cependant ses limites ne peuvent être nettement circonscrites. Pour mettre en relief les grandes lignes de la répression ecclésiastique ainsi que de la répression séculière de l'hérésie, il nous a fallu faire appel à des sources très variées. Mais à la base de notre étude sont les écrits des Pères, les canons des conciles et les lois des empereurs.

PRÉLIMINAIRES

Le sens étymologique du mot grec αἵρεσις est action de choisir. Désignant d'abord un choix, puis une préférence, une inclination, le terme hérésie signifia par la suite préférence pour une école, pour un parti. Dans la littérature grecque profane, le mot hérésie n'avait aucun sens défavorable. Les écrivains profanes se sont servis de ce terme pour désigner les diverses écoles, les doctrines et les partis qui groupaient soit des philosophes, soit des juristes, soit des moralistes.

C'est dans le christianisme que le mot hérésie reçoit un sens défavorable. Tout d'abord on l'emploie pour désigner des partis religieux juifs qui ne sont pas sympathiques aux chrétiens. Ainsi saint Luc, dans les Actes des Apôtres, désigne par le mot hérésie les partis religieux des sadducéens et des pharisiens (1). Dans les épîtres du Nouveau Testament, le mot hérésie reçoit un sens nettement défavorable pour désigner toute déviation de l'enseignement chrétien pur (2), toute doctrine erronée. Mais on ne distingue pas précisément l'hérésie du schisme. Parlant des dissensions de l'église de Corinthe, saint Paul semble identifier les schismes avec les hérésies (3). Du moins son commentateur le

(1) Actes V, 17 ; XV, 5, XXVI, 5.

(2) Tit. III, 10 ; 2 Pierre II, 1.

(3) 1 Cor. XI, 19.

plus qualifié, saint Jean Chrysostome, n'y trouve aucune distinction entre l'hérésie et le schisme (4).

Les Pères (5) des trois premiers siècles appellent en général hérétiques non seulement ceux qui ont une doctrine erronée sur la foi, mais aussi les schismatiques, — ceux qui s'éloignent en quelque sorte de la discipline ecclésiastique. La distinction entre l'hérésie et le schisme ne sera faite d'une façon claire qu'au *iv^e* siècle. Saint Basile le Grand, dans sa première épître canonique adressée à Amphiloque d'Iconium, fait cette différence : « les hérésies se séparent et s'éloignent en tout de la foi, tandis que les schismes ne se séparent que pour certaines causes ecclésiastiques et pour des questions remédiables » (6).

L'hérésie ainsi définie est toute doctrine opposée à la doctrine orthodoxe, tandis que le schisme n'est qu'un dissentiment qui peut être passager. La formule de saint Basile fut admise dans les collections canoniques orthodoxes. Cependant les conciles œcuméniques emploient quelquefois l'appellation générale d'hérétiques pour désigner aussi bien les hérétiques que les schismatiques (7).

En Occident, saint Augustin (8) propose un autre

(4) Homil. XXVII, in 1 Cor. XI, 19.

(5) Dans cette appellation générale nous considérons aussi les docteurs et les écrivains de l'Eglise.

(6) *Pitra, Jus eccl. Græc. Historia et Monumenta*, I, p. 577. De même dans la collection canonique orientale, *Pidation*, éd. roumaine, par Véniamin, M. Neamtz, 1844, p. 403.

(7) II^e Concile, canon 6 ; Concile Quinisexte, canon 95.

(8) L'Eglise orthodoxe lui refusant le titre de saint pour avoir embrassé des doctrines erronées, l'appelle Augustin le Bienheureux. Dans cette étude nous utilisons l'appellation de saint Augustin qui est employée dans la plupart de nos sources.

critère de distinction. « Haeresis autem schisma inverteratum » (9), dit-il, ce qui signifie que la persévérance transforme le schisme en hérésie. En effet, saint Augustin devait accentuer ce point à cause du schisme donatiste qui a troublé l'Eglise autant que toute autre grande hérésie.

En réalité, l'élément principal de l'hérésie ne fut jamais l'obstination dans un schisme mais la profession d'une doctrine erronée. Nous verrons que les premiers empereurs chrétiens, réprimant l'hérésie et le schisme, ont évité de les définir, considérant, sans doute, que toute définition peut susciter des controverses.

Dans l'empire chrétien, l'hérésie fut, au commencement, toute doctrine opposée à la foi ainsi que toute insoumission à l'autorité de quelques évêques réputés orthodoxes. Lorsque l'empereur Arcadius voulut donner une définition, il le fit en supprimant toute distinction entre l'hérésie et le schisme (10). Justin et Justinien de même dans leur définition visèrent l'hérésie aussi bien que le schisme (11). La notion d'hérésie a donc dans les écrits des Pères, la législation conciliaire et les lois impériales, un sens général mais négatif : elle signifie la déviation de la foi et de la discipline orthodoxe.

(9) *Contra Cresconium* II, 7.

(10) Cod. Théod. XVI, 5, 28.

(11) Cod. J. I, 5, 12.4.

TITRE I

PREMIÈRE PÉRIODE

Des Apôtres jusqu'à l'Empire chrétien

CHAPITRE PREMIER

L'attitude des Apôtres et des Pères à l'égard des hérétiques.

§ 1. — COMMENT LES APOTRES ENTENDENT PUNIR LES HÉRÉTIQUES

Dès le commencement le christianisme eut à compter avec les tendances hétérodoxes. L'hérésie fut contemporaine des Apôtres. Le milieu judéo-païen où fut prêché l'Evangile exerçait sur les premiers chrétiens une double influence. D'une part, les juifs devenus chrétiens s'obstinaient à garder certains rites de la Loi : ce fut l'erreur judéo-chrétienne. D'autre part, certains païens convertis au christianisme, voulaient faire de la religion nouvelle un système intellectuel : ce fut l'erreur gnostique enseignée par un parti hellénisant.

Dans leurs épîtres adressées aux communautés chrétiennes, les Apôtres dénoncèrent et combattirent ces erreurs. Quand le parti judéo-chrétien était devenu

fort, ils se sont réunis à Jérusalem pour condamner ses erreurs (1).

Saint Paul traite les judéo-chrétiens de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs (2). Il prévient les chrétiens contre ceux qui les critiquent « au sujet du manger et du boire ou au sujet d'une fête, d'une nouvelle lune ou des sabbats » (3). C'est surtout contre les sectaires judaïsants que saint Paul prend position dans ses épîtres aux Corinthiens et aux Galates.

L'erreur gnostique, prélude du gnosticisme philosophique, est également combattue par saint Paul. Dans son épître aux Colossiens il prévient les chrétiens contre ceux qui subjuguent « par la philosophie et par une vaine tromperie, s'appuyant sur la tradition des hommes » (4). Plus tard, dans ses épîtres pastorales saint Paul parle « de vains discoureurs (5) » dont les doctrines sont des « fables et des généalogies sans fin » (6) et qui par leurs mœurs sont « abominables, rebelles et incapables de toute bonne œuvre » (7). Dans ses épîtres pastorales, saint Paul indique même des chefs hérétiques : Hyménée, Alexandre, Philète (8).

L'épître de Jude nous apprend que les hérétiques des temps apostoliques renient le Seigneur (9) et mé-

(1) Actes XV, 5-34.

(2) 1 Cor. XI, 13.

(3) Coloss. II, 16.

(4) Coloss. II, 8.

(5) Tit. I, 10.

(6) 1 Tim. I, 4.

(7) Tit. I, 16.

(8) 1 Tim. I, 20 ; 2 Tim. II, 17 et IV, 4.

(9) Jud. 4.

présent l'autorité (10). Leur conduite n'est pas meilleure que leur doctrine : ils sont corrompus, ils marchent « selon leurs convoitises impies ; ce sont ceux qui provoquent des divisions, hommes sensuels, n'ayant pas l'esprit » (11).

Saint Pierre dénonce les hérétiques pour les mêmes fautes. Ils méprisent l'autorité (12) et sont cupides, adultères, « hommes tarés et souillés » (13). De même saint Jean, dans sa première épître qui appartient probablement à la dernière période de sa vie (14), parle des antichrists sortis du milieu des chrétiens (15). Et dans son Apocalypse (16), il dénonce la secte des nicolaïtes, hérétiques qui prétendaient se rattacher au diacre Nicolas et qui se caractérisaient par un système dogmatique étrange et par des pratiques immorales. En effet, ils pratiquaient la fornication.

Ces hérésies, mélange de gnose et de judaïsme, se sont heurtées à la vigilance apostoliques. Attristés de voir l'ivraie dans leur moisson, les Apôtres l'ont d'abord dénoncée. Quant à la punition des hérétiques, ils ont exhorté les fidèles à corriger les frères tombés dans l'erreur. Redresser son frère égaré c'est un devoir de charité pour tout chrétien. Et les Apôtres conseillent d'abord le redressement privé et fraternel.

Saint Paul exhorte ainsi les fidèles du pays des

(10) Jud. 8.

(11) Jud. 19.

(12) 2 Pierre II, 10.

(13) 2 Pierre II, 13-14.

(14) *Tixeront, Histoire des dogmes*, I, p. 171.

(15) 1 Jean II, 18-19.

(16) Apoc. II, 6 et 14.

Galates : « lors même qu'un homme serait surpris en quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur » (17).

Le Seigneur avait enseigné la douceur et la tolérance. Les Apôtres sont fidèles à cet enseignement. Ils essaient de corriger et d'amender les égarés. Comment y parvenir ? Par l'avertissement et par l'admonition du frère tombé dans l'erreur ; après quoi, celui qui s'obstine dans son erreur doit être évité par les fidèles et finalement éloigné de leur communauté. Saint Paul établit ainsi la règle : « Eloigne de toi, après un premier et un second avertissement, l'homme hérétique, sachant qu'un homme de cette espèce est perversi, et qu'il pèche, en se condamnant lui-même » (18.)

Saint Paul écrivait ainsi à Tite qui était à la tête de l'église de Crète, ce qui signifie que c'était le chef d'une communauté, celui qui devait éloigner l'homme hérétique. En effet, ce sont les serviteurs du Seigneur qui ont la charge de veiller à la conservation de sa doctrine. Timothée, lui aussi, chargé par saint Paul d'une communauté à Ephèse, et prévenu contre les fausses doctrines est ainsi conseillé par l'Apôtre pour garder la pureté de la foi : « repousse les discussions folles et inutiles, sachant qu'elles font naître des querelles » (19).

Quant aux fidèles, ils devaient seulement éviter les doctrines erronées et les sectaires. Saint Jean, dans sa seconde épître, demande aux fidèles même de ne

(17) Galat., VI, 1.

(18) Tit. III, 10-11.

(19) 2 Tim. II, 23.

pas recevoir dans leur maison et de ne pas saluer l'homme qui ne leur apporte pas la vraie doctrine (20). En avisant ainsi les chrétiens, les Apôtres veillaient à la fois à la pureté de la doctrine et au bon ordre des communautés. Car au sens des Apôtres, l'hérésie étant la négation de la foi et de l'autorité, rompait l'unité de la communauté. Les hérétiques étant ceux qui n'acceptent pas entièrement l'enseignement du Seigneur et qui se forment sur Dieu et sur la foi des idées personnelles, provoquent des interprétations arbitraires, des querelles et des troubles d'où résultent les scissions dans la communauté chrétienne. C'est pourquoi les hérétiques doivent être évités et éloignés des fidèles quand ils ne peuvent pas être convertis. Les Apôtres pensent que cette sorte de traitement appliqué aux sectaires pourrait leur faire éprouver la honte et revenir sur le bon chemin (21). On ne soupçonnait point la force de l'obstination hérétique.

Toutefois, quelques Apôtres s'aperçoivent que la douceur n'est point efficace pour les hérétiques. Alors, après avoir dénoncé les erreurs, après avoir donné aux fidèles et aux chefs des communautés les règles à suivre à leur égard, ils s'appliquent à châtier plus sévèrement les incorrigibles. Ainsi saint Pierre admoneste publiquement Simon de Gitton nommé le Magicien, premier hérésiarque et promoteur du gnosticisme, pour avoir voulu acheter le pouvoir d'imposer les mains (22). Saint Paul de même fait preuve d'éner-

(20) 2 Jean, 10.

(21) 2 Thess. III, 14.

(22) Actes VIII, 20.

gie à l'égard de certains hérétiques. En écrivant à Timothée, il nous apprend qu'il a condamné et livré à Satan ceux qui avaient fait naufrage par rapport à la foi, parmi lesquels se trouvaient : Hyménée et Alexandre (23).

Ce n'est plus de l'amendement fraternel mais c'est une sentence de réprobation (24). Elle est individuelle et signifie l'exclusion de la communauté. Sans doute, cette condamnation eut-elle une grande portée morale, car elle était prononcée par un apôtre. Saint Paul déclare encore d'une façon générale anathème celui qui prêcherait un autre évangile que le sien (25). L'anathème est une malédiction qui entraîne la séparation d'avec le Christ et par suite d'avec la communauté chrétienne (26).

Saint Jean, qui dans son Apocalypse adresse des exhortations répétées et des menaces aux sectaires du parti hellénisant, conseille simplement de fuir les hérétiques. Lui-même, il les évitait. Polycarpe raconte que saint Jean se trouvant aux thermes à Ephèse, y aperçut l'hérésiarque Cérinthe (27) et il s'enfuit disant : « fuyons ; cette maison pourrait s'écrouler,

(23) 1 Tim. I, 19-20.

(24) Pour le sens des mots livrés à Satan, cf. *Saint Jean Chrysostome* : Homil. XV, in ép. I ad Cor. 2.

(25) Galat I, 8-9.

(26) Anathème dans le grec classique désigne l'offrande consacrée à la divinité. Dans la christinaïsm ce terme désigne malédiction, et par suite l'excommunication de l'Eglise. Cf. l'article de *Vacant* dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. I, col. 1168-71.

(27) Cérinthe fut un hérétique à la fois judaïsant et gnostique. Exposé succinct dans *Tixeront, op. cit.*, I, p. 173-174.

puisqu'elle abrite Cérinthe, l'ennemi de la vérité » (28).

En général, les Apôtres considérant l'hérésie comme le résultat de l'esprit personnel et de l'inclination schismatique, la combattent par la prédication, par l'admonestation ; parfois ils prononcent des condamnations individuelles contre des hérésiarques. Ils se soucient de la conservation de la foi et du bon ordre des communautés. Ils demandent aux chrétiens d'exhorter d'abord les hérétiques à revenir dans le bon chemin de la vérité et puis, en cas d'obstination dans l'erreur, de rompre toute communion religieuse avec eux et même tout contact privé. Aux chefs des communautés ils prescrivent d'éloigner les égarés incorrigibles. L'enseignement des Pères développera tous ces principes apostoliques.

§ 2. — LE RÔLE DES PÈRES DANS LA LUTTE CONTRE L'HÉRÉSIE

Dans la lutte de l'Eglise contre l'hérésie, on fait toujours appel à l'autorité des Pères (1). Selon l'usage qui remonte jusqu'au milieu du iv^e siècle, les Pères sont considérés comme garants de l'orthodoxie (2).

(28) *Eusèbe, Histoire Ecclésiastique*, IV, 14. 6.

(1) On entend par le terme de *Pères de l'Eglise* les auteurs ecclésiastiques qui réunissent quatre conditions : l'orthodoxie de la doctrine, la sainteté de la vie, l'antiquité et l'approbation de l'Eglise. Les Pères se distinguent des simples écrivains ecclésiastiques qui ne réunissent pas toutes ces conditions ; cf. *O. Bardenhever, Les Pères de l'Eglise*, éd. franç. par P. Godet et C. Verschaefel, Paris, 1899, t. I, p. 1-6.

(2) *Saint Basile, Epist.* 140, 2 ; *Saint Grégoire de Naziance, Orat.* 32, 15 ; *Mansi, Concilampl. coll.*, IV, col. 1072 A,

C'est en particulier sur les écrits patristiques que les conciles se sont appuyés pour rédiger leur décrets de foi et pour condamner l'hérésie. Parfois les conciles font préparer même des dossiers d'extraits patristiques sur lesquels ils fondent la condamnation de telle ou telle hérésie (3). Et il n'est point de concile qui n'ait pas invoqué l'autorité doctrinale des Pères.

De plus, par leurs écrits ainsi que par leur activité pastorale les Pères ont beaucoup contribué à la formation du droit canonique. Sur les questions douteuses concernant la discipline, on sollicitait souvent l'avis des Pères qui jouissaient d'une considération singulière.

Le concile Quinisexte, dans son 2^e canon, mentionne les lettres patristiques que l'Eglise reçut comme canoniques jusqu'à la fin du VII^e siècle (4). Et jusqu'à la fin de l'âge patristique, l'Eglise d'Orient a compté dans sa législation canonique des écrits, surtout des lettres, provenant de treize Pères (5). Les prescriptions patristiques concernant l'hérésie n'ont pas la précision des dispositions conciliaires. Et pratiquement les Pères n'ont pas toujours triomphé de l'hérésie. Mais ils ont appliqué les règles dont l'Eglise s'est servie dans sa législation contre l'hérésie et leur action contre les dissidents a fixé, dans son ensemble, l'attitude de l'Eglise en face des hérétiques.

(3) *Mansi, ibid.*, t. IV, col. 1184 B-1196.

(4) *N. Milasch, Canoanele Bisericii Ortodoxe insoțite de comentariu*, édition roumaine par *U. Kovinovic* et *N. Popovici*, Arad. 1930, vol. II, p. 306 ; cf. *Mansi, Codex encyclicus dans Conc. ampl. collectio*, t. VII, col. 785.

(5) *Milasch, op. cit.*, I, p. 49-59.

Nous étudions ici seulement les Pères qui nous paraissent les plus représentatifs dans la lutte contre l'hérésie. Bien que ces Pères partent tous des mêmes principes qui se trouvent, en quelque sorte, impliqués dans l'enseignement apostolique, cependant chacun a une manière différente d'agir contre l'hérésie. C'est pourquoi nous les étudions successivement.

§ 3. — LES PÈRES APOSTOLIQUES.

Le plus ancien témoignage qui nous montre comment les Pères orientaux ont traité les hérétiques et les schismatiques se trouve dans les lettres de *saint Ignace*, écrites au début du II^e siècle (6). Saint Ignace ne voit d'autres remèdes contre les hérétiques que d'éviter leur rencontre (7) et d'obéir à la hiérarchie (8). Il combat l'erreur judéo-chrétienne (9), dénoncée déjà par saint Paul et le docétisme, hérésie réfutée aussi dans les épîtres de saint Jean. Il n'hésite point à traiter les hérétiques de plantes vénéneuses (10), herbes du diable (11), loups ravisseurs (12) et empoisonneurs (13). Il constate qu'ils sont « difficilement guérissables » et « difficiles à convertir » (14). C'est

(6) Sur l'authenticité et la tradition des textes des Pères apostoliques, cf. *Bardenhever, op. cit.*, t. I, p. 43 et suiv.

(7) *Smyrn.* IV, 1.

(8) *Trall.* VII, 1.

(9) *Magn.* VIII, IX, X ; *Philad.* V, 2 et VI, 1.

(10) *Philad.* III, 1.

(11) *Ephès.* X, 3.

(12) *Philad.* II, 2.

(13) *Trall.* VI, 2.

(14) *Smyrn.* IV, 1.

pourquoi il conseille aux fidèles d'éviter les hérétiques et de « prier pour leur conversion » (15). Mais pour pouvoir fuir les hérétiques, il faut être attaché à Jésus-Christ, à l'évêque et aux préceptes des Apôtres (16).

Saint Ignace, le champion de l'épiscopat monarchique, recommande l'obéissance à la hiérarchie comme le meilleur moyen de préservation contre toute erreur. En effet, l'illégitimité de l'hérésie ne provenait pas seulement de la négation de l'unité doctrinale, mais encore de la négation de l'autorité ecclésiastique. Ce principe avait été formulé dès le début par les Apôtres.

Mentionnons ici que l'esprit de douceur à l'égard des sectaires est recommandé par l'épître attribuée à *Barnabé*. Cette épître (17), écrite vers 117, conseille aux fidèles de ne pas faire des schismes et d'être conciliants (18).

Saint Polycarpe, dont la lettre aux Philippiens date de la première moitié du II^e siècle, demande aussi aux chrétiens de fuir les hérétiques. Après avoir dénoncé les fausses doctrines, il écrit aux fidèles ceci : « Evitons les pièges, les faux frères et ces hypocrites qui se couvrent du nom du Seigneur pour égarer les âmes frivoles » (19).

(15) *Ibid.*

(16) *Trall.* VII, 1.

(17) Cf. l'étude introductive de *Gabriel Oger* sur l'épître de Barnabé dans la collection *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme : Les Pères Apostoliques*, I, p. LXXI.

(18) *Epitr. de Barnabé*, XIX, 19.

(19) VI, 3.

Un peu plus tard, entre 140-155, *Hermas*, dans son « Pasteur » qui fut quelquefois compté au nombre des livres inspirés du Nouveau Testament, combat, lui aussi, les « imposteurs qui introduisent des doctrines étrangères... et qui séduisent par leurs folles maximes » (20). Ce sont les gnostiques dont parle Hermas. Mais il n'est point sévère avec eux puisqu'il les admet à la pénitence (21).

§ 4. — SAINT JUSTIN.

Cet apologiste dit (1) avoir écrit un livre sur les hérésies, livre que nous n'avons plus. Toutefois, dans sa première apologie, écrite au milieu du II^e siècle, Justin dénonce au peuple et au sénat romain les fausses doctrines des hérétiques « pour qu'ils échappent à l'erreur » (2).

Il cite les hérésiarques : Simon, Ménandre, Marcion. Il croit qu'une statue avait été élevée à Simon, à Rome et il demande au sénat de détruire cette statue (3). Justin affirme ignorer si les hérétiques se rendent coupables des infamies qu'on met sur le compte des chrétiens, mais reprochant au gouvernement son indifférence à l'égard des hérétiques, il s'exprime ainsi : « mais ce que nous savons bien, c'est que vous ne les poursuivez pas et que vous ne les mettez pas à mort, du moins à cause de leur opi-

(20) *Pasteur d'Hermas*, *Simil.* VIII, 6.

(21) *Ibid.*

(1) I Apol. XXVI, 8.

(2) I Apol. LVI, 3.

(3) *Ibid.*, LVI, 4.

nion » (4). Les chrétiens, on le sait, étaient mis à mort à cause de leur opinion et de leur foi. Mais, s'il faut en croire Justin, cela n'arrivait pas aux hérétiques. Pourquoi ? Il ne le dit pas. Ce fut, peut-être, parce qu'en s'opposant au vrai christianisme et à l'autorité ecclésiastique, les hérétiques n'étaient pas considérés comme chrétiens même par le gouvernement païen.

Comme on le voit, les hérétiques savaient échapper aux persécutions des empereurs païens. Parfois ils faisaient plus. Ils dénonçaient les chrétiens. D'après un témoignage d'Hégésippe, Eusèbe dit qu'au temps de Trajan les hérétiques avaient suscité une persécution en Palestine. Ce fut alors que Siméon, évêque de Jérusalem, accusé par les hérétiques d'être chrétien, a été martyrisé (5).

§ 5. — CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Aux environs de l'année 190, Clément dirigeait l'école catéchétique d'Alexandrie. Les rapports très éloignés de cette école avec l'Eglise d'Alexandrie, ainsi que le peu de renseignements que Clément nous a laissés sur les offices et la hiérarchie ecclésiastiques, ont fait penser à certains auteurs que l'idée d'une Eglise hiérarchique s'opposant aux hérésies serait étrangère à Clément. « Chez lui, dit Harnack, aucune trace d'une conception de l'Eglise hiérarchique anti-hérétique ; rarement il mentionne des offices ecclé-

(4) *Ibid.*, XVI, 7.

(5) *Eusèbe*, *H. E.*, III, 32. 3.

siastiques, moins encore des évêques » (1). La même opinion se trouve, sous une autre forme, chez Eugène de Faye (2). Cette interprétation de la doctrine et de l'activité de Clément paraît tendancieuse. D'autres auteurs, comme Bardenhewer (3) et Batiffol (4) estiment que Clément opposa toujours le critère ecclésiastique à l'hérésie et qu'il plaida pour la hiérarchie et la tradition ecclésiastique comme moyens de préservation contre les erreurs. En effet, des ouvrages de Clément résulte que, selon lui, l'Eglise, la tradition et le canon ecclésiastique sont les trois caractères qui distinguent l'orthodoxie de l'hérésie.

Tout d'abord, l'Eglise, par son unité, s'oppose à la multiplicité des hérésies (5). « L'excellence de l'Eglise comme le principe de sa constitution est l'unité (6). Quant aux hérésies, les unes portent un nom d'homme ainsi que celles de Valentin, de Marcion, de Basilides...; les autres portent un nom de lieu, les Pératiques, ou un nom de race, les Phrygiens, ou un nom de vertu, les Eucratites, ou le nom de leurs opinions principales : les Docètes » (7).

Outre l'unité, l'Eglise oppose aux hérésies son ancienneté. Clément remarque que les hérésies sont postérieures à l'Eglise d'où elles sont sorties. Se révoltant

(1) *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, I, p. 367.

(2) *Clément d'Alexandrie, Etude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au II^e siècle*, p. 298.

(3) *O. Bardenhewer*, op. cit., t. II, p. 59.

(4) *P. Batiffol, L'Eglise naissante et le catholicisme*, p. 298-315.

(5) *Stromates* VII, 17; *Pædagog.* I, 4.

(6) *Stromates* VII, 17 : ἡ ἔξοχὴ τῆς ἐκκλησίας, καθάπερ ἡ ἀρχὴ τῆς συστάσεως, κατὰ τὴν μονάδα ἐστὶ.

(7) *Stromates* VII, 17.

contre l'Eglise, les hérétiques ont créé des écoles et des traditions humaines qui « toutes sont des nouveautés et des altérations par rapport à l'Eglise aînée » (8). De même, les hérétiques sont en dehors de la tradition comme ils sont en dehors de l'Eglise, « car comme un est l'enseignement des Apôtres, un est la tradition » (9). Pour se préserver de l'hérésie il faut rester fidèle à la tradition de l'Eglise dont la conservation est confiée à la hiérarchie. La hiérarchie de Clément est monarchique, étant constituée par l'ordre des évêques, des prêtres et des diacres (10).

Enfin Clément oppose aux hérésies le canon ecclésiastique. Pour lui ce canon comprend les prophètes, l'Evangile et les Apôtres (11). Cette « symphonie ecclésiastique » comme il l'appelle autre part (12) forme l'antithèse de l'hérésie. « Il ne faut jamais, dit-il, à l'exemple de ceux qui embrassent les hérésies, violer la vérité ou frauder le canon de l'Eglise » (13). Ce canon sert à la hiérarchie comme critère du vrai et du faux. Son caractère antihérétique ressort davantage du titre que Clément donna à un de ses ouvrages perdus : « Canon ecclésiastique ou contre les judaïsants » (14). Clément ne nous dit pas comment il faut organiser pratiquement la défense contre l'héré-

(8) *Stromates* VII, 16.

(9) *Ibid.*

(10) *Stromates* VI, 3.

(11) *Stromates* VI, 15.

(12) *Stromates* VI, 11.

(13) *Stromates* VII, 16 : Οὐ χρή ποτε, καθάπερ οἱ τὰς αἱρέσεις μετιόντες ποιοῦσι, μοιχεύειν τὴν ἀλήθειαν οὐδὲ μὴν κλέπτειν τὸν κανόνα τῆς ἐκκλησίας.

(14) *Eusèbe*, *H. E.* VI, 13, mentionne seulement le titre : Κανὼν ἐκκλησιαστικὸς ἢ πρὸς ἰουδαῖζοντας.

sie (15). Lui-même il se borne, à réfuter les doctrines hérétiques. Et en véritable penseur, il se fie à l'argumentation et à la dialectique.

De son temps on tendait à refuser aux hérétiques le droit d'interpréter les Ecritures et à interdire aux fidèles la discussion avec les hérétiques. Cette tendance renfermait un danger que Clément voulut écarter. Il s'aperçut qu'en face de l'hérésie toujours active dont les rapports avec la philosophie étaient étroits, la doctrine chrétienne manquait de développements et s'affirmait insuffisamment. Extrêmement érudit, Clément travailla alors pour mettre la philosophie au service de la foi chrétienne.

Les hérésies, le gnosticisme en particulier, furent ainsi l'occasion d'un approfondissement de la vraie piété et du vrai culte (16). Sur le terrain de la discussion, Clément ne perdit jamais l'occasion d'infliger aux hérétiques des défaites. Mais l'argumentation ne parvint pas toujours à désarmer les hérétiques. Et de ces discussions Clément ne fut pas toujours content. En effet, il parle de « l'active perfidie » (17) des hérétiques, de « la colère qui est souveraine dans les hérésies » (18) et de leurs artifices (19). C'est pourquoi, loin de permettre aux chrétiens de discuter avec les hérétiques, il leur demande de se défendre contre

(15) C'est pourquoi *Harnack, Dogmengeschichte*, I, p. 376, put affirmer que la conception de l'Eglise qu'on trouve chez Clément ne lui servit que pour la polémique.

(16) *Stromates* VII, 15.

(17) *Stromates* I, 19.

(18) *Stromates*, VII, 16.

(19) *Stromates* VII, 15.

« le vent des hérésies », en refusant simplement d'y croire (20).

En ce qui concerne les moyens pratiques pour lutter contre l'hérésie, nous pouvons induire du silence de Clément qu'il admettait les moyens indiqués dans les écrits apostoliques, car ces écrits entrent dans son canon ecclésiastique (21).

Tous ces principes ont pénétré dans la société chrétienne aussi bien par les écrits de Clément qui, de son temps, se trouvaient entre les mains de tout le monde, que par l'école catéchétique que Clément dirigea à Alexandrie.

§ 6. — ORIGÈNE.

La controverse contre les hérétiques tient une grande place dans l'œuvre d'Origène. Le savant alexandrin, successeur de Clément à l'école catéchétique, nous a laissé de précieux témoignages sur les moyens employés dans la lutte contre l'hérésie. Malheureusement l'éclat de son génie fut taché par quelques erreurs d'ordre dogmatique. Mais il convient d'analyser ici ses idées contenant la lutte contre l'hérésie parce qu'il fut le porte-parole de son époque (1).

(20) *Pædagog.* I, 5.

(21) *Stromates* VI, 15.

(1) *F. Prat*, dans son étude : *Origène, le théologien et l'exégète*, a montré qu'Origène passait en Orient pour le plus ferme défenseur de l'orthodoxie et que c'est la défaveur attachée à l'origénisme qui diminua l'autorité d'Origène lui-même (Introd. XXXIV-XXXIX et LXI). Cf. aussi : *Freppel, Origène*, 2 vol., Paris, 1875 et *Fr. Diekamp, Die origenist. Streitigkeiten in Sechsten Jahrhundert*, Münster, 1899.

Qu'entend Origène par hérétique ? « Nous appelons hérétiques, dit-il, quelle que soit la diversité des inventions fabuleuses dont ils enveloppent leurs rêves, tous ceux qui, faisant profession de croire au Christ, soutiennent qu'autre est le Dieu de la Loi et des prophètes, autre le Dieu de l'Evangile et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ : tels les adeptes de Marcion, de Valentin, de Basilide et ceux qui se nomment Séthiens » (2).

Plus loin, Origène fait entrer dans sa définition les hérétiques qui ont des opinions erronées sur Jésus-Christ et sur le Saint-Esprit. Ainsi il énumère les sectes de toutes les nuances. De plus, il parle des sectes possibles, de celles qui rejetteraient un dogme principal de l'Eglise (3). Ailleurs (4) il s'occupe des sectes les plus obscures : des ophites, des caïnites, des dosithéens, etc... Et chaque fois qu'il mentionne une secte, il réfute ses erreurs en lui opposant l'enseignement ecclésiastique.

A l'exemple de Clément d'Alexandrie, Origène croit qu'on ne doit pas se contenter de condamner les hérésies. L'Eglise, par ses ministres et par ses docteurs, doit discuter, analyser et réfuter toute doctrine erronée (5). Car lorsqu'on regarde de plus près, les sectes ne sont que des écoles de fausse science et de mauvaise conduite (6). Et comme il pense que l'erreur fuit la vérité et que toute controverse prend fin si la

(2) *Comment. in Tit.* (P. G., XIV, col. 1303 et suiv.).

(3) *Ibid.*, col. 1304-1306.

(4) *Contra Cels.* III, 13.

(5) *Comment. in Joah.* II.

(6) *Comment in Rom.* VII, 11.

vérité s'impose, il demande que l'Eglise interprète publiquement les Ecritures et qu'elle engage des discussions avec les hérétiques afin de leur rendre évidente la vérité (7).

Origène lui-même, en grand polémiste, combattit avec vigueur les sectes de son temps. C'était même une sorte de spécialité pour lui. Eusèbe (8) dit qu'on recourait toujours à Origène dès qu'il s'agissait de réfuter une hérésie nouvelle. De ses succès sur ce terrain il faut mentionner la conversion de l'hérétique patripassien Berylle de Bostra (9). Mais parce que la polémique ne suffisait pas, Origène, à la différence de Clément d'Alexandrie, pensa aux moyens pratiques de défense contre l'hérésie.

La hiérarchie de l'Eglise est, pour lui, l'autorité qui décide des controverses. Ce principe est souvent mis en relief par Origène (10). Cependant Harnack trouve, comme pour Clément d'Alexandrie, que la conception hiérarchique de l'Eglise est étrangère à Origène (11). Par contre, Freppel (12), Batiffol (13) et Prat (14) soutiennent, invoquant des textes, qu'Origène considérait la hiérarchie comme l'un des éléments fondamentaux de l'Eglise.

Origène attribue à la hiérarchie un rôle important

(7) *In Ezech. homil. II.*

(8) *H. E. VI, 33, 37 et 38.*

(9) *Ibid., VI, 36.*

(10) *In Jérém. homil. XI, 3; In Ies. Nav. homil. VII, 6; In Levit. homil. II, 4.*

(11) *Harnack, op. cit., I, p. 378.*

(12) *Op. cit., II, p. 830.*

(13) *Op. cit., p. 355-397.*

(14) *Op. cit., p. XXXVIII.*

pour la discipline ecclésiastique. Il parle des réprimandes et du retranchement des hérétiques (15). Les évêques doivent chasser de leurs églises les hérétiques parce que « l'infamie, dit-il, doit être séparée de Dieu et de l'Eglise » (16). Mais si Origène admet que l'autorité ecclésiastique rejette hors de l'Eglise les hérétiques, il s'oppose à toute violence envers eux. Il recommande la douceur. Celse lui reproche cette douceur en lui rappelant les textes de l'Ancien Testament qui prescrivent la mort contre les violateurs de la Loi. Origène répond ainsi : « il faut distinguer entre les lois que les Juifs ont reçues de Moïse et celles que, en devenant chrétiens, ils ont apprises de Jésus et qu'ils doivent suivre... Une fois chrétiens, les vieux Juifs ne peuvent plus observer toute leur loi, s'ils veulent obéir aux prescriptions évangéliques. Il ne leur est plus permis, comme l'ordonne la loi mosaïque, de tuer leurs ennemis, de brûler ou de lapider les violateurs de la Loi jugés dignes de l'un ou l'autre supplice » (17).

En dehors de l'excommunication, Origène n'admet aucune autre mesure contre les hérétiques. Ils seront

(15) *In Tes. Navi* homil, VII, 6.

(16) *In Ezech.* homil X, 1.

(17) *Contra Cels.* VII, 26 : Εἰ δὲ καὶ ὀλίγα περὶ τῆς διαφορῆς πολιτείας εἰπεῖν, ἦντινα Ἰουδαῖοι κατὰ Μωϋσέα πρότερον ἐπολιτεύοντο, καὶ ἦν Χριστιανοὶ νῦν κατὰ τὴν Ἰησοῦ διδασκαλίαν βούλονται κατορθοῦν .. Οὕτε τοῖς πάλαι Ἰουδαίοις οἷον τ'ἦν το σὺστημα τῆς πολιτείας ἔχειν ἀκαθαίρετον, εἰ καθ' ὑπόθεσιν τῇ κατὰ τὸ Εὐαγγέλιον πολιτεία ἐπειθόντο ἀναρέσει μὲν γὰρ πολεμίων, ἢ ὧν παρὰ τὸν νόμον πεποιηκότων, καὶ ἀζίων, κριθέντων τῆς διὰ πηρος, ἢ λίθων ἀναιρέσεως, οὐχ οἷον τ'ἦν Χριστιανούς χρῆσθαι κατὰ τὸν Μωϋσεως νόμον. (*P. G.*, t. XI, col. 1457).

jugés et punis par Dieu, dit-il (18). C'est en définitive l'enseignement de l'Eglise. Saint Athanase (19), saint Basile (20), saint Grégoire de Nysse (21), Eusèbe de Césarée (22) ont invoqué l'autorité d'Origène dans leur lutte contre l'hérésie.

*
* *

En somme, les Pères, les docteurs et les écrivains de l'Eglise qui se sont préoccupés de l'hérésie dans cette première période chrétienne en Orient, n'emploient et ne recommandent contre les dissidents, que des mesures d'ordre spirituel. Personne ne pense à l'emploi de la force matérielle. Chose de conscience, la religion doit rester libre. Lorsque cette liberté entraîne des altérations à la doctrine orthodoxe et des insoumissions à l'autorité ecclésiastique, les Pères interviennent pour éclairer ce qui est obscur, pour exhorter à l'unité et à l'ordre et pour réprimander.

Tous mettent en garde les fidèles contre la fausseté des doctrines et contre la légèreté des mœurs hérétiques. Les uns dressent le catalogue de toutes les sectes, les autres s'attaquent à une secte en particulier. Tous demandent aux fidèles de les éviter. Tous opposent aux erreurs, la vraie doctrine, la hiérarchie, l'Eglise et recommandent aux chrétiens l'obéissance

(18) *In Num. homil.* IX, 1.

(19) *P. G.*, t. XXV, col. 465.

(20) *P. G.*, t. XXXII, col. 204.

(21) *P. G.*, t. XLVI, col. 905.

(22) *H. E.* VI.

à l'autorité ecclésiastique. Seule l'autorité ecclésiastique a le droit d'exclure de la communauté chrétienne les égarés incorrigibles. Mais les exclus peuvent être réconciliés s'ils font pénitence.

Comment cet enseignement patristique fut-il mis en pratique ? On le verra dans le chapitre suivant concernant l'institution conciliaire et la discipline canonique.

CHAPITRE II

Les premiers conciles. Les premiers règlements canoniques.

§ 1. — L'HÉRÉSIE DEVANT LES CONCILES.

En matière de répression ecclésiastique de l'hérésie, sans doute le pouvoir de l'évêque s'est toujours exercé. Cela fut indiqué déjà par saint Paul. Mais quand les hérésies s'étendaient sur toute une région, dépassant les communautés d'une ville ou d'un village, il fallait organiser la lutte collective et prendre des mesures d'ensemble pour combattre les erreurs.

D'autre part, les hérétiques s'attaquant à la doctrine orthodoxe, il fallait une autorité supérieure à la hiérarchie locale, pour formuler et pour garder cette doctrine. Individuellement les évêques pouvaient tomber eux-mêmes en erreur, et en effet l'histoire en connaît bien des cas. C'est pourquoi, en Orient, dès le début, les règles en matière de foi devaient être formulées par les conciles. Pour la même considération les sentences contre les hérétiques furent, de bonne heure, prononcées par des conciles. En effet, souvent les hérétiques ne se souciaient point des sentences épiscopales. Excommuniés ici, ils allaient en un autre lieu. Alors les fidèles, surtout quand l'in-

tégrité morale de leur évêque était contestable, se trouvaient fort embarrassés. La sentence de l'évêque faillible profitait ainsi à l'hérétique condamné.

Il fallait donc que la sentence contre l'hérétique vînt de plus haut. De même que les Apôtres, en face d'une dissension grave comme celle concernant l'adoption ou le rejet des rites mosaïques, se sont réunis à Jérusalem pour prendre une décision collective qui soit acceptée par tous, de même les chefs des Eglises locales se réunissaient habituellement par région pour donner les règles de foi, pour juger les sectaires et pour rédiger des dispositions de caractère disciplinaire et législatif. Parfois les réunions des chefs et des délégués des Eglises étaient générales, représentant ainsi toute la chrétienté. C'étaient les conciles œcuméniques.

Les conciles, soit généraux, soit particuliers, constituent l'institution à la fois dogmatique, judiciaire et législative dans le christianisme oriental. Dès le commencement, les conciles promulguent des décrets de foi, jugent et prononcent des sentences comme les tribunaux et prennent en même temps des décrets de caractère législatif.

Pour notre période, ce sont le montanisme et le gnosticisme qui formèrent l'objet de quelques conciles régionaux. L'hérésie montaniste est née au ^{II}^e siècle dans la Mysie phrygienne. Son promoteur, l'extatique Montan, se donnant pour un inspiré, enseignait le retour du Christ et, en morale, un ascétisme rigoureux jusqu'à la complète abolition de la famille. Dès le début donc, cette hérésie fut antisociale.

Des évêques orthodoxes écrivaient et prêchaient

contre Montan (1). Mais cela parut insuffisant. Alors des conciles furent convoqués. Eusèbe (2) mentionne un écrit d'un évêque du II^e siècle qui rapporte « que les fidèles d'Asie se réunirent souvent et dans beaucoup d'endroits au sujet de Montan et de ses partisans, qu'ils examinèrent la nouvelle doctrine et la déclarèrent étrange et impie ». En effet, l'historien des conciles, Hefele (3), qui puise sa documentation à des sources originales, nous parle d'un concile de vingt-sept évêques, tenu à Hiérapolis, et d'un autre de treize évêques tenu en Thrace pour condamner le montanisme. Ces deux conciles eurent lieu vers l'an 150 (4).

Hefele mentionne encore pour l'Orient deux conciles douteux du II^e siècle au sujet de quelques sectes gnostiques (5).

Il paraît que ces premières condamnations conciliaires visaient plutôt l'hérésie que l'hérétique. La doctrine était considérée comme plus dangereuse que son représentant. L'hérétique pouvait être évité par les fidèles ou rejeté de la communauté ; mais sa doctrine restait là pour troubler les esprits quand elle n'avait pas été condamnée.

Au III^e siècle, l'usage des conciles périodiques est acquis aussi bien en Orient qu'en Occident. Deux conciles réunis à Alexandrie en 231 s'occupèrent d'Origène accusé de mutilation volontaire et d'opi-

(1) *Eusèbe, H. E.* V, 16, 19.

(2) *Ibid.*, V, 16.

(3) *Histoire des Conciles*, trad. franç. par H. Leclercq, I, p. 128.

(4) D'après Walch, *Historie der Ketzereien*, I, p. 615, le montanisme a paru en 171. Hefele place son apparition en 140.

(5) *Hefele, op. cit.*, I, p. 151.

nions erronées. Origène fut déclaré exclu de l'Eglise d'Alexandrie et privé de la dignité sacerdotale (6). Cette sentence, communiquée aux autres évêques, semble avoir été ratifiée par beaucoup d'entre eux (7).

Vers 230-235, un concile tenu à Iconium, en Asie-Mineure, déclare nul le baptême hérétique. Le renseignement nous est fourni par l'évêque de Césarée, Firmilien dans une lettre envoyée à saint Cyprien (8). Parfois les conciles réussissent à convertir les hérétiques. Ainsi en 244, un concile tenu à Bostra, en Arabie, ramène à l'orthodoxie un évêque qui appartenait à la secte des monarchiens (9). De même un concile réuni en 255 à Arsinoé, en Egypte, pour juger l'erreur millénariste de l'évêque Népos et de ses partisans, réussit à ramener à l'orthodoxie tous les sectaires. Ce concile plein de modération discuta avec les hérétiques pendant trois jours, après quoi les népotiens ont déclaré renoncer à leur erreur (10).

Epiphane (11) parle de deux conciles tenus vers la même époque en Asie-Mineure pour juger et condamner l'hérétique antitrinitaire Noët. Enfin, parmi les derniers conciles orientaux de cette période, il faut mentionner les trois conciles d'Antioche qui se sont occupés, entre 264-296, de l'hérétique antitrinitaire Paul de Samosate (12). L'importance de ces trois

(6) *Ibid.*, I, p. 158.

(7) *Duchesne, Histoire ancienne de l'Eglise*, I, p. 346.

(8) *Epist.* LXXV.

(9) *Hejeler, op. cit.*, I, p. 163.

(10) *Walch, op. cit.*, p. 152-167 ; *Hejeler, op. cit.*, p. 193.

(11) *Haereses*, LVII, 1.

(12) *Hejeler, op. cit.*, I, p. 197.

conciles consiste surtout dans le fait qu'ils s'appliquèrent longuement à démontrer les erreurs de Paul et qu'ils le supplièrent de revenir à l'orthodoxie (13). On ne voulait pas le retrancher de l'Eglise. C'était une intelligence de valeur qui aurait pu servir l'Eglise. Mais par son habileté et par ses promesses de se rétracter, Paul trompa deux conciles de 70 et 80 évêques. Le troisième le déposa (Paul était évêque) et l'excommunia. D'après la lettre de ce dernier concile conservée par Eusèbe (13), Paul fut aussi accusé d'avoir causé du scandale et toléré le désordre dans le clergé. Mais sur Paul nous reparlerons parce qu'il eut encore affaire avec le pouvoir séculier.

De cet aperçu historique il résulte que pendant notre première période les conciles fonctionnaient plutôt pour juger que pour légiférer. En effet, ils jugent des personnes et des doctrines ; ils condamnent ou ils acquittent. Mais ces jugements pouvaient-ils constituer des règles préventives contre l'hérésie ? Nous ne possédons pas les sentences conciliaires. Il est probable qu'elles aient inspiré les dispositions concernant l'hérésie, dispositions qui se trouvent dans les premiers règlements canoniques dont l'origine est coutumière.

§ 2. — LES PREMIERS CODES DISCIPLINAIRES DE L'EGLISE : DIDACHÉ, DIDASCALIE, CANONS APOSTOLIQUES.

Les premiers recueils de droit canonique ne sont au fond que la codification des règles coutumières. Ils

(13) *Eusèbe, H. E. VII, 30.*

contiennent les usages ecclésiastiques. Ils sont apocryphes. Leurs auteurs, législateurs privés, se sont couverts d'une prétendue autorité des Apôtres.

Le premier de ces recueils, qu'on peut appeler même le premier code disciplinaire de l'Eglise, est la Didaché ou la Doctrine des douze Apôtres (14).

Œuvre d'un auteur inconnu, écrite peut-être en Palestine ou en Syrie à la fin du 1^{er} siècle, la Didaché contient des règles disciplinaires qui eurent de bonne heure un caractère obligatoire pour les communautés chrétiennes. Preuve en est le fait que dans la première moitié du 3^e siècle, la Didaché inspire la Didascalie, et plus tard, par l'intermédiaire des Canons apostoliques, elle pénètre dans les grands recueils canoniques de l'Eglise orthodoxe.

La Didaché, qui n'est en réalité qu'une codification des usages ecclésiastiques, est mise par son rédacteur anonyme sous le nom des Apôtres avec l'intention de lui conférer plus d'autorité.

Que nous apprend ce premier livre de droit canonique sur les moyens à employer pour la correction des hérétiques ?

Tout d'abord la Didaché demande aux évêques et aux diacres (des prêtres on ne parle pas) la qualité de douceur (15). Quand il s'agit de juger et de punir, ils doivent le faire en esprit évangélique. « Reprenez-vous les uns les autres, non avec colère, mais pacifiquement, comme vous le tenez de l'Evangile » (16).

(14) *La doctrine de Douze Apôtres*, édition Hemmer dans la collection *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*.

(15) *Didaché*, XV, 1.

(16) *Ibid.*, XV, 3.

Aux fidèles la Didaché prescrit de ne pas fomenter les dissensions et de faire la paix entre les adversaires. « Tu ne feras point de schisme, mais tu mettras la paix entre ceux qui se combattent. Tu jugeras avec justice et tu ne feras pas acception de personne en réprimant les fautes » (17).

Enfin, conseillant l'amour et la prière pour tous les frères, la Didaché demande aux chrétiens d'éviter les faux prédicateurs : « si le prédicateur étant perverti, enseigne une autre doctrine et travaille à détruire, ne l'écoutez pas » (18). En effet, l'organisation des communautés chrétiennes, telle qu'elle ressort de la Didaché, permettait aux chefs et aux fidèles d'exercer la correction fraternelle (l'admonestation) et d'éviter les faux prédicateurs. Les fidèles se connaissaient tous. Leurs chefs étaient toujours avec eux et pouvaient exercer une surveillance quotidienne sur la communauté. La Didaché ne nous dit rien sur les sanctions à prendre contre les hérétiques. Mais la Didascalie en parle.

Le second règlement ecclésiastique, la Didascalie (19), apocryphe qui se donne pour l'enseignement des douze Apôtres, date de la seconde moitié du III^e siècle. Ayant pour sources principales la Bible et la Didaché, ce petit livre canonique fut employé contre les hérétiques judaïsants et dut avoir une plus large application pratique que la Didaché parce qu'il insiste davantage sur les devoirs de la hiérarchie.

(17) *Ibid.*, IV, 3.

(18) *Ibid.*, XI, 2.

(19) *La Didascalie*, trad. franç. par F. Nau, Paris, 1902.

Comme la Didaché, la Didascalie donne d'abord des conseils de douceur à l'évêque qui est nommé quelque part « médecin de l'Eglise ». Si l'évêque doit réprimander, il faut qu'il le fasse pour ramener le fauteur non pour le perdre (20). Sur l'hérésie et le schisme, la Didascalie contient tout un chapitre (XXIII), plein de citations bibliques. Elle met en garde les chrétiens contre les hérésies « odieuses, impies et redoutables ». Elle leur demande de refuser d'entendre même le nom des hérésies. Et parce qu'il ne faut pas que l'hérésie s'étende comme « un ulcère », la Didascalie admet l'expulsion des hérétiques.

L'Eglise étant un corps dont les membres sont les fidèles, il faut chasser de son assemblée ceux qui la troublent. Ce principe y est nettement formulé et; de plus, attribué aux Apôtres : « Nous avons soigné et guéri par beaucoup de réprimandes et par une parole de doctrine et d'admonestation ceux qui se repentaient de leur erreur et de leur désertion qui les laissa sans Dieu. Quant à ceux qui étaient frappés à mort par la parole tortueuse de l'erreur, et pour lesquels il n'y avait pas de guérison, nous les avons expulsés afin qu'ils ne souillassent pas la sainte Eglise catholique » (21). Si l'hérétique admonesté ne se repentait pas, il était exclu de l'Eglise ; voilà la grande règle qui va gouverner tout le droit canonique concernant l'hérésie. En dehors de cela, la Didascalie ne prescrit rien. Le jugement final appartient à Dieu. C'est la

(20) *Didasc.*, XXIV, p. 39.

(21) *Ibid.*, XXV, p. 141.

juste colère de Dieu qui punira les schismatiques et les hérétiques.

Analysons enfin, au point de vue qui nous intéresse, la collection des canons apostoliques (22), recueil qui provient aussi de la pratique de l'Eglise, avant le premier concile œcuménique. C'est encore une codification des plus anciens usages disciplinaires de l'Eglise, confirmée bien tard par le concile Quinisexte (691) et reçue dans les recueils canoniques de l'Eglise orthodoxe. Et si on attribue les canons apostoliques à cette première période, c'est parce que, comme le canoniste orthodoxe Milasch, le constate (23), leur correspondance parfaite avec la pratique ecclésiastique et le témoignage patristique des premiers siècles, ne fait aucun doute.

Que prescrivent ces canons pour la répression ecclésiastique de l'hérésie ? Les canons 10 et 45 défendent à tous, sous peine d'exclusion temporaire, la prière avec les excommuniés, serait-elle faite même dans une maison privée (24). De plus, le clerc qui prie avec les hérétiques sera déposé. A cette époque la déposition et synonyme de la dégradation. On enlève au clerc déposé toutes les prérogatives de son ordre et de sa juridiction. Il est rayé de la liste des clercs. Pourquoi cette peine si sévère ? On voulait interdire tout contact religieux entre les orthodoxes et les hérétiques et, à en croire le commentateur Balsamon, on voulait interdire même tout contact privé (25). Tout cela pour

(22) *Milasch., op. cit.*, vol. I, p. 180-316.

(23) *Ibid.*, I, p. 11.

(24) *Ibid.*, I, p. 207 et 255.

(25) Cf. *Milasch., op. cit.*, I, p. 255.

éviter aux chrétiens le risque d'influence hérétique.

Le canon 46 prononce la déposition du clerc qui aurait reconnu le baptême et l'offrande hérétiques. Anciennement, les sacrements accomplis par les hérétiques étaient considérés comme nuls par l'Eglise orthodoxe. Plus tard le baptême hérétique fut reconnu valable, mais seulement pour les sectes qui n'avaient pas rejeté le dogme de la Trinité. Milasch remarque justement que le 46^e canon apostolique se rapporte aux hérétiques des temps apostoliques, qui tous niaient la Trinité (26).

Le canon 60 prononce de même la déposition du clerc qui permet la distribution des livres hérétiques dans l'Eglise (27). Il paraît que ce canon fut dirigé contre les livres gnostiques. Le gnosticisme eut une littérature abondante dont le style ressemblait au style biblique. Pour propager leurs doctrines, les gnostiques, profitant du fait que le nombre des livres du Nouveau Testament n'était pas encore établi, introduisaient leurs écrits dans l'Eglise. Le canon 60 ne fait que prendre une mesure de préservation purement ecclésiastique. Le sort des livres hérétiques sera autrement réglé par les empereurs chrétiens.

Le canon 68 déclare nulle l'ordination faite par un hérétique (28). Comme on le voit, le caractère de ces quelques canons concernant l'hérésie est plutôt défensif que répressif. C'est d'ailleurs aussi la caractéristique de toute la législation conciliaire.

(26) *Ibid.*, I, p. 257.

(27) *Ibid.*, I, p. 275.

(28) *Ibid.*, I, p. 287.

De ces trois premiers codes de l'Eglise, il résulte donc que c'est la hiérarchie qui est chargée de la défense de l'orthodoxie contre l'hérésie. Elle représente le pouvoir conservateur. Elle constitue le principe d'autorité qui doit s'opposer à l'individualisme des sectaires. Dès le début, le clergé, corps fermé, est seul autorisé à représenter l'Eglise et à formuler sa doctrine, seul chargé de la surveillance des orthodoxes et de la punition des hérétiques.

Ayant compris la nécessité d'un clergé pour la conservation de leurs doctrines et pour la fondation des communautés, certaines sectes instituèrent des clercs. C'est ainsi qu'au ^{II}^e siècle, les marcionites (29) se constituèrent en églises avec hiérarchie cléricale et avec sacrements. Ces hérétiques subsistèrent par leurs églises jusqu'au ^V^e siècle (30).

Les novatiens au ^{III}^e siècle avaient aussi des églises mais ils n'étaient que des schismatiques. Ils gardaient les églises qu'ils possédaient lorsqu'ils étaient dans la communion de l'Eglise. D'ailleurs, pour des raisons qu'on verra plus loin, la conservation des églises novatiennes fut favorisée même par les empereurs chrétiens.

En général, la hiérarchie hérétique étant improvisée, l'impuissance des hérétiques provient plus de leur manque d'organisation que de leurs variations doctrinales. Tertullien (31) remarque le fait ainsi :

(29) Le marcionisme est une hérésie puritaniste. Il enseigne la continence, rejette l'Ancien Testament, et répudie l'autorité des Apôtres (sauf saint Paul).

(30) *Batiffol, op. cit.*, p. 281.

(31) *De praescr. haer.* XLI, 8.

les hérétiques ont « aujourd'hui un évêque, demain ils en auront un autre ; aujourd'hui tel est diacre, qui demain sera lecteur ; aujourd'hui tel est prêtre qui demain sera laïc. On voit des laïcs même chargés des fonctions sacerdotales ». Le subjectivisme et les pensées divergentes des hérétiques sont incompatibles avec l'ordre, la discipline et l'autorité. Avec des ordinations faites au hasard, allant contre toute discipline, il est explicable que la plupart des hérétiques n'ont pas d'église, « qu'ils sont, comme dit Tertulien (32), sans mère, sans demeure fixe, sans foi, exilés... comme de vagabonds au ban de la société. »

D'une part, cette même instabilité des sectes, d'autre part la lutte doctrinale engagée par les Pères, la vigilance du clergé qui allait des simples remontrances jusqu'à l'excommunication des hérétiques, ont fait disparaître la plupart des sectes qui ont troublé l'Eglise pendant cette première période. L'Eglise s'est défendue contre l'hérésie par ses moyens propres. Si dans l'empire païen le pouvoir séculier est intervenu deux fois pour prendre des mesures contre les dissidents de l'Eglise, il l'a fait pour des raisons étrangères à la pensée de défendre le christianisme.

(32) *Ibid.*, XLII, 40.

CHAPITRE III

Les mesures des deux empereurs païens contre des hérétiques.

§ 1. — UNE DISPOSITION D'AURÉLIEN.

Pour comprendre que deux empereurs païens se soient occupés des hérétiques, il nous faut voir quelle fut la situation des communautés chrétiennes dans l'empire païen. Envisageons d'abord les faits et puis le droit.

Au ⁱⁱ^e siècle déjà les chrétiens avaient pénétré partout dans les institutions de l'empire. Tertullien (1) disait aux païens : « nous remplissons les villes, les châteaux, les îles, les municipes, le palais du prince, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples ». Pour que les choses soient ainsi, il fallait, sans doute, que les empereurs accordent, par leur tolérance, beaucoup de liberté aux chrétiens. Eusèbe nous donne un précieux renseignement sur la liberté dont jouissaient les chrétiens au temps de l'empereur Alexandre Sévère (222-235). Il dit (2) que « la maison d'Alexandre était constituée en majorité par des fidèles ». Ce même empereur « voulait bâtir un temple au

(1) *Apologeticum*, XXXVII.

(2) *Eusèbe*, *H. E.* VI, 28.

Christ et le recevoir parmi les Dieux » (3). Ses conseillers l'en empêchèrent.

Un autre empereur, Valérien, qui régna de 252 à 260, avait de même toléré les chrétiens à sa cour. Au dire d'Eusèbe (4), sa maison était pleine d'hommes pieux « elle était une église de Dieu ». Cette tolérance de Valérien est contradictoire avec la persécution qu'il ordonna plus tard contre les chrétiens.

En effet, l'attitude des empereurs païens à l'égard des chrétiens eut des fluctuations. Cette attitude fluctuante permit aux chrétiens de vivre et de s'organiser, malgré les cruelles persécutions qui surgissaient périodiquement.

En droit, loin d'être poursuivis en vertu du simple droit de police, les chrétiens le furent pour leur seul nom de chrétiens en vertu de lois spéciales. Mais du fait que malgré ces lois, les communautés chrétiennes existaient et gardaient des propriétés, il résulte que les chrétiens « étaient condamnés en droit mais tolérés en fait » (4). Au point de vue légal même les communautés ne furent pas prosrites. Comme M. Saleilles (5) le remarque, à l'époque de Tertullien il n'y avait pas de lois précises sur le délit collectif de christianisme, ni de lois prohibant les communautés chrétiennes, car il n'en cite aucune. Du reste, la question de la condition juridique des communautés chrétiennes

(3) Histoire Auguste, Sévère Alex, 43, cité d'après *Léon Homo, Les empereurs romains et le christianisme*, p. 211.

(4) R. Saleilles, *L'organisation juridique des premières communautés chrétiennes* (dans *Mélanges*, P. F. Girard, t. II), p. 486.

(5) *Ibid.*, p. 500.

dans l'empire païen est très controversée (6). Que l'Eglise ait profité des lois romaines sur les sépultures ou des lois sur les associations funéraires, ou des lois sur la propriété corporative, ou qu'au contraire elle ait repoussé la dissimulation, tout cela est possible. Ce qui est certain, c'est que malgré sa condition quasi-illégale, l'Eglise s'organisa et se développa profitant de la tolérance de fait.

Sous les empereurs comme Alexandre Sévère porté vers le syncrétisme religieux, comme Gordien III (238-243) très tolérant, comme Philippe (243-249), chrétien lui-même d'après ce que l'on dit (7), de même sous Gallien (260-268), l'empereur qui écrivait à des évêques (8) et sous Aurélien (270-276) qui n'ordonna la persécution que tout à fait à la fin de son règne, sous tous ces empereurs, les communautés chrétiennes ont joui de longs intervalles de tolérance et de paix.

Que les communautés chrétiennes aient été laissées tranquilles, et de plus, autorisées à garder leurs propriétés, nous le constatons justement par un fait qui entre dans notre sujet.

L'hérétique Paul de Samosate, condamné et déposé de sa charge épiscopale par un concile d'Antioche, ne voulait pas quitter la maison épiscopale. Les évêques orthodoxes en appelèrent à l'empereur Aurélien.

(6) Cf. à ce sujet : *Homo, op. cit.*, p. 67 ; *Salicrutes, op. cit.*, p. 499 ; *Zeiller, L'Empire romain et l'Eglise*, p. 37-45 ; *P. Allard, Le christianisme et l'empire romain de Néron à Théodose*, p. 76 ; *Duchesne, Hist. anc. de l'Eglise*, I, p. 381 et suiv.

(7) *Duchesne, op. cit.*, I, p. 367.

(8) *Eusèbe, H. E.*, VII, 13.

Et voici ce que dit Eusèbe (9) : « L'empereur Aurélien auquel on recourut, rendit une décision très heureuse, sur ce qui devait être fait. Il ordonna que la maison fût attribué à ceux à qui les évêques d'Italie et de la ville de Rome l'auraient adjugée. Ce fut ainsi que l'homme susdit fut chassé de l'Eglise avec la dernière honte par le pouvoir séculier ».

De ce fait, il résulte qu'Aurélien avait une attitude favorable à l'Eglise, du moins au commencement de son règne. Et c'est par souci de la tranquillité de ses sujets orthodoxes que cet empereur païen prit des mesures contre un dissident. Aurélien voulait, sans doute, être d'accord aussi avec le sentiment public et le sentiment public était favorable aux chrétiens.

§ 2. — UNE LOI DE DIOCLÉTIEN

Mais si Aurélien prit une disposition de circonstance contre un hérétique, un autre empereur païen, Dioclétien, promulgua une loi générale contre toute une catégorie d'hérétiques : les manichéens. Comment a-t-il pu, cet empereur, proscrire une secte défavorable aux chrétiens ?

Dans l'empire païen, le pouvoir politique était en quelque sorte identique au pouvoir religieux. Le culte religieux était une affaire d'Etat. L'empereur était en même temps le grand pontife. Il se chargeait du souverain pontificat au même titre que du consulat et du tribunat. Il devait garder la tradition et l'unité

(9) *Ibid.*, VII, 30, 19-20.

religieuse de l'Etat. Si on admettait des dieux étrangers à Rome, c'était parce qu'on croyait à leur protection. C'est ainsi que la grande déesse orientale, Cibèle, fut admise à Rome en 204. On la croyait favorable à l'armée romaine. Au contraire, les dieux dangereux étaient expulsés et leurs partisans sévèrement punis.

Bien qu'à partir du II^e siècle, le syncrétisme religieux ait été considéré avec faveur dans l'empire romain (10), ce fut encore la même raison de l'unité religieuse traditionnelle qui, en premier lieu, poussa les empereurs romains à proscrire le christianisme. Et cette même raison fut invoquée par Dioclétien dans sa loi contre les manichéens.

A son origine, le manichéisme n'était en rien une hérésie chrétienne ; c'était une religion nouvelle (11), mélange doctrinal de zoroastrisme avec des croyances mythologiques babyloniennes. Sa morale était antisociale : tendant à l'abolition de la famille et du travail. Les manichéens, paraît-il, refusaient même de prendre part aux charges civiles et militaires de l'Etat.

Se trouvant à Alexandrie (12), probablement en 296, Dioclétien reçut du proconsul d'Afrique, Julien, une requête au sujet de cette secte. Et il se décida de la proscrire.

(10) Cf. à ce propos : *Gasquet, De l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance*, p. 14 ; et *Zeiller, op. cit.*, p. 45.

(11) *Duchesne, Hist. anc. de l'Eglise*, I, p. 558.

(12) La loi de Dioclétien n'indique pas l'année de sa promulgation. Elle doit être placée après 286 quand Dioclétien, s'associa au règne Maximien. En effet, la loi est promulguée conjointement au nom de Dioclétien et de Maximien. *Duchesne, op. cit.*, I, p. 565, et *Piganiol, L'Empereur Constantin*, p. 38, admettent la date 296.

Dans sa loi, qui nous est parvenue (13), Dioclétien invoque tout d'abord la religion traditionnelle dont la garde lui est confiée « par la volonté divine ». « Cette vieille religion, dit-il, ne doit pas être corrigée par une nouvelle ». C'est pourquoi l'empereur montre « une grande application » à punir ceux « qui opposent aux vieilles religions, des sectes nouvelles et inconnues ».

L'empereur reproche encore aux manichéens leurs crimes. Chef d'Etat, défenseur de la religion traditionnelle, l'empereur devait aussi être défenseur de l'ordre social. Or, au dire même de l'empereur, les manichéens avaient « des mœurs exécrables ». « Ils troublent les populations paisibles ; ils causent de grands dommages aux cités ».

En dehors de tout cela, l'empereur avait encore un grief contre cette secte. Les manichéens venaient de la Perse, l'ennemie de l'empire romain. Dioclétien dit lui-même avoir appris que « le nouveau prodige récemment révélé au monde est sorti de la nation persane, notre rivale, où y est né et d'où sortent beaucoup de crimes ».

Pour préserver « la modeste et tranquille nation romaine » contre cette secte, Dioclétien prescrit trois sortes de sanctions. Les chefs et les écrits seront condamnés au feu : « nous ordonnons, dit-il, que leurs organisateurs et leurs chefs soient soumis aux dernières rigueurs et condamnés au feu avec leurs abominables écritures ». Les adhérents opiniâtres seront décapités :

(13) *Code grégorien*, XIV, 4, 4-7 (ce fragment du Code grégorien nous est conservé par la *Mosaicorum et romanorum legum collatio*, XV, 3, 1).

« nous prescrivons que leurs adeptes opiniâtres jusqu'au bout soient décapités ». Enfin les dignitaires et les fonctionnaires impériaux qui adhèrent à cette secte seront condamnés aux mines : « vous les enverrez eux-mêmes aux mines ». De plus, la loi prescrit la confiscation de bien pour les coupables de toutes catégories.

Nous ne savons pas comment fut appliquée cette loi. Les empereurs chrétiens ne semblent pas l'avoir appliquée à la lettre (14). Ils ont édicté, eux-mêmes, des peines sévères contre les manichéens. La peine capitale contre cette secte réapparaît dans le Code Théodosien (15). Mais bien que cette secte ait emprunté par la suite quelques éléments au christianisme, les empereurs chrétiens semblent l'avoir considérée comme rattachée plutôt au paganisme qu'à la religion chrétienne. En effet, au Code Justinien, le titre V du 1^{er} livre : « *De hæreticis et Manichæis* » indique bien qu'on n'a pas voulu assimiler complètement les manichéens aux hérétiques. Bien qu'ainsi réprimés, les manichéens purent continuer leur propagande, de sorte que les empereurs isauriens au VIII^e siècle prescrivirent encore une fois, comme on le verra, la peine capitale contre cette secte plutôt païenne que chrétienne.

Des sectes chrétiennes proprement dites, les lois de l'empire païen ne s'occupèrent point. On ne les distingua pas du christianisme.

(14) *Duchesne, Hist. anc. de l'Eglise*, II, p. 649.

(15) *Cod. Théod.*, XVI, 5, 9.

*
* * *

Quelle fut la situation des sectes chrétiennes à la fin de l'empire païen ? Tout d'abord, grâce à l'activité patristique, à la vigilance des clercs, à l'institution conciliaire, le judéo-christianisme, le gnosticisme ainsi que les hérésies qui n'étaient que des systèmes théoriques avaient disparu. Des sectes gnostiques, seul le marcionisme fonda des églises. Il subsista par ses églises. Au iv^e siècle on signale une église marcionite près de Damas (16) et au v^e siècle des villages de marcionites près de Cyr (17).

Des hérésies sans églises, seul le montanisme subsista. Par son caractère rigoriste, cette hérésie illuministe trouva pendant longtemps des partisans parmi les chrétiens portés à l'ascétisme. Comme les manichéens, les montanistes furent encore pour les empereurs isauriens du viii^e siècle l'objet de mesures répressives.

Si on mentionne encore les novatiens qui ont gardé leurs églises à la suite de leur schisme au iii^e siècle, et les donatistes dont le schisme se place au début du iv^e siècle, on a le tableau complet des principales sectes de la fin de notre période. Mais un autre sort les attendait.

(16) *Duchesne, Hist. anc. de l'Eglise*, II, p. 650.

(17) *Batiffol, op. cit.*, p. 281.

TITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE

De Constantin jusqu'à la dynastie justinienne (IV^e-V^e siècles)

GÉNÉRALITÉS.

Quatre grandes hérésies préoccupent les Pères, les conciles et les empereurs de cette période : l'arianisme, le macédonianisme, le nestorianisme et le monophysisme. Sauf le macédonianisme, ce sont des erreurs qui altèrent la doctrine orthodoxe sur Jésus-Christ. L'orthodoxie enseigna toujours que le Christ est Dieu devenu homme. Les hérétiques concurent la divinité du Christ de deux manières. Les uns dirent que Christ est homme fait Dieu. Cette idée reçut diverses expressions. Ainsi les ariens niant l'égalité du Père et du Fils sous le rapport de l'éternité, enseignèrent que Christ n'est que la première et la plus parfaite de toutes les créatures. Les nestoriens enseignèrent que Christ n'est pas Dieu mais simplement un contenant de la divinité, et par suite que Marie ne peut être nommée la Mère de Dieu, mais la mère du Christ.

D'autres, au contraire, dépassèrent l'idée orthodoxe.

Les docètes avaient déjà dit que Christ ne fut qu'apparence. Sabellius, au ⁱⁱⁱ^e siècle dit que le Fils n'est pas personnellement distinct du Père. Au ^{iv}^e siècle les appolinaristes enseignèrent que la divinité ayant présidé à toutes ses actions, Christ n'avait pas d'âme. Au ^v^e siècle les monophysites crurent que la nature humaine du Christ était absorbée par sa nature divine et par suite qu'il n'avait qu'une seule nature.

En dehors de ces erreurs concernant la divinité du Christ, il y a eu, dans cette période, une hérésie concernant la doctrine sur le Saint-Esprit. Macédonius, le promoteur de l'erreur, niait la divinité du Saint-Esprit. Ce n'est pas, d'après lui, une personne divine, mais une créature plus parfaite que les autres.

Ces hérésies se tiennent. Tout excès suscite un excès opposé. L'arianisme voulut s'opposer au sabellianisme, l'appolinarisme à l'arianisme et le monophysisme au nestorianisme. Comme dans l'autre période, l'orthodoxie a ses défenseurs. L'institution conciliaire agit maintenant d'une manière concertée. Les conciles jugent les hérétiques et leurs doctrines, portant contre eux des sentences et des décisions de caractère législatif. De plus, les empereurs eux-mêmes édictent de nombreuses lois contre l'hérésie.

Entrés dans une période où le pouvoir séculier réprime l'hérésie, il nous faut d'abord voir quelle fut l'attitude des Pères et l'activité des conciles dans la lutte de l'Eglise contre l'hérésie.

CHAPITRE PREMIER

Les Pères de l'Eglise.

§ 1. — SAINT BASILE.

C'est le premier Père qui eut, à cette époque, une influence directe sur le droit canonique. En effet, les collections canoniques (1) de l'Eglise d'Orient contiennent 92 canons de saint Basile. Ces canons sont extraits des ouvrages de Basile et surtout des trois lettres adressées par le grand évêque de Césarée à Amphiloque.

Amphiloque, disciple de Basile, devenu évêque d'Iconium, consultait souvent son maître en lui demandant des solutions sur les questions de discipline qui embarrassaient son inexpérience. Devenu ainsi législateur à la prière d'Amphiloque, Basile détermine, à la façon des casuistes, les fautes et les peines. Dans les trois lettres (2) que le concile de Chalcédoine a mises au nombre des canons, Basile se montre législateur prudent et judicieux. Il y établit des principes sévères, mais en même temps admet qu'on doit, dans la pratique, tenir compte des coutumes et des circonstances.

(1) *Pidalion*, p. 403 et suiv. ; Cf. aussi *Pitra*, *op. cit.*, p. 576 et suiv.

(2) *Epist.* 188, 199, 217.

Tout d'abord il distingue les hérésies des schismes (3). Les premières se caractérisent par des erreurs en matière de foi et sont totalement séparées de l'Eglise, les autres ne s'éloignent de l'Eglise que pour certaines causes remédiables. Il parle encore, en troisième lieu, des dissidences qui forment des conventicules à part (4). S'il fait cette distinction, c'est pour établir dans quelles conditions on peut réconcilier les trois sortes d'égarés.

Ainsi, pour recevoir dans l'Eglise les hérétiques pénitents, saint Basile rappelle que les anciens ont prescrit un nouveau baptême. Il cite notamment les montanistes, les marcionites, les valentiniens et les manichéens ; il constate que tous ont rejeté le dogme de la Trinité, toujours considéré comme essentiel pour la validité du baptême.

Les schismatiques, et il en cite les novatiens, les encratites et les hydroparastates, doivent être traités suivant la coutume locale (5). Tout en se gardant d'imposer ses décisions, saint Basile, pour lui personnellement, repousse le baptême des encratites et des hydroparastates « parce qu'ils rejettent le mariage et ne baptisent pas au nom de la Trinité » (6). Mais s'il y a une autre coutume locale, c'est aux évêques d'en

(3) *Pidalion*, p. 405.

(4) Voici le texte : Αἱρέσεις μὲν τοὺς παντελῶς ἀπερρήγμένους, καὶ κατ'αὐτὴν τὴν πίστιν ἀπυλλοτριωμένους σχίσματα δὲ τοὺς δι' αἰτίας τινὰς ἐκκλησιαστικὰς καὶ ξηρήματα ἰσχύοντα πρὸς ἀλλήλους διενεχθέντας παρασυναγωγὰς δὲ τὰς συνάξεις τὰς παρ τῶν ἀνυποτάκτων πρεσβυτέρων ἢ ἐπισκόπων καὶ παρὰ τῶν ἀπαιδευτῶν λαῶν γινόμενας (*P. G.*, t. XXXII, col. 665).

(5) Canon 5 dans *Pidalion*, p. 405. Cf. aussi *Pitra*, *op. cit.*, p. 576 et suiv.

(6) Canon 47, dans *Pidalion*, p. 421.

décider. En effet, comme il le mentionne, certains évêques d'Asie-Mineure, pour éviter les troubles, avaient reconnu la validité du baptême administré par les schismatiques.

Il faut remarquer que saint Basile n'a pas, comme les anciens, le sentiment que les schismatiques sont de l'Eglise. Il pense que pour être sauvé, il faut être réellement uni à l'Eglise. Or, les schismatiques ne sont de l'Eglise que de nom, ils n'ont pas le Saint-Esprit et par conséquent leur baptême ne doit pas être considéré comme valide. Mais ce n'est que son opinion particulière. Du fait qu'il n'y a pas encore de règles établies, saint Basile conseille à Amphiloque de suivre la coutume de son église et de convoquer un concile afin d'éviter toute accusation d'innovation.

L'Eglise d'Orient adopta la définition de l'hérésie et du schisme donnée par saint Basile. Mais comme lui, dans des circonstances particulières, elle traita indistinctement d'hérétiques les schismatiques aussi bien que les simples rebelles (7).

Pour la réconciliation des hérétiques, saint Basile demande non seulement une sincère pénitence, mais encore : « les fruits qui témoignent de leur souci de salut » (8). Il croit donc à la conversion des hérétiques. Il entend les traiter avec douceur et il réglemente le procédé à suivre en cas de conversion. Il ne parle pas

(7) « Nous appelons hérétiques, dit le II^e Concile œcuménique dans son 6^e canon, ceux qui ont été chassés de l'Eglise... et ceux qui tiennent des assemblées contre les évêques légitimes ». *Milasch, op. cit.*, II, p. 110. Voir dans cette étude, p. 88, pourquoi le II^e Concile assimila les schismatiques aux hérétiques.

(8) Canon 5, *Pidalion*, p. 408.

de la répression séculière. Il a vu que le pouvoir séculier pouvait se tromper en exilant des orthodoxes véritables, comme ce fut le cas de saint Athanase, son ami.

Nous savons par ses lettres que saint Basile s'oppose à l'application des peines corporelles. Comme à cette époque les évêques jouissaient légalement d'une certaine juridiction temporelle, saint Basile eut à juger, un jour, des infracteurs. C'étaient des pillards qui avaient dérobé, dans une église, le vestiaire des pauvres. Le jugement de saint Basile montre combien il mettait la miséricorde au-dessus de la justice.

Dans l'espoir de les convertir et de les rendre meilleurs, il ne fit aux coupables qu'une sévère remontrance. « Car, dit-il, ce que ne font pas les châtimens corporels infligés par les tribunaux, nous savons que souvent l'accomplit la crainte des terribles jugemens de Dieu » (9). De ce jugement ainsi que de toute son activité pastorale, nous pouvons induire que saint Basile n'admet aucune mesure corporelle en matière de religion. L'hérésie, il la combattit par la parole dans des réunions publiques, dans son église, dans le 1^{er} concile oecuménique, et par écrit, dans ses lettres et dans ses ouvrages. Et il fut, suivant ses propres paroles, « comme un rocher contre lequel les vagues de l'hérésie ne cessent de se briser » (10). Dans la lutte contre l'hérésie son activité fut en effet considérable. Il s'opposa, au risque de sa vie, à l'arianisme de Valens. « Tu ne pourras nous vaincre et nous soumettre

(9) *Epist.* 286.

(10) *Epist.* 203, 1.

à tes doctrines impies, quand même tu nous annoncerais des supplices encore plus atroces que ceux-ci », répondit saint Basile au préfet du prétoire Modestus qui, le menaçant de l'exil, des tortures et de la mort, lui avait demandé d'embrasser l'arianisme (11). Cette intransigeance fit plier même l'empereur. Et saint Basile fut le seul évêque orthodoxe auquel l'arien Valens n'a pas touché (12).

Pour réfuter l'arianisme dont Eunomius avait fait l'apologie, saint Basile écrit un traité intitulé : *Réfutation de l'Apologie de l'impie Eunomius* (13). Il y réfute presque phrase par phrase les affirmations d'Eunomius en mettant en évidence ses faux raisonnements. Saint Grégoire de Nazianze compare cet écrit « à un feu dévorant qui anéantissait l'erreur » (14).

Mais saint Basile ne se contente pas de la dialectique. Dans son discours funèbre sur saint Basile, saint Grégoire de Nazianze montre que l'évêque de Césarée non seulement employait la parole dans les luttes contradictoires « pour briser l'audace extrême des hérétiques » (15), mais il ajoutait « à sa parole le secours de l'action, allant trouver les uns, envoyant vers

(11) *Saint Grégoire de Nazianze, Oratio XLIII, 51.*

(12) Cf. : *P. Allard, Saint Basile*, Paris, 1899, p. 74 et suiv. ; *Eugène Fialon, Etude littéraire sur saint Basile*, Paris, 1861, p. 56-66.

(13) *P. G.*, t. XXIX, col. 497-773. Sur les 5 livres de ce traité, seulement les trois premiers sont de saint Basile. Cf. *P. Allard* : l'article sur saint Basile dans le *Dict. de Théologie catholique*, t. II, col. 448.

(14) *Oratio XLIII, 67. A. de Broglie (L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle, t. V, p. 330)* parlant du traité de saint Basile, dit que « rien de semblable n'a été et ne sera trouvé ».

(15) *Discours funèbre, XLIII, 1.*

les autres, appelant, avertissant, reprenant, censurant, menaçant, invectivant, prenant la défense des peuples, des villes, des particuliers, imaginant toute espèce de salut, guérissant par tous les moyens » (16).

Du même discours funèbre, nous apprenons que saint Basile, voyant son pays menacé par la propagande hérétique, y établit un grand nombre d'évêques (17). Il pensait donc que l'action épiscopale est le plus efficace obstacle qu'on puisse opposer à l'hérésie.

§ 2. — SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE.

Ce Père fut, après la mort de saint Basile, le plus zélé défenseur de l'orthodoxie (1). Un concile tenu à Antioche en 379 le chargea de l'inspection des églises du Pont (2). L'empereur Théodose I^{er}, dans sa loi du 30 juillet 381, le désigna comme garant de l'orthodoxie pour le diocèse du Pont (3). Il est l'écrivain le plus abondant de ce temps dans la lutte doctrinale contre l'hérésie. Tout d'abord il préconisa la discussion avec chaque secte à part. « En effet, dit-il, les raisons qui peuvent remettre dans le droit chemin, le partisan de Sabellius ne sont pas celles qui feront du bien à l'anoméén, pas plus que la lutte engagée

(16) *Ibid.*, XLIII, 3.

(17) *Ibid.*, LIX, 1.

(1) Cf. Aimé Puech, *Histoire de la litt. grecque chrétienne*, Paris, 1930, t. III, p. 396-436.

(2) Cf. *Vie de Macrine*, dans *P. G.*, t. XLVI, col. 973.

(3) *Cod. Théod.* XVI, 1. 3.

contre le manichéen n'est profitable au juif » (4). En s'appliquant à réfuter l'erreur de chaque secte, saint Grégoire pense ramener les hérétiques à l'Eglise par « la suite logique de l'argumentation », suivant sa propre expression (5).

Dans ses douze livres contre Eunomius (6) et dans son traité contre Apollinaire (7), il démêle avec clarté les subtilités des doctrines hérétiques. Il les réfute avec l'appui des preuves scripturaires, historiques et rationnelles. Il leur oppose la tradition.

Comment l'évêque de Nysse entend-il punir les hérétiques ? Nous le savons par sa lettre adressée à Létoïus, lettre dont on a tiré huit canons qui se trouvent dans les collections de l'Eglise orthodoxe (8).

Cette lettre canonique est une réponse à des questions que Létoïus, évêque de Mélitine, avait posées à saint Grégoire sur divers points de discipline. Elle traite en particulier des péchés et de la pénitence, et saint Grégoire y légifère en casuiste comme saint Basile. L'hérésie, il la considère comme un péché qui vient de la corruption de la raison (9). Et comme, d'après lui, les péchés qui attaquent la raison sont les plus graves, il établit une plus grande pénitence pour leur expiation.

« Celui donc, décide-t-il, qui après avoir nié la foi en Christ, embrasse volontairement les erreurs du

(4) *Discours catéchétique*, avant-propos, 3.

(5) *Ibid.*

(6) *P. G.*, t. XLV, col. 243-1123.

(7) *P. G.*, t. XLV, col. 1123-1269.

(8) *Milasch.*, *op. cit.*, I, p. 56.

(9) *Lettre canonique* : canon 1.

judéisme, de l'idolâtrie, du manichéisme ou quelque autre culte impie, s'il vient à s'en repentir dans la suite, sera obligé de faire pénitence toute sa vie. Il ne sera jamais admis à prier avec le peuple, mais il pourra faire la prière en particulier. Il ne recevra la communion qu'à la mort » (10). En principe, saint Grégoire est donc d'une sévérité exceptionnelle envers les hérétiques qui se repentent. Mais en pratique il admet qu'il est au pouvoir des ministres de l'Eglise, eu égard à la disposition des pénitents, d'abréger le temps de la pénitence (11).

Les écrits de saint Grégoire de Nysse eurent toujours de l'autorité dans l'Eglise d'Orient. Les Pères du III^e concile œcuménique se sont servis de ses écrits pour condamner le nestorianisme (12). Le V^e concile œcuménique déclara suivre saint Grégoire de Nysse en toutes choses, et le VII^e concile œcuménique lui accorda le titre de Père des Pères (13). Le concile Quinisexte (14) reçut comme canonique sa lettre adressée à Létôïus. Enfin, Justinien dans son traité contre

(10) Voici le texte : Οἷον εἰ τις ἠρνήσατο τὴν εἰς Χριστὸν πίστιν, ἢ πρὸς Ἰουδαϊσμόν, ἢ πρὸς εἰδωλατρειάν, ἢ πρὸς Μανιχαϊσμόν, ἢ πρὸς ἄλλα τι τοιοῦτον ἀθείας εἶδος αὐτομολήσας ἐφάνη, ὁ μὲν ἐκουσίως ἐπὶ τὸ τοιοῦτον ὁρμήσας κακὸν, εἴτα καταγνοὺς ἐαυτοῦ, χρόνον τὸν τῆς μετανοίας ἔχει, ὅλου τὸν τῆς ζωῆς αὐτοῦ. Οὐδέποτε γὰρ μυστικῆς ἐπιτελουμένης εὐχῆς, μετὰ τοῦ λαοῦ προσκυνῆσαι τὸν θεοῦ καταξιούται, ἀλλὰ καταμόνας μὲν εὖξεται τῆς δὲ κοινωνίας τῶν ἁγιασμένων καθόλου ἀλλότριος ἔσται. (Lettre canonique, *P. G.*, t. XLV, col. 225).

(11) *Lettre canonique* : canon 5.

(12) *Dom R. Ceillier, Hist. générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. VI, p. 257.

(13) *Ibid.*, t. VI, p. 288.

(14) *Milasch, op. cit.*, II, p. 308.

Origène, alléguait l'autorité de saint Grégoire de Nysse (15).

§ 3. — SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

Patriarche d'Alexandrie, saint Cyrille mit beaucoup d'énergie à combattre l'hérésie (1). Malgré la combativité de son esprit, il se montra toutefois conciliant avec les hérétiques. En effet, nous avons de lui quelques lettres adressées à Nestorius dans lesquelles il manifesta ardemment son désir de conciliation (2). Dans sa lettre écrite au pape Célestin, qui l'avait interrogé au sujet des erreurs de Nestorius, Cyrille montre davantage combien il fut conciliant avec l'hérésiarque. « J'avoue, dit-il, avoir eu dessein de l'avertir, par des lettres synodales, que je ne pouvais plus être en communion avec une personne qui avait et qui enseignait de pareils sentiments. Croyant néanmoins préférable de lui tendre la main dans sa chute et de tenter de le relever, puisqu'il était mon frère, je ne l'ai pas admonesté jusqu'à présent ; je l'ai cependant exhorté par lettre de venir à récipiscence et de quitter sa mauvaise doctrine, mais je n'ai pu rien gagner » (3).

Ayant perdu l'espoir de ramener Nestorius à l'orthodoxie, Cyrille envoie au pape les homélies de l'hérésiarque pour en juger, et en même temps écrit aux monas-

(15) *Adversus Origenem*, P. G., t. LXXXVI, col. 967.

(1) Cf. A. Largent, *Saint Cyrille d'Alexandrie et le concile d'Ephèse*, dans les *Etudes d'histoire ecclésiastique*, Paris, 1892.

(2) P. G., t. LXXVII, col. 100-107.

(3) *Ibid.*, col. 110.

tères d'Égypte pour prévenir les moines contre la nouvelle hérésie. Sur le même sujet, il envoie des lettres à l'empereur et à deux princesses impériales. En 430 il réunit à Alexandrie un concile qui envoie une longue lettre à Nestorius pour lui faire abjurer ses erreurs (4). Ensuite il écrit un ouvrage en cinq livres contre Nestorius (5). Il s'y applique, par son argumentation d'une logique puissante, à réfuter le nestorianisme. Au III^e concile œcuménique, Cyrille souscrit, comme les autres Pères, la sentence d'excommunication que le concile prononça contre Nestorius à cause de son obstination. Nulle part Cyrille ne nous dit qu'il approuverait les peines corporelles contre les hérétiques. Il semble avoir approuvé cependant certaines mesures du pouvoir séculier contre les dissidents. L'historien Socrate nous rapporte notamment qu'avec l'appui du pouvoir séculier Cyrille fit fermer les églises de novatiens à Alexandrie et s'empara de leurs vases et de leurs meubles (6). Mais il ne faut pas voir là un acte arbitraire de Cyrille. Il serait probablement intervenu pour faire appliquer les lois prescrivant la fermeture des églises novatiennes (7).

Défenseur zélé de l'orthodoxie, saint Cyrille eut une grande autorité dans l'Eglise d'Orient. Le III^e concile œcuménique adopta ses onze anathématismes contre

(4) *Ibid.*, col. 107.

(5) *P. G.*, t. LXXVI, col. 9-248 ; Cf. aussi *Amédée Thierry, Nestorius et Eutychès*, Paris, 1879, p. 1-178.

(6) *H. E.*, VII, 7.

(7) *Cod. Théod.* XVI, 5, 65 ; cf. *Eusèbe, Vita Constantini*, III, 64, 65, pour une loi de Constantin.

Nestorius (8). Le concile Quinisexte admit au nombre des canons, cinq canons tirés de ses lettres pastorales (9). Et Justinien allégua son autorité dans le traité contre Origène (10).

§ 4. — SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Pour ce Père, l'unité de l'Eglise est tellement essentielle au christianisme, qu'il considère le schisme qui la divise aussi coupable que l'hérésie qui altère la foi (1). C'est pourquoi il combattit avec la même vigueur les hérétiques aussi bien que les schismatiques. Nous rencontrons dans son œuvre de puissantes réfutations des ariens, des macédoniens (2), des manichéens (3), des marcionites (4), des encratites (5), des novatiens (6), etc.

Mais Chrysostome ne se contenta pas de la réfutation. Il poursuivit la conversion des hérétiques. L'une de ses lettres nous apprend qu'il eut une conférence avec un chef marcionite (7), ce qui nous donne à croire que le grand patriarche chercha, par une action personnelle et directe, à ramener les hérétiques à la foi orthodoxe.

(8) *Milasch, op. cit.*, I, p. 58.

(9) *Ibid*

(10) *Adversus Origenem, P. G.*, t. LXXVI, col. 967, 999, 1007.

(1) *In Ephés.* homil. XI, 5.

(2) *In Ephés.* homil. XXIII.

(3) *In Matth.* homil. XVI.

(4) *In Act. Ap.* homil. V.

(5) *In I Tim.* homil. XII.

(6) *In eccl. Apost.* homil.

(7) *Epist.* 221.

D'autre part, il organisa une sorte de défense collective contre l'influence que les hérétiques exerçaient sur les masses. Les ariens étaient nombreux à Constantinople malgré les mesures répressives prescrites par Théodose I^{er} contre eux. Obligés de tenir leurs réunions hors des murs de la capitale, ils s'y rendaient en procession les dimanches et les jours de fêtes. Comme ils se donnaient rendez-vous dans certaines places de la capitale où ils chantaient leurs hymnes, beaucoup de chrétiens, paraît-il, se laissaient séduire. Aux processions ariennes Chrysostome répondit par des processions orthodoxes qu'il fit organiser aux mêmes heures et aux mêmes lieux, par un nommé Brison qui lui était très dévoué. Des scandales se produisirent naturellement, car la rencontre des deux groupes était inévitable. Mais désormais les processions ariennes furent interdites par l'empereur Arcadius (8).

Ce fait, paraît-il, servit à Chrysostome. En effet, formulant son opinion sur la répression de l'hérésie par le pouvoir séculier, Chrysostome semble s'inspirer autant de la tolérance chrétienne que des nécessités de fait.

Il trouve d'abord que pour éviter toute cause de discorde les hérétiques ne doivent pas avoir la libre pratique de leur culte. Et il n'hésite pas à admettre l'intervention du pouvoir séculier pour empêcher le culte hérétique. Mais il demande que l'intervention séculière ait des limites. Il s'oppose à tout châtimement corporel et surtout à la peine de mort.

(8) *Socrate, H. E.*, VI ; cf. Aimé Puech, *Saint Jean Chrysostome*, Paris, 1900, p. 131.

Pour empêcher l'effusion du sang, il invoque le principe posé par Jésus-Christ dans la parabole de l'ivraie, « Il ne faut pas tuer les hérétiques, dit-il, ce serait mettre dans le monde une guerre irréconciliable (9). Christ interdit les violences pour deux raisons : d'abord parce que en voulant arracher l'ivraie, on pourrait aussi nuire au froment ; et ensuite parce que tôt ou tard les incorrigibles seront punis s'ils ne se convertissent pas de leurs erreurs. C'est pourquoi, si vous voulez qu'ils soient châtiés sans qu'ils nuisent au bon grain, attendez le temps opportun... Si vous armez contre les hérétiques, si vous voulez répandre leur sang et les tuer, vous enveloppez nécessairement dans ce meurtre beaucoup de justes. Et puis ils sont nombreux ceux qui, sortant de l'hérésie, d'ivraie qu'ils étaient, pourraient se changer en bon grain. Si l'on prévenait ce temps, en croyant arracher l'ivraie, on détruirait le froment qui en devait naître. Il n'interdit pas cependant de réprimer les hérétiques, de leur fermer la bouche, de leur ôter la liberté de la parole, de dissoudre leurs assemblées, de ne pas accepter leurs pactes, mais il défend de les tuer » (10).

Pour Chrysostome, la conversion des hérétiques est donc toujours possible. De là, il conclut qu'il faut lutter

(9) *In Matth. homil. XLVI, 1.* Οὐ γὰρ δεῖ ἀναιρεῖν αἵρετικόν, ἐπεὶ πόλεμος ἄσπικδας εἰς τὴν οἰκουμένην ἔμελλεν εἰσάγεσθαι... (P. G., t. LVIII, col. 477).

(10) *In Matth. homil. XLVI, 2 :* Οὐ τοίνυν κατέχειν αἵρετικούς, καὶ ἐπιστομίζειν, καὶ ἐκκόπτειν αὐτῶν τὴν παρρησίαν καὶ τὰς συνόδους, καὶ τὰς σπουδὰς διαλύειν κολύει, ἀλλ' ἀναιρεῖν καὶ καταπράττειν (P. G., t. LVIII, col. 477).

plutôt contre la doctrine et le culte hérétiques que contre leur personne. Pour la personne des hérétiques, il manifesta toujours de la pitié. « Ils sont comme les aveugles, dit-il, il faut les aider. Faisant notre devoir, nous leur tendons les mains et parlons avec eux en grande douceur » (11).

La répression séculière elle-même, dans la pensée de Chrysostome, ne doit être que préventive. On doit prendre des précautions pour que les hérétiques ne séduisent pas les orthodoxes. Le pouvoir séculier peut donc empêcher toute activité externe des hérétiques ; mais il ne doit pas forcer par des peines corporelles leur retour à la foi orthodoxe. Pour Chrysostome, la religion n'est pas une œuvre de force et de contrainte, elle est une affaire de volonté. C'est donc par des moyens d'ordre moral qu'on doit faire rentrer les hérétiques dans l'Eglise. Quant aux obstinés et aux incorrigibles, seul Dieu les punira. L'Eglise ne peut agir comme l'Etat à l'égard des hérétiques. Car si « le roi contraint, le prêtre exhorte ; l'un emploie la nécessité, l'autre se sert du conseil ; l'un a des armes sensibles, l'autre des armes spirituelles » (12).

Et les armes spirituelles que Chrysostome préconisa et utilisa lui-même sont la réfutation parlée ou écrite, le conseil et l'action directe auprès des hérétiques, l'organisation des processions démonstratives. En somme, Chrysostome, toujours bienveillant au repentir des hérétiques, entendit accorder à l'Eglise le rôle

(11) *In Génés.* homil. I.

(12) *In illud Vidi Dominum*, homil. IV, 4, 5. (*P. G.*, t. LVI, col. 1253).

actif mais purement moral et à l'Etat le rôle défensif dans la lutte contre l'hérésie. L'autorité de saint Jean Chrysostome n'a jamais fait aucun doute dans l'Eglise d'Orient (13). Les Pères et les Conciles se réclament souvent de lui (14).

§ 5. — LE CARACTÈRE DE LA LUTTE PATRISTIQUE CONTRE L'HÉRÉSIE

Bien que les écrits et l'activité antihérétiques tiennent très souvent des circonstances particulières, on y trouve cependant une certaine unité de vues et de méthode.

Dans la lutte contre l'hérésie, tous les Pères partent du principe que le propre de la religion ce n'est pas de contraindre mais de persuader. Par conséquent, ils discutent avec les hérétiques, ils veulent les convaincre. Mais comme ils se heurtent presque toujours à l'obstination des hérétiques, ils cherchent alors les défaites de l'hérésie sur le terrain de la controverse. C'est ainsi que sur ce terrain la polémique tourne toujours contre les hérésies les plus récentes. Et les Pères sont d'autant plus fermes que les hérésies dont ils s'occupent sont plus rapprochées de leur temps. Mais la lutte doctrinale ne rendait pas les hérétiques

(13) *Dom Chr. Baur* a largement montré la diffusion des écrits de Chrysostome aussi bien en Orient qu'en Occident. Son ouvrage : *Saint Jean Chrysostome et ses œuvres dans l'histoire littéraire. Essai présenté à l'occasion du XV^e centenaire de saint Jean Chrysostome*, Louvain et Paris, 1907, p. 3-82.

(14) Cf. *Mansi*, *op. cit.*, t. XIII, col. 8.

pratiquement inoffensifs. C'est pourquoi les Pères durent agir en hommes d'Eglise et de gouvernement.

Pour éviter aux fidèles l'atteinte de l'hérésie, ils leur demandèrent de se tenir éloignés des hérétiques. Quant aux hérétiques obstinés, les Pères recommandent leur retranchement de l'Eglise. Toutefois, dans leur pensée, l'excommunication des hérétiques est moins une punition qu'une mesure indispensable pour préserver la société chrétienne contre l'influence de l'erreur. Car, tout en admettant le retranchement des hérétiques, les Pères croient à leur conversion. Sévères pour l'hérésie, ils sont pleins de miséricorde pour l'hérétique. Pour eux la pénitence de l'hérétique vaut plus que toute autre froide correction. Et ils s'appliquent à régler minutieusement la forme et la durée de la pénitence des hérétiques.

Pour les Pères de la première période chrétienne, c'était la hiérarchie qui est investie, dans l'Eglise, de l'autorité capable de prévenir et de réprimer l'erreur et l'insurrection. Ce principe s'affirme plus puissamment pendant cette période. Au schisme qui rompt la communion sociale et à l'hérésie qui rompt la communion doctrinale, les Pères opposent le pouvoir régulier de la hiérarchie qui a la garde de l'ordre dans les communautés et de l'unité de doctrine.

La hiérarchie ainsi que la tradition de l'Eglise constituent le critère orthodoxe hors duquel il n'y a place que pour l'hérésie.

Quant à l'intervention du pouvoir séculier pour la répression de l'hérésie, les Pères manifestent toujours une grande réserve. Certains d'entre eux n'expriment ni approbation ni désapprobation pour les mesures

séculières prises contre les hérétiques. Mais ils laissent voir qu'ils sont contre la conversion forcée. De plus, pour lutter contre l'hérésie, ils n'emploient que des moyens d'ordre spirituel, malgré qu'ils aient, dans cette période, la possibilité de faire appel au pouvoir séculier.

Et si l'intervention du pouvoir séculier est expressément admise par saint Jean Chrysostome, elle ne se fonde pas sur l'idée de la nécessité de la contrainte pour la conversion, mais sur l'idée que la crainte des mesures séculières met fin à l'opiniâtreté et empêche la propagande des hérétiques. Dans les principes patristiques de cette période se trouve définie toute l'attitude de l'Eglise d'Orient à l'égard des hérétiques.

CHAPITRE II

L'hérésie devant les conciles œcuméniques.

§ 1. — LE PREMIER CONCILE ŒCUMÉNIQUE (NICÉE, 325).

L'activité conciliaire concernant l'hérésie fut riche pendant cette période. La tâche des conciles fut toujours triple : dogmatique, judiciaire et législative.

En ce qui concerne le jugement des hérétiques, sous les empereurs chrétiens, les conciles furent de véritables tribunaux. Des commissaires impériaux y veillèrent pour qu'on respecte l'ordre et la procédure. Souvent les empereurs y assistèrent, et parfois ils y présidèrent. Mais la présidence impériale ne fut jamais qu'honoraire (1).

Les grandes hérésies étaient à l'ordre du jour. Elles avaient toutes des chefs remarquables. Les premiers conciles orientaux dans l'empire chrétien s'occupèrent d'Arius. On croyait d'abord pouvoir le convertir. Excommunié par Pierre, l'évêque d'Alexandrie, mais réconcilié avec l'Eglise par le successeur de Pierre (2), Arius fut anathématisé par un concile tenu à Alexandrie (3) en 320. Chassé d'Alexandrie

(1) *Hefele, op. cit.*, I, p. 57.

(2) *Ibid.*, p. 356.

(3) *Eusèbe. H. E.*, I, 6.

par l'évêque Alexandre, il y revient peu de temps après. L'empereur Constantin adressant une longue lettre à Arius et à l'évêque Alexandre les exhorte à la concorde. L'empereur estime que c'est inutile de s'agiter pour des opinions dissidentes qu'Arius aurait dû garder pour lui-même (4). Cette lettre n'ayant pas de résultat, l'empereur convoque le concile œcuménique de Nicée (325). Président d'honneur du concile, Constantin invite les évêques « à faire disparaître toute dissension et à noyer les controverses dans la paix » (5). Mais le rôle de l'empereur s'arrête là. Ayant reçu à son palais divers mémoires et dénonciations contre quelques évêques, l'empereur les apporte au concile et les jette au feu en disant : « seul Dieu doit se prononcer sur de telles contestations » (6). Mais l'hérésie n'était aucunement chose de contestation entre évêques, et le concile était convoqué justement pour juger une hérésie et un hérésiarque.

Arius était présent. On discuta et on rejeta d'abord son système. On rédigea une formule de foi qui proclama l'homœousie du Père et du Fils. Tous les orthodoxes signèrent cette formule. Arius s'y refusa. Le concile, confirmant alors la sentence du concile d'Alexandrie, anathématisa Arius et ses écrits ainsi que deux évêques : Théonas et Secundus, qui n'avaient pas voulu signer le symbole (7).

Puis le concile jugea le schismatique Mélétiüs, accusé

(4) *Eusèbe, Vita Constantini*, II, 64-72.

(5) *Ibid.*, III, 12.

(6) *Socrate, Histoire Ecclésiastique*, I, 8.

(7) *Sozomène, Histoire Ecclésiastique*, I, 21.

d'avoir troublé l'ordre dans l'Eglise. Cet évêque égyptien avait fait des ordinations inutiles dans les diocèses étrangers. Le concile rendit une sentence pleine de clémence. Cette sentence, envoyée aux évêques d'Egypte, contenait ceci : « le concile a voulu avant tout, se montrer miséricordieux, et comme, à regarder les choses de près, Mélétiüs ne mérite pas d'être poursuivi, il a décidé qu'il devait rester dans sa ville, mais sans y avoir d'autorité, sans pouvoir y faire des ordinations ou y choisir des clercs » (8).

Que signifie cette sentence ? Le concile ne condamne pas Mélétiüs mais lui enlève toute autorité, ce qui veut dire que l'autorité sera désormais exercée dans son diocèse par l'évêque d'Alexandrie. On voulait ainsi mettre le schismatique sous la surveillance d'un orthodoxe.

Après ces deux procès, le concile formula dans vingt canons certaines règles essentielles de la discipline ecclésiastique. Parmi ces canons, il y en a trois qui concernent l'hérésie. Ainsi le canon 5 rend valable pour tous les évêques l'excommunication prononcée par l'un d'entre eux (9). Cette disposition devint nécessaire parce que les hérétiques condamnés dans une ville, allaient dans une autre pour continuer leur propagande. Il fallut donc que leur condamnation fût reconnue valable partout.

Dans le canon 8, le concile décide la réconciliation des clercs novatiens (appelés encore cathares) par l'imposition des mains si, avant tout, ils promettent

(8) *Socrate, op. cit.*, I, 9.

(9) *Milasch, op. cit.*, II, p. 28-29.

par écrit de se conformer à l'enseignement de l'Eglise (10). Le concile traite donc les clercs novatiens comme de simples schismatiques, car il ne leur impose pas une nouvelle consécration. D'après les commentateurs orthodoxes l'imposition des mains signifie ici une simple bénédiction (11.)

Enfin, dans son 19^e canon, le concile décide qu'on rebaptise les paulinianistes (partisans de Paul de Samosate) qui reviennent à l'Eglise (12). C'est sans doute parce que l'erreur paulinianiste altérerait le dogme de la Trinité, sans lequel le baptême n'était pas valide. Ayant signé le symbole de foi et approuvé les sentences et les canons du concile, l'empereur Constantin les mit aussitôt en application. Nous verrons de quelle manière et nous étudierons ce qu'il fit de plus contre l'hérésie.

§ 2. — L'OFFENSIVE DE L'ARIANISME

Malgré la condamnation de l'arianisme et de son chef, cette hérésie troubla encore pendant longtemps l'Eglise. Hefele parle de plusieurs tentatives pour faire rentrer Arius dans l'Eglise (13), tentatives qui échouèrent grâce à l'opposition ferme de saint Athanase. Pour son intransigeance, saint Athanase eut à souffrir autant de la part des ariens que de la part

(10) *Ibid.*, p. 46-47.

(11) *Ibid.*, p. 49. Mais les Occidentaux pensent que ce canon exige la répétition de l'ordination, cf. *Hefele, op. cit.*, I, p. 583.

(12) *Milasch, op. cit.*, II, p. 76.

(13) *Hefele, op. cit.*, I, p. 647-653.

du pouvoir séculier. En effet, par crainte des troubles, l'empereur Constantin, toujours pressé d'établir la paix religieuse, convoqua en 335 un concile à Tyr, qui, sans aucune raison sérieuse, déposa saint Athanase de sa charge d'évêque d'Alexandrie. L'empereur l'exila à Trèves.

Ainsi se trouvaient exilés en 336, par le même empereur chrétien, un évêque orthodoxe aussi bien que des hérétiques. Ce qui prouve que pour l'intervention du pouvoir séculier, la raison politique d'ordre et de paix, l'emporta sur la raison religieuse, dès le début, dans l'empire chrétien.

Malgré les conciliabules ariens, l'institution conciliaire devait triompher de l'hérésie. Saint Athanase fut en effet réhabilité par le concile de Sardigne. Ce concile, tenu probablement (14) en 343, eut, lui aussi, à s'occuper de l'arianisme. Mais l'hérésie arienne embrassée par Eusèbe de Nicomédie et par ses partisans, ne fut plus analysée et réfutée par le concile. Il déposa et anathématisa simplement les eusébiens convaincus d'hérésie et aussi accusés des méfaits : de calomnies et de violences (15). Le concile réintégra saint Athanase et demanda au pouvoir séculier de ne maltraiter personne pour cause religieuse.

C'est dans une lettre adressée à l'église d'Alexandrie, que le concile dit avoir écrit aux empereurs « pour la délivrance des inculpés et pour faire donner défense à tout fonctionnaire civil de juger les affaires

(14) La date de ce Concile est controversée. *Hefele, op. cit.*, I, p. 738-41, est pour 343.

(15) *Hefele, op. cit.*, I, p. 757.

religieuses et de molester quelqu'un pour un motif religieux » (16). Cette lettre envoyée aux empereurs n'existe plus (17).

Pour qu'une intervention semblable ait eu lieu, il fallait que l'Eglise eût de réels mécontentements à l'égard des méthodes employées par le pouvoir séculier. En effet, ce pouvoir n'était pas toujours mis au service de l'orthodoxie. L'arien Constance, successeur de Constantin pour la *pars orientalis* de l'empire, trouva un certain nombre d'évêques faibles de caractère, pour le concile de Sirmium qui rédigea, en 357, une profession de foi arienne (18). Puis les conciles ariens se répétèrent, condamnant et déposant des orthodoxes.

Tel fut, par exemple, le concile tenu à Constantinople en 360, qui déposa six évêques orthodoxes. Ces évêques furent exilés sans retard par Constance (19). On faisait à cette époque beaucoup trop de politique défavorable à l'orthodoxie. Et de nombreux évêques s'y prêtaient. Faibles hommes qui compromettaient leur mission pour gagner la faveur passagère d'un empereur hérétique.

Mais il y avait encore de bons lutteurs pour l'orthodoxie. Athanase, rappelé de l'exil par l'empereur Julien, convoqua en 362 un concile à Alexandrie dans l'intention de rétablir la paix dans son église. La douceur l'emporta. Ce concile se prononça pour

(16) *Saint Athanase*, *Apolog. contra arianos*, 37 et 42.

(17) *Hefele*, *op. cit.*, I, p. 809.

(18) *Ibid.*, p. 899-901.

(19) *Ibid.*, p. 958.

le pardon des hérétiques. Les chefs hérétiques eux-mêmes « pouvaient, s'ils regrettaient leurs fautes, être reçus dans l'Eglise, mais sans espoir de faire partie du clergé » (20).

De la même époque, nous avons un recueil des canons dits de Laodicée. Les canons de Laodicée se trouvent dans toutes les collections orientales (21). Ces canons tendent à interdire tout contact entre les orthodoxes et les hétérodoxes.

Ainsi le 6^e canon défend aux hérétiques « de franchir le seuil de la maison de Dieu aussi longtemps qu'ils s'obstineront dans leur hérésie ». De même, sous peine d'exclusion temporaire, les canons 9 et 33 interdisent aux fidèles de prier dans les cimetières et dans les martyriums des hérétiques (22). On défend encore aux fidèles le mariage avec les hérétiques (23), à moins qu'ils ne « promettent de se faire chrétiens » (24). On va jusqu'à faire défense aux fidèles d'accepter des hérétiques aucun présent de fête (25). Le souci de l'Eglise est explicable. Quant on est dans l'impossibilité de ramener les hérétiques dans l'Eglise, on tient cependant à garder ses fidèles, en les préservant contre toute influence hérétique. Pendant 40 ans, de Constance à Théodose I^{er}, l'Eglise fut donc troublée autant par les hérétiques que par le pouvoir séculier. On ne pensa point à l'unité et à la paix de l'Eglise.

(20) *Ibid.*, p. 964.

(21) Cf. *Milasch, op. cit.*, I, p. 43.

(22) Canons 9 et 33, cf. *Hefele, op. cit.*, I, 1017.

(23) Canon 10.

(24) Canon 31.

(25) Canon 37.

Les hérétiques profitèrent de l'arianisme de Constant et Valens pour faire persécuter les orthodoxes. Mais sous Théodose I^{er} tout changea.

§ 3. — LE II^e CONCILE ŒCUMÉNIQUE
(CONSTANTINOPLE, 381)

Convoqué et ouvert par l'empereur Théodose I^{er} avec des paroles invitant à la conciliation, ce concile avait à examiner l'hérésie de Macédonius. Trente-six macédoniens étaient présents au concile. On procéda d'abord à l'examen de l'hérésie. On la condamna. On confirma le symbole nicéen. De plus, pour préciser la doctrine orthodoxe sur les points attaqués par Macédonius et par d'autres hérétiques, le concile rédigea une profession de foi, laquelle fut ajoutée, par la suite, au symbole nicéen (26).

Après cela, le concile s'appliqua avec beaucoup de zèle à convertir les évêques macédoniens. N'ayant obtenu aucun résultat, il les déposa et les anathématisa.

Ce concile est encore important par son activité législative contre l'hérésie. En effet, des sept canons qu'il promulgua, trois se rapportent à l'hérésie (27).

(26) *Milasch, op. cit.*, II, p. 27.

(27) Les collections orientales contiennent les sept canons de ce Concile, tandis que les occidentales n'en ont que quatre. *Hejeler*, II, p. 56, croit qu'un concile de Constantinople, de l'an suivant (382) a promulgué des canons dont au moins deux (5^e et 6^e) ont été par erreur attribués au II^e concile Œcuménique. Dans *Milasch.*, II, p. 79-136, il y en a sept.

Ainsi dans son 1^{er} canon, le concile anathématise toute hérésie en général et nominalement les eunoméens (l'aile gauche de l'arianisme), les pneumatistes (c'est-à-dire les macédoniens), les sabelliens, les marcelliens (secte dérivée du sabellianisme), les photiens (dont la doctrine était empruntée à Paul de Samosate) et les apollinaristes (28). Le concile cite en particulier ces sectes parce qu'elles étaient les plus fortes au iv^e siècle.

Dans son 6^e canon, le concile nous offre une définition de l'hérétique. « Nous regardons comme hérétiques ceux qui sont exclus de l'Eglise et qui, en outre, ont été anathématisés par nous, et de même ceux qui paraissent professer une foi orthodoxe, mais qui se sont séparés de nos évêques légitimes et tiennent des réunions particulières entre eux » (29).

Pourquoi le concile identifie-t-il les schismatiques aux hérétiques ? Nous avons constaté que malgré la confusion des termes, le schisme a été toujours traité avec plus de bienveillance que l'hérésie. Cette fois-ci, le II^e concile œcuménique les assimila intentionnellement parce qu'il prit dans le même canon la décision de rendre nulles les accusations des dissidents contre les évêques. Les dissidents, soit hérétiques, soit schismatiques, aimaient attaquer l'Eglise dans ses chefs. Cherchant à les compromettre, ils portaient souvent contre eux des plaintes et des dénonciations. Et les schismatiques le faisaient avec plus de rancunes que les hérétiques. C'est pourquoi le

(28) *Milasch., op. cit.*, II, p. 79.

(29) *Ibid.*, p. 110.

concile, en les assimilant aux hérétiques, rendit nulles leurs accusations contre les évêques.

Enfin, dans son 7^e canon, le concile établit la procédure à suivre pour ceux qui passent de l'hérésie à l'orthodoxie. Les ariens, les macédoniens, les sabba-ziens (une fraction de la secte macédonienne), les novatiens, les quatordécimens et les apollinaristes seront admis dans l'Eglise après avoir anathématisé par écrit toutes les hérésies, et après avoir été marqués au visage avec le saint chrême. Les eunoméens, les montanistes et les sabelliens seront admis comme les païens, c'est-à-dire ils seront rebaptisés après avoir passé tous les degrés de l'initiation chrétienne (30).

Quel fut le critère du concile pour cette distinction ? D'abord le concile ne fait que confirmer un usage. Cet usage voulait que la réconciliation des hérétiques tienne compte de la gravité de leur erreur. Ceux qui rejetaient les dogmes fondamentaux de l'Eglise, et notamment le dogme de la Trinité, devaient être d'abord catéchumènes et puis rebaptisés. Les autres étaient traités moins sévèrement. On ne leur demandait que la condamnation formelle de l'erreur et l'accomplissement de certaines pratiques.

Approuvé (31) par l'empereur Théodose I^{er}, le II^e concile œcuménique rétablit la paix et l'unité de l'Eglise. Mais plus tard les divergences dogmatiques surgirent sur d'autres points. L'arianisme qui n'était pas mort produisit un rejeton : le nestorianisme. Cette hérésie provoqua le III^e concile œcuménique,

(30) *Ibid.*, p. 133-134.

(31) Cod. Théod. III, 6, 9 ; XVI, 1, 3.

§ 4. — LE III^e CONCILE ŒCUMÉNIQUE
(Ephèse, 431)

Déclaré hérétique par un concile tenu à Rome en 430, exhorté à abandonner ses erreurs par Cyrille d'Alexandrie, Nestorius, évêque qui niait la divinité du Christ, dut comparaître devant un concile œcuménique. Ce concile fut convoqué par Théodose II. L'empereur chargea un fonctionnaire impérial d'assurer l'ordre du concile. Il fallait aussi veiller un peu partout sur l'ordre car la masse des fidèles exprimait par des manifestations perturbatrices son indignation contre Nestorius.

Aucun historien n'insiste sur la part du peuple dans les luttes religieuses de ce temps. On a l'impression que tout se passait entre les chefs et entre les orateurs. En réalité les masses prenaient toujours une vive part aux controverses religieuses. Elles manifestaient dans la rue leur attachement à une doctrine ou à un chef. Parfois les chefs eux-mêmes les entraînaient. Pendant le concile d'Ephèse, la foule fut tellement bruyante qu'il fallut renforcer les garnisons de la ville (32).

Présent à Ephèse, Nestorius ne voulait pas venir au concile malgré les invitations répétées des évêques orthodoxes. Que fit le concile ? Il examina les erreurs nestoriennes. Il envoya à Nestorius quelques évêques pour lui faire abandonner sa doctrine. Pour s'assurer encore une fois qu'il persistait dans ses erreurs, on interrogea, sous la foi du serment, deux évêques de ses

(32) Notice de H. Leclercq, dans *Hefele*, *op. cit.*, II, p. 293.

amis intimes. Ceux-ci répondirent que tout effort pour faire abjurer Nestorius était inutile (33). Alors le concile anathématisa Nestorius et ses partisans ainsi que sa doctrine « impie ». Nestorius fut déclaré privé de la dignité épiscopale et de la communion sacerdotale. Cette sentence fut acclamée par un immense cri de joie du peuple qui attendait.

Le concile examina et condamna encore la doctrine pélagienne, hérésie née en Occident, et qui altérerait la doctrine orthodoxe sur la grâce (34). Enfin, le concile anathématisa la secte des messaliens qui enseignaient la fornication et l'oisiveté et qui avaient sur la foi une doctrine extravagante.

Des canons promulgués par le concile contre l'hérésie, le premier prive de toute juridiction sur leurs suffragants, les évêques révoltés contre le concile et les adhérents de l'hérésie pélagienne (35). La première partie de cette disposition se rapporte aux partisans de Nestorius qui, sous la direction de Jean d'Antioche, avaient tenu à Ephèse un conciliabule où ils avaient blâmé le concile.

Dans ses 2^e et 4^e canons, le concile prescrit la déposition des évêques et des clercs qui adhéreraient à l'hérésie nestorienne (36). Cette disposition vise, sans doute, ceux qui, tout en ayant signé la condamnation de Nestorius, seront tentés par la suite d'embrasser ses erreurs. Le concile craignait, en effet, une réac-

(33) *Hefele, op. cit.*, II, p. 301.

(34) D'après la doctrine pélagienne, la grâce n'est pas nécessaire pour le salut.

(35) *Milasch, op. cit.*, II, p. 137.

(36) *Ibid.*, p. 148 et 151.

tion nestorienne par la propagande de l'infatigable évêque Jean d'Antioche.

N'ayant aucune opinion personnelle sur les questions débattues, et trompé par les intrigues des nestoriens, Théodose II hésita d'abord à approuver ce concile. Finalement il s'y résolut (37).

Malgré sa condamnation par le concile et malgré les mesures séculières prescrites par les empereurs, le nestorianisme subsista jusqu'au ^{vi}^e siècle dans l'empire et sous d'autres formes en dehors de l'empire. De plus, il provoqua une autre grande erreur : le monophysisme, dont la doctrine est diamétralement opposée au nestorianisme. L'exagération suscite une exagération contraire. Le monophysisme enseigna l'unité de nature dans le Christ parce que le nestorianisme soutenait la dualité de la personne du Christ. Cette nouvelle doctrine et son promoteur Eutychès, archimandrite d'un couvent de Constantinople, furent jugés par le ^{iv}^e concile œcuménique.

§ 5. — LE ^{iv}^e CONCILE ŒCUMÉNIQUE (CHALCÉDOINE, 451)

Eutychès fut d'abord exhorté à abandonner ses erreurs par un concile tenu à Constantinople en 488. Ce concile dut finalement le mettre en jugement. Un fonctionnaire impérial y assista. Les débats furent longs. L'obstination de l'hérétique rendit impossible toute clémence. Le concile « pleurant et gémissant

(37) *Mansi, op. cit.*, t. V, col. 255,

sur la perte totale d'Eutychès, le déclara privé du sacerdoce, du gouvernement de son couvent et de la communion de l'Eglise » (38).

Eutychès s'adressant à l'évêque de Rome, celui-ci attaqua en nullité auprès de l'empereur le jugement du concile de 448. L'hérétique lui-même demanda à l'empereur une enquête sur les actes du concile qu'il prétendait altérés. L'empereur voulant sauver l'hérétique, convoqua encore un concile à Ephèse. Ce fut ce que les historiens appellent « le brigandage d'Ephèse ». Les rancunes épiscopales l'emportèrent sur le souci de l'orthodoxie. L'archevêque de Constantinople, Flavien, fervent orthodoxe, fut déposé, mais on prononça l'absolution d'Eutychès. Flavien fut battu et foulé aux pieds par les nombreux partisans de l'hérétique. Il mourut en exil. L'empereur Théodose II approuva les décrets du brigandage d'Ephèse, mais l'édit impérial, paraît-il, ne put pas être exécuté partout, à cause de la résistance des orthodoxes (39).

En l'absence d'un jugement général et définitif, l'hérésie d'Eutychès gagnait des adhérents. L'empereur Théodose II lui était très favorable. Mais son successeur, Marcien, soucieux d'empêcher toute dissension dans l'Eglise, convoqua le IV^e concile œcuménique qui devait définir la vraie foi et porter le jugement définitif sur le monophysisme.

Au concile assistèrent des commissaires impériaux et des sénateurs. L'empereur assista lui-même à la sixième session du concile. Des enceintes spéciales

(38) *Hefele, op. cit.*, I, p. 538.

(39) *Ibid.*, p. 624.

furent réservées aux accusateurs, aux accusés et aux témoins. Des mémoires y furent lus, des témoins entendus. Après cela, le concile déclarant Eutychès hérétique, le déposa de sa charge et l'excommunia.

La même sanction fut prononcée contre son principal défenseur, Dioscure, évêque d'Alexandrie, qui refusa d'adhérer à la doctrine orthodoxe. Cette doctrine formulée par le concile, précisait clairement la question de deux natures du Christ et de leur rapport.

Le concile prit encore une disposition générale, prononçant la déposition de tout clerc et l'excommunication de tout laïque qui professerait une autre foi que celle qu'il formulait (40). Puis le concile jugea deux autres évêques : Théodoret et Iba. Le premier, par un livre, le second dans une lettre, s'étaient montrés favorables à Nestorius. Repris par le concile, ils anathématisèrent Nestorius et furent acquittés (41).

Comme les autres conciles œcuméniques, celui de Chalcédoine jugea et légiféra à l'appui des canons formulés par les conciles antérieurs. Il décida même que ces canons antérieurs resteraient en vigueur (42).

Parmi les canons visant les hérétiques, il nous faut mentionner le 14^e par lequel le concile défend aux lecteurs et aux chantres d'épouser une femme hérétique, à moins que la femme ne promette d'adhérer à la foi orthodoxe (42). Cette disposition ne fait que compléter une autre mesure prescrite par le 31^e canon

(40) *Milasch, op. cit.*, I, p. 32.

(41) *Ibid.*, p. 32-33.

(42) *Ibid.*, II, p. 225-26.

de Laodicée et interdisant le mariage entre orthodoxes et hérétiques. Cette règle sera toujours en vigueur et plus tard complétée par le concile Quinisexte.

L'empereur Marcien approuva (43) le concile de Chalcédoine par un édit, en 452. Bien qu'ainsi condamné, le monophysisme subsista surtout en Egypte, en Palestine et à Antioche. Plusieurs conciles tenus à Antioche en 458, et deux conciles tenus à Constantinople en 459 et 492, défendirent et confirmèrent les décrets du IV^e concile œcuménique (44). Mais des considérations purement politiques rendirent difficile le maintien de ces décrets. Nous sommes à l'époque où les Arabes pénétraient dans l'empire d'Orient. Menacés de perdre les provinces devenues monophysites, les empereurs recherchèrent à tout prix l'union religieuse. Ils sacrifièrent eux-mêmes le concile de Chalcédoine. Mais l'union religieuse imposée par des empereurs n'appartient point à l'institution conciliaire.

En somme, les conciles œcuméniques que nous venons d'analyser ont éclairé la doctrine de l'Eglise sur les points attaqués, ont rejeté les doctrines erronées, ont exhorté les hérétiques à revenir à la doctrine orthodoxe, ont excommunié ceux qui persistaient dans leurs erreurs et ont prescrit des sanctions contre ceux qui embrasseraient des doctrines hérétiques.

(43) *Mansi, op. cit., t. VII, col. 475.*

(44) *Hejeler, op. cit., II, p. 887 et 939.*

CHAPITRE III

La répression séculière de l'hérésie.

§ 1. — LES RAISONS DE LA RÉPRESSION

Pourquoi les empereurs chrétiens ont-ils réprimé l'hérésie ? Quelle est la justification de cette répression ? De tous temps l'Etat chercha dans la religion, l'unité sociale et la stabilité morale de ses citoyens. Les Etats païens eurent leurs cultes et leurs dieux officiels que tous les sujets devaient respecter sous peine de sanctions qui ont varié selon les temps et selon les lieux. La société païenne ignorant la séparation du pouvoir politique et du pouvoir religieux, la garde de la religion officielle était confiée à l'empereur. L'empereur se souciait donc de l'unité religieuse autant par esprit théocratique que par nécessité politique.

Après le triomphe du christianisme, l'idée de l'unité païenne fut remplacée par l'idée de l'unité chrétienne. Mais quelque chose changea. A la différence des simples rapports légaux qui existaient entre l'Etat et la religion païenne, les rapports de l'Etat chrétien avec la religion nouvelle impliquaient la foi personnelle de l'empereur. Le christianisme est en effet la religion de l'esprit et non pas un système de rites comme la plupart des religions païennes. C'est pourquoi de

nombreux empereurs se sentaient personnellement attachés au christianisme auquel ils adhéraient par une forte conviction.

Mais il y avait là un danger pour l'Eglise. Si la conviction religieuse de l'empereur put souvent servir l'Eglise, elle la troubla bien des fois. Beaucoup d'empereurs ont adhéré à la foi chrétienne telle qu'elle fut formulée par les conciles œcuméniques. D'autres, au contraire, voulant dogmatiser eux-mêmes, ont favorisé et même provoqué des hérésies.

Certes, l'Eglise seule ayant, par les conciles, le droit de dogmatiser, dénia toujours ce droit aux empereurs, comme elle leur refusa l'exercice du sacerdoce. Mais l'empereur était le seul législateur dans l'empire; et l'Eglise vivait sous les lois de l'empire. C'est pourquoi le rôle de l'empereur resta déterminant pendant longtemps pour l'Eglise; et c'est pourquoi encore la répression de l'hérésie s'explique plutôt par la politique impériale que par les rapports entre l'Etat et l'Eglise. Quand l'empereur était un adhérent de la foi orthodoxe, l'Eglise avait un fort appui contre les dissidents; mais quand l'empereur était hétérodoxe lui-même, l'Eglise en souffrait.

Il y a une tendance fâcheuse à chercher toujours, dans un système d'idées et de sentiments, l'explication des institutions et des faits historiques. Certes, nous trouverons dans la répression séculière de l'hérésie quelques idées directrices. Mais les empereurs ont agi tous selon leur foi, selon les conditions du moment, et parfois même selon leur caprice. Nous verrons comment ils ont suivi les fluctuations de l'occasion et pourquoi l'orthodoxie ne fut pas la

seule forme légitime du christianisme. Tout en admettant que la répression de l'hérésie tient surtout de la conception personnelle de l'empereur, il nous faut cependant mentionner les quelques idées fondamentales dont semblent s'être inspirées parfois les mesures répressives des empereurs.

Orthodoxes ou hétérodoxes, les empereurs croyaient tous à la Providence. C'est la Providence qui les charge de veiller sur l'empire et sur la religion, et c'est devant elle qu'ils sont responsables de leur règne. Constantin affirmait être soucieux de l'unité et de la paix de l'Eglise pour ne pas irriter la divinité « puisque par un acte de son bon plaisir céleste, écrivait-il à un évêque, elle m'a confié la terre entière à gouverner ; émue contre moi, elle pourra prendre quelque autre décision. Je ne pourrai donc être réellement et pleinement tranquille et me permettre un bonheur complet de la bienveillance du Dieu tout-puissant, que lorsque je verrai tous les hommes, réunis dans un sentiment fraternel, rendre au Dieu très saint le culte de la religion catholique » (1).

Le même empereur se considérait comme chargé par Dieu de veiller sur l'Eglise. « Je suis, disait-il, de par Dieu constitué l'évêque du dehors » (2). Si on ne peut pas voir là le caractère sacerdotal de l'empereur, comme on l'a pu soutenir (3), il n'en reste pas

(1) Lettre à Ablavius (à la suite du tome IX des *Œuvres de saint Augustin*, éd. Gaume, Paris, 1836, p. 1090).

(2) *Eusèbe, Vita Constantin*, IV, 24.

(3) *Gasquet, op. cit.*, p. 28 et 61. Les conclusions de Gasquet sont exagérées. On trouve une opinion contraire dans *Hefele, op. cit.*, I, p. 48-57.

moins vrai que l'Etat et la religion sont, même à l'époque chrétienne, unis étroitement l'un à l'autre et que l'empereur, par sa position de législateur, a un rôle déterminant pour les deux (4).

Théodose I^{er} — pour ne mentionner que les empereurs les plus importants — lui aussi, ordonnant qu'on célèbre uniquement le nom du Dieu suprême (5), se considérait de par la Providence comme chargé de veiller sur la vraie religion dont les vérités obligatoires apparaissaient souvent dans les lois impériales.

L'unité religieuse donc semblait aux empereurs être un ordre divin. Et en principe ils punissaient les hérétiques d'abord comme rebelles à cette unité. Les empereurs qui fondaient l'unité religieuse sur une dogmatique hétérodoxe poursuivaient alors les orthodoxes comme rebelles à la volonté divine dont ils étaient les interprètes sur la terre. Même en luttant aveuglément pour l'hérésie, certains empereurs croyaient servir Dieu.

Outre ce fondement religieux, la répression de l'hérésie par le pouvoir séculier eut des motifs politiques. L'hérésie brisant l'unité religieuse, brisait par cela même, l'unité sociale de l'empire. Le christianisme étant déclaré religion d'Etat par Théodose I^{er}, l'unité de l'Eglise faisait l'unité de l'Etat.

Avant même que le christianisme ne devienne religion d'Etat, l'unité morale et la prospérité matérielle de l'Etat étaient censées étroitement liées à la pro-

(4) Vogelstein, *Kaiseridee-Romidee und das Verhältnis von Staat und Kirche seit Constantin*, p. 1 et 92.

(5) Cod. Théod. XVI, 1, 6.

fession de cette religion. L'empereur Zénon affirmait en 477 que ce fut par la vénérée foi chrétienne que Constantin le Grand avait renforcé l'empire romain (6). Et saint Grégoire de Nazianze accusait justement l'empereur Julien, qui combattit le christianisme, d'avoir grandement diminué la puissance romaine (7).

Toute hérésie, même n'ayant qu'un caractère spéculatif, du moment qu'elle rompait l'unité religieuse qui garantissait l'unité et la paix sociales, portait atteinte à l'ordre public. Mais, bien plus, certaines sectes avaient des principes antisociaux, enseignant, par exemple, l'abolition de la famille et du travail. D'autres n'hésitaient point à user de violences contre les orthodoxes. On les punissait alors comme perturbatrices de l'ordre social. Et ce sont surtout les raisons d'ordre social qui ont poussé les empereurs à des mesures, disons-le, antichrétiennes. Car si les empereurs ont dépassé par leurs lois répressives les recommandations des Pères et les décisions des conciles, ce ne fut pas tant parce qu'ils se croyaient investis d'une mission providentielle contre les hérétiques que parce que les hérétiques troublaient la paix sociale.

Dans la pratique, ces idées qui ont une certaine valeur de permanence reçurent une application très ondoiyante et parfois contradictoire. Presque chaque changement d'empereur implique un changement de politique envers l'hérésie. C'est dire que les principes signifient peu de chose et ne valent que par les hom-

(6) Divi Constantini, qui veneranda Christianorum fide Romanum munivit imperium. Cod. Just. V, 27, 5.

(7) *Oratio* IV, 74.

mes qui les incarnent. C'est pourquoi, voulant présenter les proportions véridiques de la répression séculière de l'hérésie, il nous faut étudier chronologiquement la politique et les mesures répressives de chaque empereur.

§ 2. — L'EMPEREUR CONSTANTIN

Nous n'analyserons pas ici les mobiles de la conversion de Constantin. La question est controversée et les historiens en discutent toujours. Résumons seulement l'état actuel de cette controverse pour pouvoir tirer une conclusion concernant notre sujet.

Certains historiens, parmi lesquels Jacob Burckardt, Harnack (8) et Bouché-Leclercq (9), attribuent à Constantin des calculs politiques et disent qu'il chercha à s'appuyer sur l'Eglise parce qu'elle était déjà devenue une force. Mais d'autres historiens, parmi lesquels G. Boissier (10), F. Lot (11), P. Allard (12), J. Maurice (13), P. Batiffol (14), défendent la sincérité de la conversion de Constantin.

(8) Succint résumé des théories de Burckardt et Harnack, dans *Vasiliev, Histoire de l'Empire byzantin*, I, p. 54-58.

(9) *Bouché Leclercq, L'intolérance religieuse et la politique*, p. 320 et suiv.

(10) *G. Boissier, La fin du paganisme*, I, p. 39.

(11) *F. Lot, La fin du monde antique et le début du moyen âge*, p. 34.

(12) *Paul Allard, op. cit.*, p. 156.

(13) *J. Maurice, Constantin le Grand, L'origine de la civilisation chrétienne*, p. 31-36.

(14) *Batiffol, op. cit.*, p. 256-259.

Enfin, d'après une autre opinion exprimée tout dernièrement par M. Piganiol (15), Constantin n'a été ni un politique terrible qui s'appuya sur le christianisme pour des raisons extérieures à toute conviction chrétienne, ni un homme entièrement converti au christianisme. Mais, à regarder de près les choses, on ne peut pas voir en Constantin un empereur qui n'avait ni des calculs ni des extases, « un pauvre homme qui tâtonnait », comme s'exprime M. Piganiol (16). Toute la politique religieuse de Constantin prouve le contraire. Il fut un politique habile mais aussi un chrétien sincère. Son habileté politique ne peut en rien diminuer la sincérité de son adhésion au christianisme.

Au dire d'un juge qui n'éprouve pas une grande sympathie pour le christianisme, « il n'y avait pas de libres penseurs en ce temps... Constantin païen était nécessairement religieux, Constantin chrétien le fut très certainement » (17). Son adhésion au christianisme ne semble pas avoir été déterminé par des calculs politiques. Si le nombre est un argument décisif pour toute orientation politique, nous savons que le paganisme était prépondérant, tandis que le christianisme était en minorité dans la société, lorsque Constantin adhéra au christianisme (18).

D'autre part, sa législation antihérétique ne pourrait pas se comprendre par les simples raisons poli-

(15) A. Piganiol, *L'Empereur Constantin*, p. 219.

(16) *Ibid.*, p. 226.

(17) *Lot, op. cit.*, p. 34.

(18) *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 58.

tiques qui auraient poussé l'empereur à persécuter une partie de ses sujets. Il est vrai que Constantin invoque toujours la paix et l'ordre quand il prend des mesures répressives contre les hétérodoxes. Il est vrai aussi que les raisons politiques et les raisons religieuses se mêlent dans sa législation. Mais les raisons religieuses l'emportent de beaucoup sur les politiques.

Au concile de Nicée, dans son discours d'ouverture, l'empereur le dit lui-même : « les divisions intestines de l'Eglise de Dieu me paraissent plus graves et plus dangereuses que les guerres et les autres conflits » (19). Et si Constantin chrétien se souciait des dissensions de l'Eglise, Constantin empereur avait les moyens de les écarter. Il le fit non seulement pour la paix de l'Eglise, mais encore pour l'ordre dans l'empire. Mais l'ordre social n'était en danger que parce que la paix de l'Eglise était troublée.

De quelle manière Constantin procéda-t-il à la répression de l'hérésie ? Cet empereur eut affaire principalement à deux sectes : celle des donatistes dont le caractère était schismatique, et celle des ariens. Nous laissons de côté la répression du donatisme, puisque cette secte fut localisée en Afrique.

A l'égard des ariens, Constantin procéda avec beaucoup de clémence au commencement. Renseigné sur la querelle arienne, il envoya une lettre commune à Arius et à Alexandre en les exhortant à se réconcilier (20). « Rendez-moi le calme de mes jours, le

(19) *Eusèbe, Vita Constantini*, III, 42 ; *Sozomène, H. E.*, I, 17 ; II, 31.

(20) *Eusèbe, Vita Constantini*, II, 64-72.

repos de mes nuits... laissez-moi goûter le plaisir d'une existence tranquille », leur disait Constantin. De l'avis de l'empereur, les chrétiens ne devaient pas discuter des problèmes irritants ni se quereller pour des questions insolubles. Mais voyant cependant qu'il fallait faire de la lumière, il s'en référa au concile de Nicée. Après le concile, dont le symbole fut signé et considéré par lui comme inspiré de Dieu, Constantin passa aux mesures matérielles. D'abord il menaça d'exil ceux qui ne signeraient pas le symbole du concile. Il exila immédiatement en Illyrie Arius et les deux évêques Théonas et Secundus, excommuniés par le concile, ainsi que quelques prêtres qui n'avaient pas voulu accepter le symbole (21).

Constantin fit encore brûler tous les écrits ariens anathématisés par le concile (22) et comme l'arianisme persistait, il bannit en Gaules deux autres évêques condamnés pour hérésie. Il aurait prescrit même la peine capitale contre tous ceux qui s'obstineraient à garder chez eux des écrits ariens (23). Mais l'authenticité de l'édit prescrivant cette mesure est contestée (24). En tout cas cette disposition n'a été que comminatoire, et il n'y a eu, paraît-il, aucune condamnation de ce chef.

Constantin s'occupa aussi d'autres sectes. Dans une loi promulguée en 331, loi qui nous est conservée

(21) *Socrate, H. E.*, I, 9 ; cf. aussi *Philostorge, Suppl., P. G.*, t. LXV, col. 623-24.

(22) *Sozomène, H. E.*, I, 20.

(23) *Socrate, H. E.*, I, 9.

(24) *Hefele, op. cit.*, I, p. 450.

par Eusèbe (25), il interdit aux novatiens, aux valentiniens, aux marcionistes, aux paulinianistes et aux montanistes de tenir des réunions. Il bannit leurs chefs et ordonna que leurs oratoires fussent attribués à l'Eglise et les autres lieux de culte au fisc. Dans cette loi, l'empereur s'excusa presque de ne pas continuer à être patient envers ces sectes ; la rigueur devenait nécessaire, disait-il, à cause de leurs forfaits.

En ce qui concerne les novatiens, nous constatons que Constantin eut une attitude changeante. Par une loi qui se trouve au Code théodosien (26), il leur avait toléré en 326 de garder leurs églises. Il l'avait fait, paraît-il, sous l'influence d'une personne de la cour. En 331, comme nous venons de le voir, il retira la faveur accordée aux novatiens et les assimila aux autres hérétiques.

Par une autre loi, qui se trouve également au Code théodosien (27), cet empereur priva, en 326, les prêtres hérétiques et schismatiques de certains privilèges accordés aux clercs catholiques et les astreignit aux diverses charges dont les catholiques furent exempts. Mais l'empereur ne put pas triompher de l'hérésie. Malgré les mesures répressives, la grande hérésie arienne persista. Elle pénétra même à la cour impériale. Vers 328, par la suggestion de sa sœur Constantine, l'empereur fut plus modéré avec les ariens. Il gracia les évêques exilés, et Arius lui-

(25) *Vita Constantini*, III, 64 et 65 ; cf. aussi *Sozomène*, *H. E.* II, 33.

(26) XVI, 5, 2.

(27) XVI, 5, 1.

même (28). L'hérétique induisit en erreur l'empereur en lui jurant que la doctrine qu'on lui attribuait n'était pas la sienne (29). Les hérétiques ont d'ailleurs employé souvent la dissimulation de leur pensée pour échapper aux mesures répressives.

Sous une forte pression arienne, Constantin accepta même la condamnation de saint Athanase. Cette attitude fait ressortir le grand principe de Constantin : garder à tout prix l'unité et la paix de l'Eglise.

En conclusion : son attachement sincère au christianisme et le souci de l'unité de l'Eglise expliquent sa législation et ses mesures contre les hérétiques. En bon chrétien qu'il était, il essayait d'abord d'obtenir la conciliation. Puis il s'en référait au jugement de l'Eglise. Finalement il usait de la force. Mais il ne prescrivit pas d'autre peine que l'exil contre la personne des dissidents.

§ 3. — LES SUCCESSIONS DE CONSTANTIN

Constance, qui succéda à Constantin pour la *pars orientalis* de l'empire, fut arien par conviction. Pendant les 24 années de son règne (337-361), cet empereur convoqua partout et sans cesse des conciles ariens, les uns pour condamner les orthodoxes, les autres pour réconcilier les divers partis formés au sein de l'arianisme. Il imposa par des édits la doctrine arienne (30). Il persécuta violemment les ortho-

(28) *Socrate, H. E.*, I, 15.

(29) *Saint Athanase, De morte Arii*, II.

(30) *Hejtele, op. cit.*, I, p. 944.

doxes, Au dire de saint Athanase (31), Constance, poussé par son entourage arien, condamna à mort deux évêques orthodoxes qui n'échappèrent que par la fuite, exila deux autres évêques, deux prêtres et trois diaeres, et fit exécuter des laïques attachés à leurs évêques.

Le concile de Sardigne, tenu probablement en 343, eut donc raison de demander à Constance (32) de ne molester personne pour des motifs religieux. Les orthodoxes ne pouvaient que protester. Ils connaissaient ainsi pour la première fois les désavantages d'une foi chrétienne officielle dans l'empire. Cette foi officielle pouvait donc ne pas être orthodoxe. Mais des épreuves plus dures attendaient les orthodoxes.

Après Constance, le pouvoir impérial se trouva pendant quelques années entre les mains d'un empereur païen : *Julien l'Apostat* (361-63).

Il est vrai que Julien commença son règne par un acte de tolérance à l'égard des orthodoxes, en rappelant de l'exil les évêques bannis par Constance. Mais peu de temps après il bannit de nouveau saint Athanase. Il offrit des avantages aux chrétiens qui apostasiaient. Il frappa d'amendes les chrétiens et confisqua les biens de beaucoup d'églises (33).

Il interdit l'enseignement chrétien et ordonna qu'on fermât l'église d'Antioche parce qu'à Antioche personne n'avait répondu à l'appel du paganisme. Et

(31) *Saint Athanase, Hist. arian. ad monachos*, XVIII-XIX.

(32) Ce concile avait écrit « aux empereurs » à ce sujet. Voir cette étude, p. 84-85.

(33) *P. Allard, op. cit.*, p. 213.

comme le culte païen n'avait pas une bonne hiérarchie, « il organisa le clergé païen sur le modèle de la hiérarchie de l'Eglise chrétienne » (34). Cependant il sentit « la secrète parenté existant entre l'arianisme logique et le paganisme » (35) et protégea les ariens qui se réunirent souvent en conciles.

Mais le danger fait l'union. Pendant cette persécution, les divisions des chrétiens s'apaisèrent et l'Eglise eut ainsi de la vigueur pour résister aux violences du paganisme (36).

Le successeur de Julien, l'empereur *Jovien*, orthodoxe convaincu, ne régna que huit mois (363). Mais le christianisme fut vite restauré. Jovien demanda à saint Athanase, qu'il rappela de l'exil, un mémoire sur la doctrine orthodoxe et ordonna au préfet d'Egypte de rétablir l'orthodoxie (37). Avec les hérétiques, paraît-il, cet empereur fut tolérant. Il aurait même promulgué une loi générale de tolérance (38).

L'arianisme politique n'était pas mort avec Constance. L'empire d'Orient eut un second empereur arien : *Valens* (364-378). Cet empereur exila plusieurs évêques macédoniens et fit torturer des évêques semi-ariens parce qu'il entendit persécuter ceux qui s'opposaient à l'arianisme. Et comme la véritable opposition à l'arianisme était l'épiscopat orthodoxe, il exila, par un édit du 5 mai 365, presque tous les

(34) *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 90.

(35) *Hefele, op. cit.*, I, p. 968.

(36) *Sozomène, H. E.*, VI, 4.

(37) *Hefele, op. cit.*, I, p. 972.

(38) Qui n'est pas au Code Théodosien ; cf. *Socrate, H. E.*, III, 25 ; *H. Leclercq, dans Hefele, op. cit.*, I, p. 973,

évêques orthodoxes (39). Il fit plus. En 370, exilant quatre-vingts ecclésiastiques orthodoxes, il les fit embarquer et brûler avec leur navire sur la mer Noire (40). Assurément les empereurs orthodoxes ne sont jamais allés jusque-là avec les hérétiques.

Soutenu par Valens, l'arianisme avait fait parmi les évêques des recrues assez nombreuses pour qu'un concile arien ait lieu en 375 à Ancyre, où furent déposés plusieurs évêques orthodoxes, dont saint Grégoire de Nysse (41). Après cela les rigueurs impériales furent étendues partout où la résistance orthodoxe était forte. Malgré ces rigueurs l'Eglise résista. Elle avait des chefs comme saint Basile auquel Valens n'a pas touché.

Cet empereur s'occupa, lui aussi, des anciennes sectes. Ainsi, par une loi de 372, il ordonna la confiscation des lieux de culte des manichéens (42). Plus tard, en 376 ou 378, par une autre loi, il ordonna la publication des lieux de culte des hérétiques en général (43). Mais ces deux lois ne sont pas uniquement l'œuvre de Valens. En effet, la première est promulguée en son nom et en celui de Valentinien qui régna en Occident, et la deuxième porte les noms de Valens, Gratien et Valentinien.

Valens mourut en 378. Le jeune empereur d'Occident, *Gratien*, prenant pour quelques mois la direction de l'empire d'Orient, rappela tous les évêques

(39) *Socrate, H. E.*, IV, 12.

(40) *Ibid.*, IV, 16.

(41) *Hefele, op. cit.*, I, p. 983.

(42) *Cod. Théod.* XVI, 5, 3.

(43) *Code Théod.* XVI, 5, 4.

exilés par Valens. De plus, voulant faire cesser toutes les luttes religieuses, il proclama, par une loi promulguée à Syrmium, la liberté de culte pour toutes les sectes, à l'exception des manichéens, des photiniens et des eunoméens, sectes que l'empereur avait considérées comme particulièrement coupables et indignes de sa tolérance (44).

Cette loi ne nous est pas conservée au Code théodosien. Elle est seulement abrogée par une autre loi qui existe au Code (45) et par laquelle Gratien soumit les hérétiques au régime prescrit auparavant. Ce régime consistait dans la défense faite à tous les hérétiques de se réunir (46). L'orthodoxie ne fut véritablement rétablie dans l'empire d'Orient que par Théodosien I^{er}, qui devint empereur le 16 janvier 379. Cet empereur n'eut aucune pitié pour les hérétiques.

§ 4. — L'EMPEREUR THÉODOSE I^{er} (379-395)

Si la distinction légale entre l'orthodoxie et l'hérésie date de Constantin, qui avait opposé l'Eglise catholique aux hérétiques, la précision de cette distinction, la régularisation des rapports entre les orthodoxes et les hétérodoxes est l'œuvre de Théodose I^{er}. Cet empereur proclama le christianisme religion d'Etat (1). Mais comment pouvait-on reconnaître quelle était la forme officielle du christianisme ?

(44) *Socrate, H. E.*, V, 2.

(45) *XVI*, 5, 5.

(46) *Cod. Théod.* *XVI*, 5, 4.

(1) *Cod. Théod.* *XVI*, 5, 5.

Auparavant Constantin avait eu à faire respecter le symbole nicéen qui définissait la doctrine orthodoxe. Mais les controverses postérieures avaient diminué l'importance de ce symbole aux yeux de Théodose I^{er}. C'est pourquoi, tout en donnant dans sa législation des définitions dogmatiques, cet empereur préféra ériger en arbitres de l'orthodoxie deux évêques dévoués à la doctrine nicéenne. Cela pouvait prêter à controverse beaucoup moins qu'un symbole.

Par une loi de 380, l'empereur imposa donc à tous ses sujets de professer la foi orthodoxe telle que le professaient « le pontife Damase et Pierre, évêque d'Alexandrie, homme d'une sainteté apostolique » (2). Cette même loi contient une formule exacte du dogme trinitaire. Théodose I^{er} déclara chrétiens catholiques ceux qui, d'accord avec l'enseignement apostolique, admettaient le dogme trinitaire et la doctrine telle que les évêques susmentionnés la professaient. Les autres, « les insensés extravagants », partisans des doctrines hérétiques, ne pouvaient s'appeler chrétiens, ni leurs assemblées s'appeler Eglise. Et dès le début, il s'appliqua à les punir par des lois sévères.

Mais les motifs purement religieux ne furent pas les seuls à déterminer sa législation contre l'hérésie. Théodose I^{er} voulut, lui aussi, la paix sociale. A cette époque les luttes religieuses étaient descendues dans la rue. Ce n'était pas seulement le clergé qui se querrellait pour des questions dogmatiques, mais tout le monde s'en mêlait. Saint Grégoire de Nysse, après 350, écrivait ceci : « tout est rempli de ces gens qui

(2) Cod. Théod. XVI, 1, 2.

discutent de questions inintelligibles ; les rues, les marchés, les carrefours, les places, tout... On demande combien il faut payer d'obole : on vous répond en philosophant sur l'engendré et l'inengendré. On veut connaître le prix du pain : on vous répond que le Père est plus grand que le Fils. On réclame son bain : on vous réplique que le Fils a été créé de rien » (3). Parfois la foule était bruyante. Et le pouvoir séculier devait ainsi intervenir plutôt pour assurer l'ordre que pour réprimer l'hérésie.

Décidé à ramener la paix et l'unité dans l'Eglise, Théodose I^{er} y procéda avec un certain tact. Dès son entrée à Constantinople il fait remplacer l'évêque arien par un orthodoxe : l'illustre Grégoire de Nazianze. Puis il enlève aux ariens leurs églises pour les rendre aux orthodoxes (4). Plus tard, par la loi du 10 janvier 381, ordonnant (5) « unius et summi dei nomen ubique celebretur », l'empereur interdit les assemblées des ariens, des photiniens et des eunoméens qui constituaient les sectes les plus importantes. Toutefois le culte leur reste permis dans les campagnes, ce qui signifie qu'on se souciait surtout de l'ordre et de la tranquillité des villes.

Cette loi ne vise pas les macédoniens. Ils n'étaient pas encore jugés. L'empereur, respectueux de l'autorité établie de l'Eglise, lui laissait le soin d'en juger. Mais il n'oubliait pas de recommander aux évêques réunis au II^e concile œcuménique, l'esprit de conci-

(3) Oratio de Deitate Filii et Spiriti Sancti, *P. G.*, XLVI, col. 557.

(4) *Socrate, H. E.*, V, 7.

(5) *Cod. Théod.* XVI, 5, 6.

liation (6). Après le concile, l'empereur ordonna que les églises des hérétiques soient rendues aux orthodoxes (7).

Mais de nouveau il se garde de donner une définition de l'hérésie. Il tient simplement pour hérétiques qui doivent être « chassés de l'Eglise » toutes les personnes qui ne sont pas en communion avec les évêques nominalement indiqués par la loi. Les orthodoxes « vous les reconnaîtrez à ceci, dit l'empereur, qu'ils sont en communion avec les évêques suivants : à Constantinople Nectaire, en Egypte Timothée, etc., etc. »

A partir du grand concile, Théodose I^{er} promulgua de nombreuses lois contre les hérétiques. Beaucoup d'entre elles répètent certaines mesures antérieures, ce qui signifie, soit qu'elles étaient vite tombées en désuétude, soit qu'elles n'avaient pas même été mises en application. D'autres sont promulguées pour étendre les dispositions antérieures à quelque secte jusque-là ignorée ou favorisée. Comme il nous est impossible d'examiner toutes les mesures prescrites par ces lois sans risque de redites, nous n'analyserons que les plus importantes.

Par une loi de 381, l'empereur interdit même dans les campagnes les assemblées des ariens, des eunoméens et aëtiens, qui jusque-là n'étaient prohibées que dans les villes (8). Deux ans plus tard, il étend cette interdiction à tous les hérétiques et expressé-

(6) *Hefele, op. cit.*, II, p. 8.

(7) *Cod. Théod.* XVI, 1, 3.

(8) *Cod. Théod.* XVI, 5, .8

ment à quelques sectes qu'il désigne nominale-ment dans trois lois (9). Seuls les novatiens furent autorisés à garder leurs églises.

En réalité, les assemblées hérétiques, bien qu'ainsi prohibées, se tenaient toujours, car la police fermait les yeux (10). Dans l'une de ces lois, l'empereur autorise les chrétiens à disperser eux-mêmes par la force les réunions hérétiques (11). On ignore si cette loi, qui est en contradiction avec le souci impérial de l'ordre, fut appliquée. Mais il n'y a pas eu de troubles, soit parce que les hérétiques ont obéi à cette loi, soit plutôt parce que les chrétiens ne se sont pas attaqués aux dissidents.

En même temps, par l'une des lois déjà mentionnées (12), l'empereur punit de l'exil toute personne qui accepterait des hérétiques des fonctions ecclésiastiques. Et pour faire appliquer strictement cette loi, il menace de la destitution les magistrats qui seraient négligents. L'empereur s'est rendu compte que le clergé était une condition essentielle pour la persistance des sectes, et il essaya ainsi de les en priver. Mais il dut rencontrer beaucoup de résistance, car une dizaine d'années plus tard, en 392 et en 394, il renouvela cette disposition (13).

Il fit plus. Il ordonna, par une loi de 384, d'expulser de Constantinople tous les prêtres hérétiques (14).

(9) Cod. Théod. XVI, 5, 11, 12 et 13.

(10) *Socrate, H. E.*, V, 20.

(11) Cod. Théod. XVI, 5, 11.

(12) Cod. Théod. XVI, 5, 12.

(13) Cod. Théod. XVI, 5, 21 et 22.

(14) Cod. Théod. XVI, 5, 13.

Sans doute, à cette époque, l'empereur était exaspéré. Il l'était surtout parce que les divergences dogmatiques continuaient même après le II^e concile œcuménique. Pour obtenir l'entente des évêques, il avait convoqué à Constantinople, suivant son habitude, un nouveau concile en 382, et un autre en 383. Après ce dernier concile l'empereur avait même demandé aux divers partis de lui remettre des professions de foi écrites. Après après lu avec soin ces professions, il avait déchiré celles qui « établissaient une division dans la Sainte Trinité » (15). C'est après tout cela qu'il prescrivit l'interdiction des réunions et l'expulsion des prêtres hérétiques.

Du reste, ces dispositions n'ont pas été non plus appliquées à la lettre, parce que les ariens eurent toujours leurs hiérarchies à Constantinople. Sozomène et Socrate rapportent que, trois ans plus tard, en 387, ces hérétiques ont acclamé un certain Dorothee comme successeur de l'évêque arien Démophile (16). Les ariens semblent s'être prêtés à une manœuvre pour maintenir leur culte. Profitant d'une longue absence de l'empereur, ils ont allégué de prétendues faveurs que Théodore I^{er} leur aurait accordées par quelques ordonnances spéciales. Mais, dès son retour à Constantinople, Théodose I^{er} promulgua une loi dénonçant la fausseté de cette allégation et déclarant qu'aucune disposition de cette sorte n'avait été prise (17).

En dehors de la confiscation des lieux de culte et

(15) *Hefele, op. cit.*, II, p. 64.

(16) *Sozomène, H. E.*, VII, 14; *Socrate, H. E.*, V, 12.

(17) *Cod. Théod.* XVI, 5, 16.

de l'expulsion des prédicateurs, Théodose I^{er} prononça encore d'autres peines contre les hérétiques. Ainsi il leur interdit l'accès des fonctions publiques. Nous n'avons plus la loi prescrivant cette interdiction, mais elle est visée plus tard par une loi d'Arcadius (18). Mais si l'empereur interdit aux hérétiques les charges lucratives, il les astreint aux charges onéreuses dont les orthodoxes étaient exempts. Ainsi il leur imposa la charge de la milice cohortale dont l'exemption fut considérée comme une faveur pour les chrétiens (19).

Théodose I^{er} est allé encore plus loin. Des empereurs chrétiens il fut le premier à édicter la peine de mort pour hérésie. Cette peine, paraît-il, avait été prescrite auparavant par Constantin contre les recéleurs des livres ariens. Mais même si on admet l'authenticité (20) de l'édit de Constantin, sa disposition visait plutôt le délit de recel que l'hérésie, tandis que Théodose I^{er} prononce la peine capitale explicitement contre les hérétiques.

Ce fut en 382 qu'il promulgua une loi (21) prononçant le dernier supplice contre les partisans de quatre sectes : les encratites (abstinents), les saccofores (vêtus de sacs), les hydroparastes (qui se servent uniquement de l'eau pour la Sainte Cène), et les quartodecimans (qui fêtaient Pâques à la même date que les Juifs). Tous « summo supplicio et inexpiabili pœna jubeamus affligi », ordonna l'empereur.

(18) Cod. Théod. XVI, 5, 29.

(19) Cod. Théod. VIII, 4, 16.

(20) Contesté par *Hefele, op. cit.*, I, p. 450, et admise par *Tanon, Histoire des tribunaux de l'inquisition en France*, p. 128.

(21) Cod. Théod. XVI, 5, 9.

Pourquoi seulement ces sectes ? Il paraît que ces sectes ont été considérées comme dérivées du manichéisme. Gaudefroï (22), pour expliquer la sévérité impériale, croit même que ce ne sont que des sectes manichéennes qui cachaient ainsi leur vrai nom pour échapper à la peine capitale dont le manichéisme a déjà été l'objet. En tout cas, c'est une loi de circonstance, car il n'y a dans le Code Théodosien aucune loi qui prescrive la peine capitale contre les hérétiques en général. Du reste son caractère fut surtout comminatoire. Au dire de Sozomène (23), toutes ces mesures si sévères ne devaient, dans la pensée de Théodose I^{er}, que faire peur aux hérétiques et les faire rentrer dans l'Eglise. C'est pourquoi la loi ne fut pas appliquée à la lettre. On voulait ainsi intimider les hérétiques plutôt que les punir.

D'ailleurs cela fut, pour le pouvoir séculier, une tactique souvent employée. Ni pour cette époque, ni pour les temps qui ont suivi, « nous n'avons la preuve de l'application systématique et continue de la peine de mort que la législation aurait autorisée » (24). Et pour la seule profession de l'hérésie, il n'y a eu que les manichéens à être frappés de la peine capitale. Cette secte fut toujours pour les empereurs chrétiens l'objet de dispositions très sévères (25).

En dehors des peines criminelles (confiscation, exil, peine capitale), Théodose I^{er} prononça encore des

(22) Codex Theodosianus cum perpetuis commentariis Jacobi Gothofredi, note sur la loi 9, titre 5 du XVI^e livre.

(23) *H. E.*, VII, 12.

(24) *Tanon*, *op. cit.*, p. 128.

(25) Cod. I, 5, 11 et 12.

peines civiles : des restrictions du point de vue du droit civil contre les hérétiques. Nous les analyserons plus loin.

Théodose I^{er} fut donc un empereur énergique qui ne ménagea point les hétérodoxes. Et ce fut par une profonde conviction religieuse qu'il voulut abolir l'hérésie. Loin de chercher à dominer l'Eglise, il lui fut soumis. Mais il eût avoir été investi personnellement d'une mission : celle d'empêcher par son autorité toute forme fautive du christianisme.

§ 5. — LES SUCCESEURS DE THÉODOSE I^{er}

Arcadius (395-408) s'appliqua, lui aussi, à punir les hérétiques. Il est le premier empereur qui donna une définition en cette matière. « *Hæreticorum vocabulo continentur, dit-il, et latis adversus eos sanctionibus debent subcumbere, qui vel levi argumento a judicio catholicæ religionis et tramite detecti fuerint deviare* » (1).

Cet empereur identifia donc les schismatiques aux hérétiques, car ceux qui auraient pu être convaincus d'avoir dévié de la doctrine et du chemin de la religion catholique, pour si peu que ce soit, ne furent pas seulement des hérétiques mais aussi des schismatiques. Ni en droit ni en fait les empereurs ne distinguèrent entre l'hérésie et le schisme. Ils les réprimèrent avec la même sévérité parce qu'ils invoquèrent aussi bien l'ordre social et la paix de l'Eglise que l'unité et l'orthodoxie de la doctrine.

(1) Cod. Théod. XVI, 5, 28. Cette loi fut admise par Justinien dans son Code I, 5, 2.

Dès son avènement, Arcadius confirma la disposition de son père « *exemplo divi patris nostri* » interdisant aux hérétiques les fonctions publiques et le service dans l'armée (2). Puis, par une loi (3) adressée au *magister officiorum*, l'empereur lui demanda de faire des enquêtes dans le palais et de mettre « *extra mœnia urbis* » tout hérétique qui y occuperait notamment les charges : d'archiviste, de surveillant d'approvisionnement et d'officier du palais. En 395, Arcadius interdit encore aux hérétiques de se réunir et d'usurper le nom de clercs (4).

Plus tard, par une loi de 396 ou 402 (promulguée conjointement avec Honorius), il ordonna la confiscation des lieux de culte et l'expulsion des clercs des hérétiques : « *ex sacratissima urbe* » ; les magistrats qui n'exécuteront pas cet ordre, disait-il, seront punis d'une amende de cent livres d'or (5).

Arcadius s'est occupé particulièrement de quelques sectes. En 396, deux lois (6) adressées le même jour à deux préfets, prononcèrent l'exclusion hors des villes des docteurs eunoméens. Deux ans plus tard, il répéta cet ordre et l'étendit aux clercs montanistes. De plus, il ordonna que les livres eunoméens et montanistes fussent brûlés. Les recéleurs étaient menacés de la peine capitale (7). En 397 cet empereur ordonna la confiscation au profit du fisc des lieux de culte

(2) Cod. Théod. XVI, 5, 25.

(3) Cod. Théod. XVI, 5, 29.

(4) Cod. Théod. XVI, 5, 26.

(5) Cod. Théod. XVI, 5, 30.

(6) Cod. Théod. XVI, 5, 31 et 32.

(7) Cod. Théod. XVI, 5, 34.

des apollinaristes (8). Les dispositions se répètent ainsi parce que les premières ne semblent pas avoir été strictement observées.

Théodose II (408-450), fils d'Arcadius, fut de même un empereur orthodoxe. Il proclama que le principal soin de l'empereur doit être la recherche de la vraie religion : « *præcipuam imperatoris maiestatis curam esse perspicimus veræ religionis indaginem* » (9). Et il entendit contribuer à la recherche de la vraie religion surtout par une longue série de lois dirigées contre les hérétiques. A un moment donné, il proscrivit vingt-deux sectes à la fois, bien que « *non omnes eadem austeritate plectendi sunt* » (10). Les plus dangereux, les manichéens, parvenus au dernier degré de la scélératesse, furent traités en criminels.

Mais en fait il fut tolérant, surtout envers les grandes hérésies. L'hérésie nestorienne avait tellement divisé l'Eglise que Théodose II se voyait fort embarrassé pour prendre une décision. Il s'en référa au III^e concile œcuménique. Après le concile, il essaya de réconcilier le principal dissident nestorien, Jean d'Antioche. Il lui écrivit en 432 pour l'exhorter à la concorde (11). Mais bien qu'au début il eût été favorable aux nestoriens, il prit plus tard des mesures sévères contre eux. Il le fit très probablement sous la pression de la foule excitée et sous l'influence de sa sœur Pulchérie. Ainsi il fit exiler Nestorius à Pétra,

(8) Cod. Théod. XVI, 5, 33.

(9) Theod. Leges Novellæ III, pr.

(10) Cod. Théod. XVI, 5, 65.

(11) *Hefele, op. cit.*, II, p. 385.

en Arabie, et de là dans l'Oasis d'Ibis, en Egypte, qui était en quelque sorte la prison de tous les disgraciés et des criminels d'Etat.

Par une loi de 435, Théodose II interdit aux nestoriens de s'appeler chrétiens et, chose curieuse, il leur ordonna de s'appeler « Simoniens » (12). Leurs assemblées furent interdites même en dehors des villes ; les écrits de Nestorius furent proscrits. L'empereur ordonna qu'on les jetât au feu et, sous peine de confiscation générale, il fut interdit de les lire, de les garder et de les copier (13).

De plus, Théodose II bannit quelques nestoriens à Pétra et fit confisquer leurs biens (14). En revanche, avec les monophysites, cet empereur fut bienveillant jusqu'à la fin de son règne. Il fit même plus. Il protégea Eutychès, excommunié par un concile de Constantinople, en lui facilitant l'absolution par le « brigandage d'Ephèse ». Les monophysites seront sévèrement réprimés par son successeur, Marcien.

Quant aux autres sectes, il confirma à plusieurs reprises les dispositions interdisant aux hérétiques les fonctions du palais (15). Puis il défendit en particulier aux eunoméens l'accès des fonctions publiques dans les provinces (16). Mais, comme ses prédécesseurs, il n'oublia pas d'astreindre les hérétiques aux fonctions onéreuses, telles que la milice coh-

(12) Les Simoniens furent les partisans de Simon le Magicien.

(13) Cod. Théod. XVI, 5, 66.

(14) *Mansi, op. cit.*, t. V, col. 964-65.

(15) Cod. Théod. XVI, 5, 42, 48 et 58.

(16) Cod. Théod. XVI, 5, 58.

tales et les charges curiales (17). Dans quelques cas particuliers, il prononça même la condamnation pécunière contre les hérétiques (18).

Marcien (450-457), successeur de Théodose II, fut aussi un empereur dévoué à l'orthodoxie. Il n'a eu ni hésitations ni fluctuations. Tout d'abord il rappela les évêques orthodoxes exilés à la suite du « brigandage d'Ephèse » (19). Voyant que les dissidences déchiraient l'Eglise, il convoqua le IV^e concile œcuménique qui devait apaiser toute désunion et définir la vraie foi. Il assista lui-même à la sixième session du concile, où il déclara : « tous mes efforts tendaient à ramener tout le monde à la même doctrine, à la même religion, et à professer la véritable foi catholique » (20). Après le concile il rendit quelques édits contre l'hérésie (21).

Pour enlever tout prétexte aux dissidences, Marcien menaça, dans son premier édit, de châtiments sévères « quiconque provoquerait des troubles publics à propos de la foi, soit par des assemblées, soit par des discours » (22).

Marcien avait recouru au concile, et celui-ci avait fait son devoir en rejetant l'erreur. Toute dissension après le concile lui semblait inutile et même dange-

(17) Cod. Théod. XVI, 5, 48, 61 et 65.

(18) Cod. Théod. XVI, 5, 52 et 65.

(19) Le 6 juillet 452, Marcien abrogea même l'édit par lequel Théodose II avait approuvé le « brigandage d'Ephèse ». *Mansi*, *op. cit.*, t. VII, col. 498.

(20) *Hejeler*, *op. cit.*, II, p. 733.

(21) *Mansi*, *op. cit.*, t. VII, col. 475, 478, 498, 502.

(22) *Mansi*, *op. cit.*, t. VII, col. 475.

reuse. « La discussion sur l'orthodoxie est terminée, dit-il dans son premier édit,... toute pernicieuse dispute doit maintenant cesser;... si donc un clerc ose discuter en public sur la religion, il sera rayé de la liste des clercs, le fonctionnaire perdra sa charge et les particuliers seront exilés de la ville impériale et punis de diverses peines ».

Cette naïve disposition interdisant toute discussion religieuse devait contrarier l'esprit grec, discoureur et disputeur. Aussi l'édit ne semble pas avoir été respecté, car, un mois après, Marcien répéta ses menaces dans un autre édit (23). Comme l'eutychieisme et l'apollinarisme étaient à l'ordre du jour, l'empereur exila Eutychès et son partisan Dioscure, et promulgua, la même année, un édit dirigé contre les eutychiens et les apollinaristes (24).

Cet édit leur interdit d'ordonner des clercs. S'ils le font « ils seront punis de la confiscation des biens et de l'exil perpétuel ». Il leur est défendu, de même, de se réunir et de bâtir des couvents. Ils ne peuvent ni hériter, ni tester en faveur de leurs co-religionnaires. Dans l'armée ils ne pourront être admis que dans les troupes de frontière. Les soldats qui, après leur entrée au service, tomberont dans les erreurs monophysite et apollinariste, seront exclus de l'armée. Les clercs qui embrassent ces hérésies seront bannis du territoire de l'empire. Les écrits d'Eutychès seront brûlés. L'empereur menace de la confiscation des biens et de l'exil ceux qui reproduiront ou répandront ces

(23) *Mansi, op. cit.*, t. VII, col. 477-78.

(24) *Ibid.*, col. 501 et suiv.

écrits. Les fonctionnaires et les juges des villes qui n'appliqueront pas cet édit seront punis, dit Marcien, d'une amende de dix livres d'or.

Dans leur ensemble ces mesures sont identiques à celles déjà édictées contre les autres sectes par les empereurs précédents. Leur sévérité s'explique par l'attachement sincère de Marcien à la doctrine orthodoxe et par son souci de la paix religieuse. Mais l'efficacité de ses lois antihérétiques est très douteuse. En effet, le monophysisme ne diminua pas du tout. Au contraire, il s'étendit.

Léon I^{er} (457-474), successeur de Marcien, eut affaire, lui aussi, avec cette hérésie condamnée par le concile de Chalcédoine. Les disputes au sujet du monophysisme continuaient. Les orthodoxes et les monophysites firent appel à l'empereur Léon I^{er} dès son avènement au trône. L'empereur demanda l'avis de tous les évêques de son empire. Ceux-ci, au nombre de seize cents (25), se prononcèrent à l'unanimité pour le maintien des décrets de Chalcédoine. Alors l'empereur exila les chefs monophysites, dont Timothée évêque d'Alexandrie, et Pierre le Foulon qui, obtenant le siège patriarcal d'Antioche, avait fait modifier le Trisagion orthodoxe pour y introduire une formule monophysite.

Cet empereur se soucia surtout de la conservation de la doctrine orthodoxe formulée par les conciles œcuméniques. Les deux empereurs suivants furent peu soucieux de cette doctrine. Ils cherchèrent surtout l'unité de l'empire à l'aide d'une entente religieuse entre l'Eglise et les sectes. Et ils édictèrent

(25) Cf. *Hefele, op. cit.*, II, p. 859,

des formules pour satisfaire tous les dissidents. Les 44 ans qui suivent constituent donc une période de compromissions religieuses qui sera étudiée plus loin.

Deux questions nous restent à analyser ici, questions qui concernent les 160 années d'empire chrétien que nous venons de parcourir. Ce sont la question des incapacités civiles prescrites contre les hérétiques et la procédure de la répression.

§ 6. — COMMENT LES EMPEREURS PRÉCÉDENTS PRIVENT LES HÉRÉTIQUES DU DROIT COMMUN

En dehors des incapacités politiques (interdiction des fonctions publiques, du service militaire) et des peines criminelles, les empereurs ont prononcé contre les hérétiques encore une autre déchéance : la restriction des droits civils. Les manichéens en furent les premiers frappés. Ils ont perdu, en 381, la *factio testamenti activa et passiva*, ainsi que le droit de recevoir ou de transmettre à titre gratuit entre vifs (1). En 382 et en 389, Théodose I^{er} confirme cette disposition pour les manichéens et l'étend à d'autres sectes (2).

Par une autre loi (3), promulguée en 389, il enlève aux eunoméens la *testamenti factio* ainsi que le droit de témoigner en justice ; mais pour des motifs que

(1) Cod. Théod. XVI, 5, 7.

(2) Cod. Théod. XVI, 5, 9 et 18.

(3) Cod. Théod. XVI, 5, 17.

nous ignorons, il revient sur cette disposition quelques années plus tard. Arcadius remet en vigueur la loi promulguée par Théodose I^{er} en 389, mais, lui aussi, il l'abroge quelques mois plus tard (4), et après quelques années il confirme cette abrogation (5).

Théodose II prive de nouveau par plusieurs lois les eunoméens de la *testamenti factio* ainsi que du droit de recevoir ou de transmettre à titre gratuit entre vifs (6). Par l'une de ces lois, Théodose II révoqua même les concessions qu'il avait accordées à titre personnel aux eunoméens, ce qui signifie que les hérétiques pouvaient être individuellement réintégrés par l'empereur dans la *testamenti factio* (7).

Quelle est la sanction de cette interdiction ? La nullité du testament ou du legs. La succession est déférée aux héritiers légitimes et, à leur défaut, au fisc (8). Mais l'empereur peut toujours en disposer autrement. Il peut attribuer la succession à des particuliers. Cette faveur fut tellement recherchée que les particuliers s'empressaient à dénoncer les libéralités faites par les hérétiques. C'est probablement pour mettre fin aux sollicitations de ces dénonciateurs que Théodose II décida par la suite de ne plus accorder des faveurs semblables (9).

Mais tout cela ne parut pas suffisant. Les incapacités civiles furent multipliées. Leur gravité varia

(4) Cod. Théod. XVI, 5, 25 et 27.

(5) Cod. Théod. XVI, 5, 36.

(6) Cod. Théod. XVI, 5, 49, 50 et 58.

(7) Cod. Théod. XVI, 5, 58.

(8) Cod. Théod. XVI, 5, 57.

(9) Cod. Théod. XVI, 5, 49.

selon les sectes. Les montanistes, les manichéens et d'autres sectes moins importantes furent privées successivement du droit de vendre, d'acheter et de participer à tout autre contrat (10).

Une loi provenant très probablement (11) de Léon I^{er}, déclare nulles les acquisitions, faites par les hérétiques, d'immeubles appartenant à des orthodoxes et renfermant une église. Mais d'après cette loi, lorsque la nullité de la vente est prononcée, le vendeur (qui est ici un orthodoxe) ne recouvre pas la propriété de l'immeuble. L'immeuble est confisqué au profit du fisc. Si l'aliénateur n'a fait que la tradition de l'immeuble, n'ayant pas reçu l'argent de l'acquéreur, c'est lui, l'aliénateur, qui supporte la confiscation.

Il est très probable que le but de ces lois fut d'empêcher toute opération simulée. En effet, les hérétiques, bien que privés de la *testamenti factio*, pouvaient tourner les lois en simulant par exemple un contrat de vente.

Du fait que les lois qui prononcent de telles incapacités ne prescrivent pas toutes une sanction expresse, nous supposons qu'elles n'ont pas été promulguées tant pour être appliquées rigoureusement que pour marquer l'infériorité totale des hérétiques dans la société chrétienne. Si ces lois ont été appliquées, il nous est impossible de nous imaginer comment les contractants s'édifiaient réciproquement sur leur foi orthodoxe. Car la foi orthodoxe seule impliquait la

(10) Cod. Théod. XVI, 5, 46, 49, 58, 65.

(11) Krueger place cette loi entre 466-472, Cod. J. I, 5, 10.

capacité de contracter qui rendait valides les obligations juridiques dont ces lois s'occupaient. Et si l'un des contractants était hétérodoxe, pouvait-on prononcer la nullité du contrat ? Les lois ne le disent pas. En tout cas la nullité ne pouvait être que relative. Mais elle pouvait être invoquée par les intéressés même après la mort de l'auteur hérétique, si on admet l'analogie de l'action en rescision du testament hérétique avec l'action en rescision du testament de l'apostatolat. En effet, celle-ci pouvait être intentée pendant cinq ans après la mort de l'apostat (12).

En somme, les empereurs ne se sont pas contentés de priver les hérétiques des privilèges accordés aux orthodoxes ; ils leur ont retiré même le droit commun.

§ 7. — LA PROCÉDURE DE LA RÉPRESSION

L'Etat chrétien, ayant pour la répression de l'hérésie le même fondement juridique qu'avait eu l'Etat païen pour la répression du christianisme, utilisa d'abord la même procédure. La procédure romaine classique fut accusatoire. Aucune poursuite n'était commencée si personne ne se présentait aux magistrats pour accuser. Les hérétiques furent au début poursuivis devant les tribunaux séculiers d'après cette procédure accusatoire.

Les lois déclaraient l'hérésie crime public. « *Volu-*

(12) Cod. Théod. XVI, 7, 3, cette disposition existe aussi au Code Justinien I, 7, 2.

mus esse publicum crimen quia quod in religionem divinam committitur, in omnium fertur injuriam », disaient les empereurs Théodose II et Honorius dans leur loi (13) du 22 février 407. L'hérésie est un crime public que toute personne peut signaler aux magistrats sans encourir le danger de l'action récursoire en calomnie : « *Sitque publicum crimen et omni volenti sine accusatis periculo tales arguere sit facultas* » (14).

Devant le tribunal, l'hérétique pouvait toujours se faire acquitter si, interrogé, il niait l'hérésie dont on l'accusait et s'il confessait la foi orthodoxe (15). Eventuellement les évêques orthodoxes pouvaient être témoins (16).

Mais la procédure accusatoire n'était pas la seule voie de procédure. Dans le Bas-Empire on pratiquait la cognition et l'inquisition du magistrat (17). Avec l'empereur Théodose I^{er}, nous sommes au seuil de la procédure d'office. Cet empereur parle dans une loi d'*inquisitores*. Ces inquisiteurs devaient poursuivre les hérétiques d'office.

Toutefois, même poursuivis d'office, les hérétiques revenus à la religion, même au jour du procès, n'étaient pas condamnés. Le but n'était pas de frapper mais de ramener les dissidents à l'orthodoxie (18).

(13) Cod. Théod. XVI, 5, 40 ; Cod. J. I, 5, 4, 1.

(14) Valentinien III (Nov. XVIII, 2).

(15) Cod. Théod. XVI, 5, 41.

(16) Cela résulte, remarque Mommsen, *Droit pénal romain*, II, p. 322, d'une constitution de Théodose I^{er} : Cod. Théod. XVI, 1, 3.

(17) Mommsen, *op. cit.*, II, p. 321.

(18) Cod. Théod. XVI, 5, 52.

Ces procédures fonctionnaient ensemble vers la fin de notre période. Mais les poursuites d'office se sont multipliées, et sous Justinien c'est la procédure d'office qui fonctionne seule dans l'empire d'Orient.

Il faut ajouter ici que quelques sectes (les manichéens et les donatistes) furent punies comme coupables de lèse-majesté. Comme le crime de lèse-majesté, le crime d'hérésie pouvait être poursuivi même après la mort du coupable (19). Cette poursuite se traduisait par le refus du *jus sepulcri* aux hérétiques. Mais l'empereur Léon I^{er} accorda le *jus sepulcri* aux hérétiques (20).

§ 8. — ESSAI DE CONCILIATION AVEC L'HÉRÉSIE

L'Hénotique de Zénon. Anastase I^{er}

Le gouvernement impérial s'aperçut qu'en réprimant l'hérésie, il risquait de perdre les grandes provinces de l'empire. C'est pourquoi Zénon (474-91) changea de politique. Il vit que l'application forcée des décrets de Chalcédoine par ses deux prédécesseurs avait mécontenté les provinces orientales (Syrie, Palestine, Egypte) dont la population était pour la plupart monophysite. Un esprit de séparatisme se manifestait dans ces provinces. De plus, elles étaient menacées par les envahisseurs arabes. C'est pour attacher plus étroitement ces provinces à l'empire

(19) Cod. Théod. XVI, 5, 40 ; Cod. J. I, 5, 4, 4.

(20) Cod. J. I, 5, 9 ; cf. *Mommsen, op. cit.*, II, p. 308.

que Zénon s'appliqua à réconcilier les orthodoxes et les monophysites. L'union devait se faire par des concessions réciproques. Après avoir demandé et obtenu un avis favorable du patriarche de Constantinople, Acace, l'empereur promulgua, en 482, l'édit d'union appelé « *Hénotique* ».

L'Hénotique (21) déclare admettre les trois premiers conciles œcuméniques, mais il passe sous silence la formule du IV^e concile œcuménique sur le rapport de deux natures dans Jésus-Christ. L'édit anathématisa Nestorius et Eutychès ainsi que leurs partisans. L'empereur y fait une profession de foi pleine de réticences, profession qui écarte trop visiblement la formule dogmatique de Chalcédoine. Cette formule était en effet essentielle à la doctrine orthodoxe, et l'Eglise ainsi que les empereurs précédents l'avaient ardemment défendue.

Que Zénon fût décidé à ramener les hérétiques à l'Eglise par la voie des compromissions dogmatiques, on le constate du fait que son édit ne prescrit aucune sanction sévère pour assurer la conservation de sa doctrine unioniste. Il dit simplement que « si quelqu'un a cru ou a pensé d'une autre manière, soit maintenant, soit autrefois, dans le concile de Chalcédoine ou dans une autre assemblée... nous l'anathématisons et nous le rendons étranger à l'Eglise catholique » (22). Or l'excommunication de l'Eglise ne faisait plus peur aux hérétiques, surtout à ceux

(21) *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 136-38 ; *Hefele, op. cit.*, II, p. 867 ; *Duchesne, Hist. anc. de l'Eglise*, III, p. 503.

(22) Cité d'après *H. Leclercq* dans *Hefele, op. cit.*, II, p. 867.

qui se considéraient eux-mêmes dans la vraie Eglise comme le faisaient les monophysites.

L'Hénotique de Zénon invitant particulièrement les monophysites à l'union avec l'Eglise, eut un effet contraire. Les orthodoxes ne furent pas contents de l'édit ; les hérétiques le trouvèrent imprécis et insuffisant. Des divisions se produisirent au sein du monophysisme parce que les uns acceptèrent l'Hénotique, les autres le refusèrent. Alors l'empereur essaya la force. Pour faire accepter sa profession de foi, il persécuta les intransigeants. L'union échoua. Elle n'était qu'une entreprise strictement personnelle. L'empereur et le patriarche Acace ne représentaient pas l'Eglise. Celle-ci ne fut pas consultée et l'épiscopat orthodoxe, malgré de nombreuses désertions, ne travailla pas pour l'imposition de l'Hénotique.

De Zénon nous n'avons qu'une seule mesure contre l'hérésie à mentionner. Il ordonna, en 489, la fermeture de l'école d'Edesse où s'était réfugié le nestorianisme.

L'Eglise craignait maintenant les empereurs réformateurs en matière religieuse. Elle prit soin de s'en garder. Le successeur de Zénon *Anastase I^{er}* (491-518) « ne fut couronné empereur qu'après avoir signé une déclaration par laquelle il s'engageait à n'introduire aucune nouveauté dans l'Eglise. Le patriarche de Constantinople, partisan convaincu du concile de Chalcédoine, avait insisté pour obtenir cette promesse (23) ». Mais *Anastase I^{er}* ne tint pas sa promesse. Favorisant le monophysisme, il ordonna l'in-

(23) *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 139.

troduction d'une expression monophysite dans le Trisagion (24). La foule, toujours prête à manifester violemment sa foi, réagit, provoquant de grands troubles (25). L'empereur dut retirer sa formule et s'excuser publiquement de ce qu'il avait fait (26).

Ce fut probablement après cet événement qu'Anastase I^{er} s'occupa des manichéens. Si on admet que la loi 11, titre V, livre I du Code Justinien, placée par Krueger entre 487-510, fut promulguée par Anastase I^{er}, cet empereur prescrivit la peine capitale contre les manichéens : « si quando apparuerint vel inventi fuerint, capitali pœna plectantur ».

On ignore si Anastase I^{er} a fait décapiter des manichéens. Par contre on sait qu'il a fait exiler des évêques orthodoxes. Cet empereur, qui revenait à l'orthodoxie sous la pression des manifestants, voulut probablement se venger ainsi de l'humiliation que lui avaient infligée les chrétiens.

§ 9. — LE CARACTÈRE DE LA RÉPRESSION SÉCULIÈRE

Nous constatons à la fin de cette période que, même avec le concours du bras séculier, l'hérésie ne put triompher de l'orthodoxie. Sa faiblesse fatale fut le manque d'organisation et d'hierarchie. Avec des évêques contestés et avec des adhérents à la merci des meneurs, les sectes ne pouvaient pas supplanter une Eglise où la hiérarchie était obéie et où les communautés avaient une organisation stable.

(24) *Ibid.*, p. 143.

(25) *Duchesne, L'Eglise au VI^e siècle*, p. 22-23.

(26) *F. Lot, op. cit.*, p. 225.

D'autre part, la répression impériale de l'hérésie ne pouvait pas non plus avoir des résultats heureux. Les passions politiques se mêlèrent aux querelles religieuses. Et bien d'autres passions humaines encore. Les empereurs subirent des influences divergentes. Chaque secte songea à s'emparer de l'empereur. C'est pourquoi le pouvoir séculier ne réprima pas continuellement l'hérésie. Il se retourna parfois contre l'orthodoxie. Quelquefois l'empereur, tout en étant attaché à l'Eglise ou à une secte quelconque, voulut pacifier ses sujets par des formules religieuses personnelles, telle que l'Hénotique de Zénon.

En général, la politique de répression est liée aux circonstances. Nous y trouvons autant de conceptions que d'empereurs. Nous ne trouvons aucune suite non plus dans les moyens employés pour la répression de l'hérésie. Les empereurs usent de tous les moyens ; quelques-uns demandent à l'Eglise la concorde, d'autres n'y pensent point et rédigent eux-mêmes la formule de conciliation, d'autres enfin passent immédiatement aux mesures matérielles.

Toutefois on peut remarquer plus de douceur au début de cette période. Pour intimider, les premiers empereurs semblent avoir proscrit plutôt l'hérésie que l'hérétique. Ils interdisaient le culte, l'enseignement, le clergé, tout ce qui constituait la manifestation publique de l'hérésie. Malgré leur tendance à la violence, les premiers empereurs avaient, semble-t-il, une politique douce envers la personne de l'hérétique. Bien qu'avec des oscillations, ces empereurs ont laissé aux hérétiques le droit commun tout en leur refusant les privilèges accordés aux orthodoxes.

A partir de Théodose I^{er} les empereurs insistent davantage sur l'hérétique. Ils le privent du droit commun, ils l'expulsent, ils le punissent même de mort si c'est un hérétique dangereux pour l'ordre public. Cependant la sévérité, dans la pensée de beaucoup d'empereurs, ne devait que faire venir les hérétiques à l'Eglise. La sévérité n'est pas inspirée par la haine. Les lois ne touchent aucun hérétique converti.

Les mobiles intimes qui inspirent la législation répressive, sont ordinairement autant d'ordre religieux que d'ordre social. Les raisons religieuses tiennent à la conviction de certains empereurs que l'hérésie est vraiment la négation de la religion dont la garde leur est confiée de par Dieu. Les raisons d'ordre social sont propres à tout gouvernement soucieux de la tranquillité intérieure de l'Etat. Les sectes troublaient l'ordre social, soit directement par leurs violences et par leurs manifestations antisociales, soit indirectement en provoquant la réaction des orthodoxes. Les peines sont proportionnées en général au danger que les sectes présentaient pour l'ordre social.

Si les manichéens et certaines sectes dérivées du manichéisme ont été frappés de la peine capitale de par leur seule profession de foi, ce fut parce que ces sectes avaient des pratiques exécrables et antisociales. En dehors de ces quelques sectes, les lois n'ont puni que les manifestations externes de l'hérésie. Le pouvoir séculier n'a pas cherché le secret des consciences. Quand il le faisait, il n'obtenait que des ralliements insincères à l'Eglise. Or, en cela, l'Etat servait l'Eglise autrement qu'elle ne voulait être servie.

La législation répressive n'a pas fait diminuer beau-

coup le nombre des sectes ni leur force. Le grand nombre des lois sans cesse renouvelées contre les mêmes sectes, montre l'impuissance du pouvoir séculier. Mais il faut admettre cependant que si les dispositions répressives n'étaient pas toutes observées, ce fut moins à cause de la résistance des hérétiques qu'à cause de la volonté même des empereurs. En effet, la plupart des lois antihérétiques furent promulguées pour faire peur non pas pour être appliquées.

TITRE III

TROISIÈME PÉRIODE

De la dynastie justinienne jusqu'à la fin VIII^e siècle

GÉNÉRALITÉS

Dans l'Orient des VI^e, VII^e et VIII^e siècles, les hérésies se multiplièrent et s'étendirent prodigieusement. Comme on le verra, l'esprit nationaliste que revêtirent à cette époque les hérésies, ainsi que le caprice réformateur de quelques empereurs, en furent les causes principales.

La première des querelles qui troublèrent l'Eglise et l'empire dans cette période, fut l'origénisme. Ce n'était en réalité que la doctrine de ceux qui, s'autorisant des écrits d'Origène, soutenaient des opinions erronées parmi lesquelles : la préexistence des âmes. Malgré qu'il ne fût plus dangereux, le nestorianisme troubla, lui aussi, pendant quelque temps les chrétiens, par ce qui est connu sous le nom de l'affaire des Trois chapitres. Cette affaire n'eut de l'importance que parce qu'un empereur célèbre s'en mêla.

Par contre, le monophysisme était une force qui, à cette époque, régnait à peu près sur la moitié de

l'empire. Ce fut pour garder les provinces monophysites à l'empire que la dynastie héraclienne tenta l'union religieuse sur la base d'une formule dogmatique qui n'était, au fond, qu'une nouvelle hérésie : le monothélisme.

L'hérésie monothélite, tout en admettant les deux natures, proclamait l'unité de volonté dans le Christ. Cette erreur n'était donc qu'un rejeton du monophysisme. Elle séduisit beaucoup d'évêques. Mais elle finit par être condamnée au vi^e concile œcuménique. Ce même concile renouvela le canon du II^e concile œcuménique concernant les anciennes hérésies : l'arianisme, le montanisme, le sabellianisme, etc., ce qui signifie qu'elles n'étaient pas encore complètement disparues.

Le manichéisme eut, lui aussi, un rejeton : le paulicianisme, qui apparut pendant cette période. La dernière grande hérésie de la fin de l'âge patristique fut l'iconoclasme. Mais par ses promoteurs, cette hérésie tient plutôt de la politique que de la religion.

Contre toutes ces erreurs, l'Eglise orthodoxe lutta énergiquement. Nous étudierons, suivant notre plan, quelle fut la part des Pères et des conciles ainsi que la part des empereurs dans la lutte contre ces hérésies.

CHAPITRE PREMIER

Comment les Pères luttent contre l'hérésie.

§ 1. — SAINT MAXIME LE CONFESSEUR

Du ^{vi}e siècle jusqu'à la fin de l'âge patristique, la science théologique orthodoxe est en déclin. Cependant l'Eglise compte quelques éminents Pères, adversaires de l'hérésie, dont les idées nous intéresseraient. Nous voulons parler de saint Maxime le Confesseur qui combattit le monothélisme, et de deux principaux défenseurs des images : saint Germain de Constantinople et saint Jean Damascène.

Saint Maxime le Confesseur (580-662), profond mystique, grand théologien et dialecticien, eut un rôle important dans la controverse monothélite. Il occupa d'abord la fonction de premier secrétaire impérial d'Héraclius. Mais il abandonna bientôt la gloire du siècle et se retira dans le couvent de Chrysopolis où il obtint la dignité abbatiale.

Contre l'hérésie il entendit lutter par la prédication et par les écrits. Ainsi, en 645, Maxime eut la célèbre conférence contradictoire avec le monothélite Pyrrhus, ex-patriarche de Constantinople. Un légat impérial et un grand nombre d'évêques y étaient présents. L'argumentation de Maxime réfuta tout à tour chaque affirmation de l'hérétique. Le triomphe fut

brillant. Pyrrhus vaincu reconnut son erreur et adhéra à la doctrine orthodoxe (1).

Cette victoire doctrinale ainsi que l'influence de toute l'activité de Maxime provoquèrent alors en Afrique une série de conciles qui condamnèrent le monothélisme. Maxime ne pensa point au pouvoir séculier. Ce pouvoir d'ailleurs était à cette époque lui-même entraîné dans l'hérésie monothélite.

L'ardent lutteur orthodoxe comptait surtout sur la lutte doctrinale et sur la sanction conciliaire. Il écrivit une série de traités dogmatico-polémiques (2) dirigés contre le monophysisme et le monothélisme. Il y invoqua les Pères. Pour réfuter l'erreur monothélite il composa même un petit dossier patristique (3). Aux sectes il opposa l'Eglise qui est « la confession orthodoxe et salutaire de la foi » (4). Malgré le caractère vigoureux de ses explications, Maxime se garda de toute violence de paroles envers les hérétiques (5).

Nous le trouvons plus tard à Rome, où il décida le pape Martin I^{er} à convoquer le concile de Latran (649) qui condamna le monothélisme ainsi que l'Ecthèse d'Heraclius et le Type de Constant II. C'est pour avoir refusé d'accepter le Type et pour avoir inspiré la condamnation du monothélisme que Maxime

(1) *P. G.*, t. XCI, col. 287-354. Mais plus tard Pyrrhus revint à ses erreurs.

(2) *P. G.*, t. XCI, col. 9-286.

(3) *P. G.*, t. XCI, col. 160-169.

(4) *Vita ac certamen*, 24. *P. G.*, t. XC, col. 93.

(5) *Tixeront, op. cit.*, III, p. 192.

fut martyrisé en 662, sur l'ordre de l'empereur Constant II.

§ 2. — SAINT GERMAIN DE CONSTANTINOPLE

Patriarche de Constantinople de 715 à 729, saint Germain (6) vit naître l'hérésie iconoclaste qu'il devait combattre jusqu'à ce qu'il fut forcé par l'empereur Léon III d'abandonner la charge patriarcale. Il avait déjà eu un grand rôle comme évêque de Cyzique au concile Quinisexte. Patriarche, il s'empressa de convoquer à Constantinople un concile où une centaine d'évêques confirmèrent l'anathème prononcé contre les cinq chefs monothélistes, dont Sergius et Pyrrhus (7).

Dès que l'iconoclasme surgit, il fit des prédications pleines d'une foi pure, en exhortant les fidèles à résister à l'hérésie impériale. Aux évêques iconoclastes il adressa des lettres (8) en leur résumant la doctrine orthodoxe sur les images et en leur recommandant l'esprit de paix (9). Dans un livre « Des hérésies et des synodes » (10), saint Germain résuma les grandes hérésies, présenta leurs chefs et analysa les conciles qui les ont condamnés. Ainsi le patriarche qui souffrait de voir la violence de l'empereur iconoclaste,

(6) Cf. l'article de *F. Cayré*, dans le *Dictionnaire de Théol. Cathol.*, t. VII, col. 1300-8.

(7) *Mansi*, *op. cit.*, t. XII, col. 257.

(8) *P. G.*, t. XCVIII, col. 156-188.

(9) Ces lettres furent approuvées par le VII^e concile œcuménique.

(10) *P. G.*, t. XCVIII, col. 39-98.

ne pensa pas à la contrainte matérielle contre les hérétiques, mais à la prédication et aux conciles.

« Si je suis Jonas, jetez-moi à la mer ; mais sans l'autorité d'un concile général, on ne doit, sire, rien changer à la foi » (11). C'est avec ces paroles qu'il abandonna sa charge, étant forcé par Léon III à démissionner pour n'avoir pas accepté l'abolition des images. Pureté de foi, prédications, écrits, conciles, voilà tout ce que saint Germain entendit opposer à l'hérésie.

§ 3. — SAINT JEAN DAMASCÈNE

Né vers la fin du ^{vii}e siècle, mort vers l'an 749, saint Jean Damascène, illustre dogmaticien et penseur qu'on a pu comparer à saint Thomas d'Aquin, fut le dernier représentant de l'âge patristique en Orient. Devenu célèbre par son traité dogmatique : la *Source de la connaissance* (12), il le fut aussi par son activité de défenseur des images. Ses écrits polémiques sont nombreux.

Entre autres, il composa trois discours dirigés contre l'iconoclasme et qui sont en même temps de véritables apologies du culte des images. Dans le premier de ces discours, Damascène plaida pour l'indépendance de l'Eglise à l'égard du pouvoir séculier. « Nous ne souffrirons pas, dit-il, que l'on obéisse à l'édit de l'empereur qui veut renverser la coutume de nos

(11) *Hefele, op. cit.*, III, p. 642.

(12) *P. G.*, t. XCIV, col. 517-1228.

pères. Il n'est pas d'un empereur pieux de prétendre abolir les usages et les décrets de l'Eglise, et ce n'est pas agir en père, mais en brigand, que de commander avec violence, au lieu de persuader par raison ». Il n'appartient pas aux princes de décider sur ces sortes de matières, mais aux conciles. « Ce n'est pas aux rois que Jésus-Christ a donné la puissance de lier et de délier, mais aux apôtres et à leurs successeurs, aux pasteurs et aux docteurs » (13).

Réprouvant ainsi la violence en matière de foi et niant à l'empereur le droit de se mêler d'affaires religieuses, Damascène n'admet contre les hérétiques que des mesures d'ordre spirituel. Seule l'Eglise doit s'occuper des hérétiques. Elle a le droit de les anathématiser, et l'anathème, pense Damascène, suffit pour faire changer les hérétiques de sentiment. « Que si, ce qu'à Dieu ne plaise, dit-il, ils persistent opiniâtement dans leur erreur, alors nous prononcerons le reste, c'est-à-dire l'anathème » (14).

On le voit, cette théorie représente un recul sur la théorie de saint Jean Chrysostome qui avait admis une intervention modérée du pouvoir séculier pour empêcher la propagande hérétique. L'histoire montrait à Damascène que la violence n'avait que très rarement triomphé de l'obstination hérétique. De

(13) *De imag. oratio I*, 12 : Οὐκ ἀνεξόμεθα βασιλικῷ ὑποκύπτειν θεσπίσματι τὴν ἐκ Πατέρων πειρωμένῃ ἀνατρέπειν συνήθειαν. Οὐ γὰρ εὐσεβῶν βασιλέων ἀνατρέπειν ἐκκλησιαστικούς θεσμούς. Οὐ πατρικά ταῦτά ληστρικά γὰρ τὰ βία καὶ οὐ πειθοῖ γινόμενα... Οὐ βασιλεῦσι τοῦ δεσμεύειν καὶ λύειν τὴν ἐξουσίαν δέδωκεν ὁ χριστός, ἀλλ' ἀποστόλοις, καὶ τοῖς τούτ διαδόχοις, καὶ ποιμέσι, καὶ διδασκάλοις. (P. G., t. XCIV, col. 1281).

(14) *Ibid.*

plus, la violence avait fait souvent souffrir les orthodoxes. C'est pourquoi il plaida pour que l'Eglise rejette l'immixtion du pouvoir séculier dans ses affaires. La prédication, les écrits polémiques et la condamnation spirituelle sont, selon lui, les seuls moyens permis contre les hérétiques. Lui-même, il s'appliqua à réfuter leurs erreurs dans un traité qui examine cent trois hérésies en autant d'articles. C'est par la dialectique et par le témoignage des Pères qu'il combattit l'erreur et prouva la légitimité de la doctrine orthodoxe.

*
* *

La méthode de ces trois porte-parole de l'ancienne Eglise orthodoxe fut donc la méthode classique : condamner l'erreur par des sanctions d'ordre spirituel. Ce fut aussi dans cet esprit qu'agirent les conciles de cette période.

CHAPITRE II

L'hérésie devant les conciles œcuméniques.

§ 1. — LE V^e CONCILE ŒCUMÉNIQUE (CONSTANTINOPLE, 553)

Le monophysisme fut l'objet de nombreux conciles au vi^e siècle. Ainsi Hefele mentionne des conciles orthodoxes tenus entre 518-520 à Constantinople, à Jérusalem, à Tyr, en Syrie, au sujet du monophysisme (1). En 536 eut lieu à Constantinople un concile qui déposa et excommunia plusieurs clercs monophysites. Ceux-ci furent encore condamnés par un concile tenu à Jérusalem, la même année. Toutes ces condamnations ne semblent pas avoir eu grand effet. Le monophysisme n'était plus une simple secte révoltée, mais une sorte d'Eglise détachée de l'orthodoxie et qui régnait sur la moitié de l'empire.

Mais d'autres querelles avaient surgi à cette époque. Au sein du monachisme palestinien les erreurs d'Origène avaient trouvé des adhérents. Il fallait s'en occuper. Un concile réuni en 543 à Constantinople s'appliqua à étudier un document d'accusation rédigé par l'empereur Justinien et anathématisa les erreurs d'Origène (2).

(1) *Op. cit.*, II, p. 1046-53.

(2) *Ibid.*, p. 1187.

De son côté, l'empereur promulgua un édit spécial contre le docteur alexandrin. Cependant les défenseurs d'Origène ne manquaient point, et l'origénisme s'étendit rapidement sur la Palestine. Les nouveaux hérétiques se prêtaient même à la violence contre les orthodoxes (3). C'est pourquoi, malgré qu'il fût déjà condamné, l'origénisme encourut une seconde condamnation au Ve concile œcuménique. Mais l'affaire principale examinée par ce concile fut celle qui s'appela l'affaire des Trois Chapitres.

Justinien avait promulgué deux édits portant une triple condamnation : 1^o sur les écrits de Théodore de Mopsueste, 2^o sur les écrits de Théodoret, et 3^o sur la lettre d'Ibas à Maris. L'empereur l'avait fait, paraît-il, sous l'influence des monophysites envers qui, pour des raisons politiques, il était très bienveillant. Les monophysites lui auraient promis d'adhérer à l'orthodoxie s'il condamnait les trois personnes susmentionnées accusées de nestorianisme. Mais l'empereur ne gagna pas les monophysites. De plus, ses édits scandalisèrent un bon nombre d'évêques et surtout des Occidentaux qui voyaient mal toute mise en discussion du concile de Chalcédoine.

Ce fut donc l'agitation au sujet des Trois Chapitres qui détermina la convocation du Ve concile œcuménique. Après avoir discuté et analysé les écrits incriminés, le concile a condensé en quatorze propositions la doctrine orthodoxe et l'anathème des hérésies. On y vise le sabellianisme, le nestorianisme, le monophy-

(3) Pargoire, *L'Eglise byzantine de 527 à 847*, p. 38.

sisme, le système de Théodore de Mopsueste, celui de Théodoret de Tyr et la lettre d'Ibas à Maris (4).

Ont été anathématisés personnellement : Arius, Eunomius, Macédonius, Apollinaire, Nestorius, Eutychès et Origène. Enfin le concile anathématisa collectivement « tous les autres hérétiques condamnés et anathématisés par la sainte, catholique et apostolique Eglise et par les quatre saints conciles », ainsi que leurs partisans (5). Et pour faire observer ses décrets, le concile prescrivit, contre ceux qui ne les respecteraient pas, la privation de leur fonction s'ils sont clercs et l'excommunication s'ils sont moines ou laïques.

Le concile répéta ainsi les condamnations déjà prononcées auparavant pour rappeler aux fidèles que l'Eglise maintenait toujours ses sanctions contre les dissidents. Ce ne sont pas des personnes que jugea le concile. Ou du moins toutes celles qu'il mit en cause étaient déjà mortes ; et on admit leur excommunication. Cette sanction avait pratiquement pour effet de faire effacer les noms des condamnés dans les dyptiques de l'Eglise.

Mais le concile jugea et rejeta des doctrines et des systèmes. C'étaient les doctrines et les systèmes hétérodoxes qui se perpétuaient et qui déchiraient l'unité de l'Eglise. Ils se provoquaient les uns les autres. Et nous voyons justement qu'à cette époque le nombre des hérésies s'accrut ainsi par une erreur nouvelle :

(4) *Hejeler, op. cit.*, III, p. 107-129.

(5) *Ibid.*, p. 122.

le monothélisme suscité par le monophysisme. Ce fut l'objet du VI^e concile œcuménique.

§ 2. — LE VI^e CONCILE ŒCUMÉNIQUE
(CONSTANTINOPLE, 681)

L'entente des orthodoxes avec les monophysites devenait nécessaire. Ce problème se posa à l'empereur Héraclius pour des raisons politiques. Le patriarche de Constantinople, Sergius, lui fournit la formule théologique pour satisfaire tout le monde : Jésus-Christ a deux natures mais une seule énergie, une seule volonté. La première partie de cette formule devait contenter les orthodoxes, et la seconde les monophysites. Au commencement, cette formule trompa bien des évêques. Mais comme les compromis religieux ne durèrent pas, une forte réaction orthodoxe détermina la convocation du VI^e concile œcuménique.

Ce concile, dont les onze premières sessions furent présidées par l'empereur Constantin Pogonat, discuta longuement la subtile doctrine monothélite. Pendant une année, le concile étudia les actes des conciles précédents ainsi que les professions de foi hérétiques. On lut, compara et critiqua toutes sortes de documents provenant des archives patriarcales.

Concluant à la condamnation, le concile anathématisa les six chefs monothélites parmi lesquels étaient le patriarche Sergius et le pape Honorius. Puis, en confirmant la foi orthodoxe, le concile précisa dans une définition dogmatique que Jésus-Christ a deux volontés et opérations coexistant harmonieusement

en vue du salut de l'humanité (6). Les décrets du concile, qui prononçaient encore l'anathème contre tous ceux qui enseigneraient autrement, furent signés par l'empereur et envoyés aux cinq sièges patriarchaux. L'empereur les approuva encore par un édit spécial (7).

Mais comme le concile précédent, le VI^e concile œcuménique n'a promulgué aucun canon relatif à la discipline ecclésiastique. C'est pour suppléer à cette carence que, dix ans plus tard, en 691, fut convoqué un concile général à Constantinople. Ce concile à caractère œcuménique n'a discuté aucune hérésie. Il n'a fait que rédiger 102 canons en complétant ainsi l'activité de deux conciles précédents.

Il n'est donc qu'un complément des V^e et VI^e conciles œcuméniques. On l'a donc appelé le concile Quinisexte. Ses canons se trouvent dans toutes les collections orientales. En Occident on s'est souvent rapporté à ces canons, mais en les attribuant par erreur au VI^e concile œcuménique (8). Du reste, ces canons ne contiennent pas beaucoup de dispositions nouvelles. Le travail canonique du concile Quinisexte est plutôt un travail de codification.

En ce qui concerne l'hérésie, le concile confirme dans son canon les condamnations prononcées contre les grands hérésiarques par les six conciles œcuméniques. Puis il anathématise d'une façon générale quiconque rejetterait les dogmes de l'orthodoxie. Le concile précise que celui qui est ainsi anathématisé « soit

(6) *Hefele, op. cit.*, III, p. 510.

(7) *Mansi, op. cit.*, t. IX, col. 698-909.

(8) *Milasch, op. cit.*, I, p. 37-38.

rayé de la liste des chrétiens comme un étranger » (9). Ces termes signifient que l'anathématisé est déchu du rang de chrétien, étant considéré comme n'appartenant plus au corps des chrétiens.

Le canon 72 interdit, sous peine d'excommunication les mariages entre orthodoxes et hérétiques. De tels mariages sont déclarés nuls. Mais le mariage reste valable si les deux conjoints étaient autrefois hétérodoxes et si, par la suite, l'un d'eux devient orthodoxe (10). Ce n'est donc que la confirmation d'une disposition déjà prescrite par le canon 31 de Laodicée et par le IV^e concile œcuménique (canon 14).

Le canon 95 confirme le 7^e canon du II^e concile œcuménique concernant la réconciliation des hérétiques et ajoute que « les manichéens, les valentiniens, les marcionistes et autres hérétiques semblables soient de même à nouveau baptisés » (11).

Par de telles dispositions, le concile Quinisexte consacre les règles déjà existantes dans l'Eglise et leur rend un caractère définitif. A cette époque l'Eglise possédait donc une législation canonique assez riche, d'une part pour prévenir les fidèles contre les erreurs de doctrine et contre le danger de tout contact avec les hérétiques, et d'autre part pour régler, dans un esprit évangélique, la réconciliation de tous les hétérodoxes revenus à la doctrine orthodoxe.

(9) *Milasch, op. cit.*, II, p. 304.

(10) *Ibid.*, p. 446.

(11) *Ibid.*, p. 475-76.

Mais l'Eglise n'en avait pas fini avec les hérésies. Une grande querelle devait la troubler longuement. Ce fut l'iconoclasme. Cette hérésie forma l'objet du dernier concile œcuménique de l'Eglise orthodoxe.

§ 3. — LE VII^e CONCILE ŒCUMÉNIQUE (NICÉE, 787)

L'hérésie iconoclaste troubla l'Eglise pendant plus d'un siècle. Les promoteurs, pour des raisons assez controversées (12) en furent des empereurs. Malgré les persécutions dont elle fut l'objet, l'Eglise résista et, malgré la servilité de certains prélats, l'épiscopat orthodoxe s'opposa à l'innovation impériale.

En dehors de la condamnation qu'il encourut au concile de Vatican (13) en 732, l'iconoclasme fut encore formellement condamné, vers le milieu du VIII^e siècle, par trois conciles tenus dans les patriarchats d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, patriarchats qui se trouvaient maintenant en dehors de l'empire byzantin, étant tombés sous la domination des Sarrasins (14). Mais ces condamnations n'eurent pas de résultats dans l'empire jusqu'à l'avènement d'Irène. Ce fut cette impératrice qui, poussée par le patriarche Tarasius, rétablit le culte des images.

(12) Cf. à ce sujet : *A. Lombard, Constantin V, empereur des Romains*, 740-775, p. 105, 124 ; *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 339 ; *Walch, op. cit.*, X, p. 267 ; *Milasch, op. cit.*, II, p. 38 ; *Hefle, op. cit.*, II, p. 600.

(13) *Hefle, op. cit.*, III, p. 681.

(14) *Ibid.*, p. 723.

Un premier concile, convoqué en 786 à Constantinople, fut troublé par les soldats iconoclastes de la garde impériale. Les ennemis des images étaient nombreux, et beaucoup d'entre eux occupaient de hautes fonctions publiques. Mais l'année suivante, Irène convoqua à Nicée un autre concile. Ce fut le VII^e concile œcuménique. D'après l'expression de son président, le patriarche Tarasius, ce concile devait « énoncer justement et sobrement un jugement équitable » (15).

Le concile dura un mois. Des commissaires y représentaient l'impératrice et son fils. Selon l'usage on y lut d'abord une *sacra* impériale qui contenait l'assurance de la liberté de la parole pour tout membre du concile. Puis on y introduit et entendit les évêques iconoclastes. Ils se défendirent mais finalement ils rétractèrent leur erreur. Le concile décida alors de leur faire lire les canons sur la réconciliation des hérétiques et admit leur réintégration. Ainsi la clémence l'emporta, et dix évêques repentants furent réintégrés dans leurs fonctions.

A l'appui des Ecritures, des Pères et des canons, le concile rédigea et promulgua un décret dogmatique concernant la vénération des images et prononça l'anathème des iconoclastes (16). Dans une décision finale, le concile prescrivit contre les iconoclastes, la déposition pour les clercs et l'excommunication pour les moines et les laïques (17).

Dans son 9^e canon le concile prescrit encore : « tous

(15) *Hefele, op. cit.*, III, p. 761.

(16) *Ibid.*, p. 768.

(17) *Mansi, op. cit.*, t. XIII, col. 374.

écrits mensongers contre les vénérables images doivent être déposés à l'évêché de Constantinople, pour y être enfermés avec les autres livres hérétiques. Quiconque sera reconnu coupable de les garder en secret, sera déposé s'il est évêque, prêtre ou diacre, et anathématisé s'il est moine ou laïque » (18).

Que signifie cette dernière disposition ? Les empereurs avaient toujours ordonné de brûler les livres hérétiques. L'Eglise, elle-même, par le 63^e canon du concile Quinisexte, avait prescrit l'incinération des livres dangereux. L'Eglise serait-elle devenue moins sévère à l'égard de ces livres, en prescrivant simplement leur dépôt à l'évêché de Constantinople ?

Le commentateur Balsamon ne voit aucune différence entre cette disposition et la précédente. Il constate que le résultat est le même, du moment que les livres sont soustraits à la lecture des fidèles. « Aussi quiconque brûlera ces livres, dit-il, et ne les déposera pas à l'évêché, ne sera pas puni conformément au canon 9, puisqu'il n'agit pas contre ce canon » (19). La littérature iconoclaste ainsi condamnée disparut, comme les littératures monophysite et monothélite, condamnées par les conciles précédents.

Les conciles de cette dernière période discutèrent donc les doctrines erronées, exhortèrent les hérétiques à les abjurer et excommunièrent les obstinés. Que firent les empereurs ?

(18) *Milasch, op. cit.*, II, p. 507.

(19) Cité d'après *Milasch, op. cit.*, II, p. 509.

CHAPITRE III

Comment les Empereurs entendent réprimer l'hérésie.

§ 1. — PRINCIPES DE LA RÉPRESSION

En ce qui concerne les empereurs de cette période, nous trouvons quelques faits nouveaux. Tout d'abord, des empereurs promoteurs d'hérésies. Si la dynastie justinienne s'appuie sur l'orthodoxie dans sa politique religieuse, la dynastie héraclienne engendra le monothélisme et la dynastie isaurienne l'iconoclasme.

Le caractère politique de ces deux hérésies ne fait aucun doute : la première provient du grand souci montré par Héraclius à garder les monophysites à l'empire par des concessions dogmatiques, la deuxième fut exclusivement l'innovation de Léon III. Les fondements théoriques de la répression de l'hérésie furent les mêmes que dans la période précédente. L'idée de l'empereur chargé par la Providence de veiller sur la religion et sur l'empire, subsista.

Se croyant envoyés par Dieu, les empereurs, orthodoxes ou hérétiques, considéraient le devoir impérial comme une tâche sacrée, et se proclamaient les gardiens de la vraie foi. Vraie ou fausse, la foi en Dieu était un principe de gouvernement. « L'espoir en Dieu, disait l'orthodoxe Justinien, est notre unique recours

pour l'existence de la monarchie ; c'est lui qui assure le salut de notre âme et de l'empire ; il convient donc que toute notre législation découle de ce principe, qu'il soit pour elle le commencement, le milieu, la fin » (1). Pour Justinien la conservation de l'empire repose sur la Providence et non pas sur la valeur des officiers et des soldats (2).

« Ayons donc le cœur plein de l'amour de Dieu, disait l'hérétique Héraclius... et vénérons l'empire romain qui est le propre domaine de Dieu et non d'autres. Que la foi soit notre cuirasse » (3). Le nom de Jésus-Christ apparaît en tête des nouvelles des empereurs. Léon III et Constantin V, eux-mêmes, confessent dans leur Eclogue (4) que c'est de Dieu que vient toute force. Nous voyons même le furieux iconoclaste Léon III se considérer comme chargé du sacerdoce. Il écrivait au pape Grégoire II ces paroles : « Je suis empereur et prêtre à la fois ». Défendre la foi telle que l'empereur la pratiquait ou l'imposait, c'était un devoir religieux. C'est pourquoi, pendant cette période aussi, nous trouvons non seulement des empereurs gouvernant avec l'orthodoxie contre l'hérésie, mais encore d'autres imposant leurs hérésies contre l'orthodoxie.

Les raisons d'ordre politique furent de même souvent invoquées. Les hérétiques, en affaiblissant l'Eglise, étaient dangereux pour l'unité de l'empire quand celui-ci s'appuyait sur l'Eglise. De plus, les hérétiques pro-

(1) Nouvelle 109, préf.

(2) Cod. J. I, 17, 1 pr.

(3) Gasquet, *op. cit.*, p. 63.

(4) C. A. Spulber, *L'Eclogue des Isauriens*, XVIII.

fessaient toujours des doctrines antisociales. Mais il y eut ici un élément nouveau : les hérésies avaient pris un caractère nationaliste. Par le moyen détourné d'une religion différente, les masses monophysites avaient commencé à manifester leur sentiment national, affirmant ainsi leurs tendances antiromaines.

A cette époque même, les provinces orientales (Egypte, Syrie, Palestine), devenues presque entièrement monophysites, cherchaient à se soustraire à la domination de tout gouvernement orthodoxe. La dissidence religieuse n'était donc qu'un masque pour la dissidence politique. Dans l'intention de sauver l'unité de l'empire, les empereurs ont d'abord réprimé avec sévérité l'hérésie à tendance séparatiste. Mais la répression ne faisait que la renforcer.

Il fallut donc changer de politique pour ne pas aliéner à l'empire les provinces orientales. Alors on traita avec les monophysites d'égal à égal. Mais les formules d'entente politique sur la base des concessions dogmatiques suscitèrent la réaction orthodoxe. Ainsi les troubles se perpétuaient. Et en effet les historiens (5) admettent que ce sont les troubles religieux qui ont facilité le passage des provinces orientales aux mains de Perses puis à celles des Arabes.

§ 2. — L'EMPEREUR JUSTIN I^{er}

Cet empereur (518-527), fondateur de la dynastie justinienne, réprima surtout les manichéens et les

(5) Cf. *Diehl, Histoire de l'Empire byzantin*, p. 9 ; *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 135 ; *Pargoire, op. cit.*, p. 2-3.

monophysites. Dans une loi (6) promulguée conjointement avec Justinien, Justin I^{er} donne cette définition de l'hérétique : « *haereticum etiam vocamus, quicumque non est addictus catholicæ ecclesiæ et orthodoxe sanctæ quæ fidei nostræ* », ce qui signifie qu'il y vise même les schismatiques.

Contre les manichéens, Justin I^{er} prononça dans la même loi, la peine capitale : « *ultimo supplicio subici Manichæum, ubicumque terrarum inventus fuerit* ». Contre les autres hérétiques, il confirma, toujours dans la même loi, les anciennes dispositions leur interdisant les assemblées, l'accès des fonctions publiques et le service militaire. Il est à noter ici l'exception faite, pour des raisons politiques, à l'égard des Goths ariens. Ceux-ci obtinrent de Justin la faveur d'accéder aux fonctions publiques. L'empereur la leur accorda par crainte d'une rupture de l'alliance conclue auparavant avec ces Barbares devenus en masse ariens.

Justin I^{er} punit aussi de l'exil les hérétiques. On en cite qu'il a exilés en Egypte (7). Ce furent surtout des monophysites. Sur l'ordre de Justin I^{er}, la police est intervenue dans bien des endroits en Syrie pour écarter les moines hérétiques de leurs monastères. On a fait descendre les stylites de leurs colonnes, on a fait sortir de leurs trous les hérétiques cachés. Leur résistance fut une véritable fureur (8). M. Diehl dit

(6) Cod. J. I, 5, 12. 4.

(7) Pargoire, *op. cit.*, p. 30.

(8) Duchesne, *L'Eglise au VI^e siècle*, p. 70.

que la répression en fut très brutale (9). Du reste, Justin I^{er}, bien qu'orthodoxe, était en quelque sorte sous la pression de la foule de Constantinople, qui acclamait quotidiennement le concile de Chalcédoine et demandait la condamnation des hérétiques (10).

En dehors de ces peines, Justin prescrivit encore contre les hérétiques des restrictions civiles, et leur imposa des obligations d'un ordre nouveau. Ainsi il changea (11) les présidents des provinces et les évêques de veiller sur les descendants de parents hérétiques. Il obligea ces parents à fournir des aliments à leurs enfants orthodoxes. De plus, au mariage de leurs enfants orthodoxes, les parents hérétiques furent tenus de leur constituer une dot s'il s'agissait de filles, et de leur fournir une *donatio ante nuptias* s'il s'agissait de fils. Ces obligations ne cessaient que lorsque les parents formulaient, avec preuve à l'appui, quelque grief légitime contre leurs enfants orthodoxes.

La plupart de ces mesures répressives furent prises par Justin I^{er}, probablement sous l'inspiration de Justinien qui lui était associé au gouvernement. Nous les avons mentionnées ici parce que ce fut Justin I^{er} qui en eut politiquement la responsabilité.

(9) Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, p. 323.

(10) Hefele, *op. cit.*, II, p. 1047.

(11) Cod. J. I, 5, 12.

§ 3. — L'EMPEREUR JUSTINIEN I^{er}a) *Les mobiles de sa législation contre l'hérésie.*

A la base de la législation de Justinien contre l'hérésie, il y a l'idée de l'unification religieuse. Justin avait fait la restauration orthodoxe. Justinien voulait faire l'unité orthodoxe. Il le voulait autant par zèle religieux que par raison d'Etat.

Justinien était très pieux. De plus, il aimait la théologie. C'est d'abord par la théologie qu'il voulait lutter contre l'hérésie. Nous avons de lui quelques ouvrages de polémique (1) : un traité contre Origène adressé au patriarche de Constantinople, Ménas, un traité contre les monophysites adressé aux moines d'Alexandrie, un autre traité (2) contre les monophysites adressé au patriarche d'Alexandrie, Zoïle, et un ouvrage incomplet contre les adhérents des Trois Chapitres. Justinien a fait sans doute appel aux théologiens pour composer ces ouvrages. Mais il en est le principal auteur (3). S'il entreprend ainsi la réfutation de l'hérésie, c'est parce qu'il se croyait appelé, en fidèle dévot qu'il était, à veiller « à cette chose essentielle, nécessaire entre toutes, le salut des âmes » (4).

(1) *P. G.*, t. LXXXVI.

(2) De ce traité il ne nous reste que des fragments.

(3) Cf à ce sujet : *L'abbé G. Glazolle, Un empereur théologien : Justinien, son rôle dans les controverses, sa doctrine christologique*, Lyon, 1905. De même : *Charles Diehl, Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, p. XXXIV.

(4) *Cod. J.* I, 5, 15 ; Nov. 115, 3. 14.

Envers les hérétiques il se reconnaît des devoirs : il doit les amener à la foi orthodoxe, « car le plus grand bien pour les hommes c'est de posséder la vraie et la pure foi chrétienne » (5). C'est donc en premier lieu par une profonde conviction religieuse que cet empereur prit position contre les hérétiques. Car la conversion des hérétiques étant impossible, l'empereur considéra comme de son premier devoir « de conserver intacte la pure foi chrétienne et de défendre contre toute perturbation l'état de la très sainte Eglise catholique et apostolique » (6).

Avec une égale conviction religieuse, Justinien pensa au salut de la monarchie et de l'empire. Selon lui, l'empire est sous la garde de la Providence (7). Pour rendre hommage à Dieu ainsi que pour définir la vraie foi, Justinien dogmatisa beaucoup dans sa législation.

En présence de nombreuses hérésies, Justinien détermina d'abord quel était le christianisme officiel. Au moyen des formules législatives (8), il adopta et imposa à ses sujets les principes de la dogmatique chrétienne, telle qu'elle existait à la suite des quatre premiers conciles œcuméniques. Puis il s'appliqua à défendre cette doctrine, et à la faire accepter par tous ses sujets. C'était pour Justinien un commandement religieux « car, dit-il, rien ne saurait plaire à Dieu plus que d'unir tous les chrétiens dans une même et

(5) Nov. 132.

(6) *Adversus Orig.*, P. G., t. LXXXVI, col. 946-47.

(7) Nov. 109, *præf.*

(8) Cf. *Fr. G. Savagnone, Studi sul Diritto Romano Ecclesiastico*, Cortona, 1929, p. 36-40.

pure foi et d'effacer toutes discussions au sein de la sainte Eglise » (9).

A côté de ces raisons religieuses, Justinien trouva dans son rôle d'empereur des motifs politiques pour proscrire l'hérésie. Les querelles religieuses affaiblissaient l'unité de l'empire et troublaient l'ordre social. Et cela faisait baisser le prestige monarchique. L'unité de l'Etat se trouvait liée étroitement à l'unité de l'Eglise. Justinien avait raison de répéter que « le bon ordre de l'Eglise est le soutien de l'empire » (10). Ainsi donc, les révoltés religieux présentaient pour le bon ordre de l'empire le même danger que les révoltés politiques.

Cependant, les uns et les autres n'étaient pas traités de la même manière. Toute la législation de Justinien contre l'hérésie tend à faire rentrer les récalcitrants dans l'Eglise. Et avant de proscrire telle ou telle secte, l'empereur essaie de ramener les dissidents à l'Eglise et d'écarter par toutes sortes de moyens les questions irritantes (11). C'est parce que, dans la lutte contre les hérétiques, les mobiles religieux priment les mobiles politiques.

b) *La notion d'hérésie et les variations de la répression chez Justinien*

Chez Justinien, la généralité de la notion d'hérésie apparaît nettement. Bien qu'il désigne et proscrive,

(9) *Adversus Orig.*, P. G., t. LXXXVI, col. 994.

(10) Cod. J. I, 3, 42 ; I, 4, 34.

(11) Cf. A. Knecht, *Die Religions Politik Kaisers Justinians I*, Würzburg, 1896.

à l'exemple de ses prédécesseurs, telle ou telle secte déterminée, Justinien s'occupe souvent de l'hérésie en général (12). A deux reprises il nous en donne la définition.

« Nous appelons hérésie, dit-il, tout ce qui est cru et vénéré, en dehors de l'Eglise catholique et apostolique et de la foi orthodoxe » (13). « Nous appelons hérétiques, dit-il autre part, ceux qui ne sont pas en sainte communion avec l'Eglise catholique par le moyen de ses prêtres très chers à Dieu » (14). Comme on le voit, ces définitions englobent aussi bien les hérétiques que les schismatiques. En effet, pour un empereur si soucieux de l'unité religieuse, l'hérésie ne pouvait être seulement l'altération de la foi, mais aussi le désordre et la désobéissance à la discipline de l'Eglise.

Malgré la généralité de sa notion d'hérésie, Justinien ne traite pas toutes les sectes de la même manière. Il prescrit, sans doute, des mesures générales contre toutes les sectes. Mais dans sa législation ainsi que dans toute sa lutte contre les hérétiques, il y a des degrés et des tempéraments qu'on doit mentionner pour saisir le vrai caractère de ses lois contre

(12) La gradation des dispositions existant dans une loi du Code Théodosien (XVI, 5, 65) et visant des sectes déterminées fut supprimée déjà par Justin dans une loi admise par Justinien dans son Code (I, 5, 12-4).

(13) Cod. J. I, 5, 18.4 : ...αἵρεσις δὲ καλοῦμεν τὰς παρὰ τὴν καθολικὴν καὶ ἀποστολικὴν ἐκκλησίαν καὶ τὴν ὀρθόδοξον πίστιν φρονούσας τε καὶ θρησκευούσας.

(14) Nov. 109, præf : ...τούς τοίνυν τῆς ἀχράντου κοινωνίας κατὰ τὴν καθολικὴν ἐκκλησίαν οὐ μεταλαμβάνοντας παρὰ τῶν ταύτης θεομιληστῶν ιερῶν αἰρετικῶς δικαίως καλοῦμεν.

l'hérésie. Les variations lui furent dictées par les circonstances. Quelles sont ces variations ?

Contre les manichéens, Justinien fut sans pitié. Son oncle Justin, à l'exemple de ses prédécesseurs, avait prescrit la mort contre les manichéens (15). Justinien va plus loin. Il traite en criminels, passibles de la peine de mort, même ceux qui accueilleraient les manichéens et ne les livreraient pas immédiatement aux juges (16). Il décide ainsi que ceux qui conservent ou dissimulent des écrits manichéens seront punis sans pitié. Pour prendre des mesures si sévères contre cette secte, Justinien eut un motif spécial. En 529, une révolte des Juifs éclata en Palestine, les insurgés ayant même proclamé un empereur. A cette révolte juive, les manichéens prirent part en massacrant des chrétiens et en incendiant des églises (17). C'est pourquoi Justinien les proscrivit si sévèrement. Mais ses dispositions ne furent pas appliquées à la lettre. L'empereur lui-même l'avoua à l'occasion d'une loi promulguée contre les Juifs (18).

Quant aux montanistes et aux sectes dérivées, Justinien ordonna la fermeture de leurs lieux de culte (19), l'expulsion de leurs clercs de la capitale (20), et il leur interdit de témoigner en justice (21). Les montanistes, dit-on, se sont révoltés contre ces

(15) Cod. J. I, 5, 12.3.

(16) Cod. J. I, 5, 16.

(17) *Diehl, Justinien*, p. 528.

(18) Nov. 129.

(19) Cod. J. I, 5, 18.3.

(20) Cod. J. I, 5, 20.3.

(21) Cod. J. I, 5, 21.

rigueurs. Ils y ont répondu par des soulèvements. En Phrygie ils se sont enfermés dans leurs églises en y mettant le feu pour mourir ainsi plutôt que de se soumettre (22).

A l'égard des ariens, Justinien fut d'abord bienveillant pour les mêmes raisons que Justin. Les Goths, presque tous ariens, étaient maîtres de l'Italie. L'empereur craignant leurs représailles, ne proscrivit pas l'arianisme. Il accorda même aux ariens une église à Constantinople (23). Ce n'est qu'en 545 que les ariens furent expressément nommés dans la loi parmi les hérétiques (24). Mais à cette date le royaume goth était déjà détruit dans la péninsule italique.

Les monophysites, eux aussi, furent traités avec beaucoup de bienveillance par Justinien. On l'explique ordinairement par l'influence de sa femme, Théodora. En effet, Théodora travailla sans cesse pour l'hérésie monophysite. Mais ce n'était pas un motif déterminant pour le traitement de faveur dont jouirent longtemps les monophysites. Ces hérétiques étaient très nombreux dans l'empire. Grâce à la protection de Zénon et Anastase I^{er}, ils étaient devenus influents. En adoptant une attitude conciliante envers eux, Justinien croyait pouvoir les faire rentrer dans l'Eglise.

D'autre part, « les proscrire, c'était aliéner à l'empire des provinces importantes, et le sens politique du basilens percevait nettement les dangers qui en

(22) *Pargoire, op. cit.*, p. 24.

(23) *Ibid.*, p. 25.

(24) Nov. 131, 14.

résulteraient pour la monarchie » (25). C'est pourquoi l'empereur ne les traita pas en hérétiques, du moins au commencement de son règne. Il chercha toutes sortes de compromis pour satisfaire « ces hésitants » (26).

Tout d'abord il rappela de l'exil les évêques et les moines monophysites proscrits par Justin. Puis il les invita à discuter, dans une conférence avec les orthodoxes, les points litigieux. Mais, à la suite de l'intransigeance des uns et des autres, la tentative impériale échoua. Alors l'empereur anathématisa Eutychès, promoteur du monophysisme, et Nestorius, contre lesquels il proclama la foi orthodoxe (27).

En réalité ce n'était qu'une disposition à effet moral, car longtemps après, les lois ont été indulgentes avec les monophysites. Justinien continuait à croire possible une réconciliation. Une telle bienveillance ne les encourageait pas moins que l'appui secret de Théodora. Ils en profitèrent. Ce fut à cette époque que Jacques Baradaï fonda en Syrie une église monophysite, début de l'église jacobite, existant encore aujourd'hui.

Mais les orthodoxes réagirent et l'empereur en fut influencé. En 536, un concile réuni à Constantinople anathématisa les chefs monophysites et condamna leurs écrits. Justinien s'empressa de confirmer cette sentence. Par une nouvelle (28) il interdit aux chefs

(25) *Diehl, Justinien*, p. 332.

(26) *P. G.*, t. LXXXVI, col. 51.

(27) *Cod. J.* I, 5, 6.7.8.

(28) *Nov.* 42.

monophysites, parmi lesquels se trouvait Sévère, expatriarche d'Alexandrie, de séjourner à Constantinople et dans les grandes villes de l'empire. La nouvelle interdit à tous de donner asile à ces hérétiques (29). Elle ordonna encore de brûler les écrits proscrits. Mais bien que l'empereur considérât ainsi la paix comme rétablie dans l'Eglise (30), les monophysites continuèrent leur activité. Ils reconstituèrent leur hiérarchie. C'est pourquoi une persécution des monophysites fut ordonnée en 537. Cette répression fut violente (31). Mais un an après, l'empereur manifesta de nouveau son souci de conciliation. Et jusqu'à la fin de sa vie il oscilla à l'égard des monophysites.

En somme, son zèle pour l'orthodoxie fut tempéré par la prudence politique qui lui demandait de tenir compte de beaucoup de circonstances et d'avoir ainsi des attitudes inconstantes. Comme on le voit, Justinien procéda souvent par voie de dispositoins spéciales. Mais dans toutes ses lois contre les hérétiques il y a des éléments communs. Nous les analysons dans un paragraphe spécial.

c) *Le système juridique de Justinien concernant la répression de l'hérésie*

Le principe de la législation de Justinien est que les hérétiques sont hors la loi. Interdisant à ses sujets

(29) Nov. 42, 3.

(30) *Ibid.*

(31) *Diehl, Justinien*, p. 340.

de professer une autre religion que la religion orthodoxe, Justinien déclare que c'est assez pour les dissidents d'avoir la liberté de vivre (1). Et encore, pour les manichéens cette liberté n'aurait pas existé si la peine de mort leur avait été appliquée conformément aux prescriptions de la loi (2). Mais la peine de mort, semble-t-il, eut un caractère comminatoire, et il n'y a pas de preuves qu'elle eût été appliquée sous Justinien.

Pratiquement l'application aurait été impossible. Les manichéens étaient fort nombreux surtout en Asie-Mineure, et on ne conçoit pas une exécution en masse faite par l'empereur qui chercha toute sa vie à ramener les hérétiques à l'Eglise.

Justinien se contenta de châtier les hérétiques par d'autres peines. Des peines qu'il fit appliquer, l'exil fut la plus sévère. La forme d'exil qu'il prescrivit contre les hérétiques fut la relégation. En droit justinien, la relégation consistait soit dans l'assignation au condamné d'une île, soit dans l'interdiction d'un lieu déterminé ou d'un certain territoire (3). Elle se distinguait de la déportation en ce qu'elle n'entraînait ni la confiscation des biens ni la perte de la cité (4).

Les hérétiques ont été parfois relégués dans leur localité d'origine. Cette forme de relégation, prescrite déjà par Théodose 1^{er} (5), semble être, dans le droit

(1) Nov. 37.

(2) Cod. J. I, 5, 16.

(3) D. XLVIII, 22, 7 et 14; XLVIII, 19, 4.

(4) D. XLVIII, 22, 14.

(5) Cod. Théod. XVI, 5, 10, 12.

de Justinien, la plus fréquente forme de restriction du droit de séjour, prescrite contre les hérétiques (6).

Une autre peine que Justinien fit aussi appliquer, est la confiscation. Elle porte le plus souvent sur les églises et les oratoires des hérétiques (7). Elle est prescrite surtout au profit des églises orthodoxes (8). On ne prescrit la confiscation au profit du fisc que rarement. Elle vise alors les successions des hérétiques (9). Mais, paraît-il, Justinien pratiqua la confiscation des biens des hérétiques même en dehors des prescriptions légales (10). Il aurait pu le faire surtout lorsque le trésor impérial était en pénurie.

Cependant l'empereur dut s'apercevoir plus tard combien la confiscation avait des résultats contraires à la justice. Et alors il donna à ses magistrats cet ordre : « Vous mettrez la plus grande attention à ce que les peines prononcées n'atteignent pas les biens des coupables et à ce que ces biens restent intacts aux familles ; ce n'est pas en effet les biens qui sont coupables ; jusqu'ici on a suivi l'ordre inverse, on a laissé les coupables et pris les biens » (11). Et plus tard, il interdit la confiscation quand le condamné a

(6) Cod. J. I, 5, 8. 6. 7 ; *Mommsen, op. cit.*, II, p. 315, dit que c'est la seule forme de relégation que Justinien ait prescrite contre les hérétiques. Preuves contraires : Nov. 42, 1 ; Cod. J. I, 5, 20, 3.

(7) Cod. J., I, 5, 19 et 20.

(8) Nov. 42 ; Nov. 132.

(9) Cod. J. I, 5, 18 et 19.

(10) *M. Isambert, Histoire de Justinien*, Paris, 1856, t. II, p. 411-12 et 711.

(11) Nov. 17, 12,

des descendants ou ascendants jusqu'au 3^e degré, le cas de lèse-majesté excepté (12).

Quant aux condamnations pécuniaires, elles ne visent que les fonctionnaires qui ne seraient pas vigilants à l'application des lois contre les hérétiques (13).

De la mutilation corporelle, Justinien ne parle qu'une seule fois. Il menaça notamment de l'ablation de la main le copiste d'écrits hérétiques (14). Et il précise, autre part, que la mutilation corporelle est interdite « toutes les fois que les lois ne la prescrivent pas » (15).

Outre ces peines, l'hérésie entraîne la restriction des droits civiques. Justinien y tint beaucoup. Pour marquer l'infériorité totale des hérétiques dans la société, Justinien, plus que ses prédécesseurs, mit les hérétiques hors la loi. Son principe est que seuls les chrétiens orthodoxes auront la complète jouissance des droits civiques (16). Ces droits sont retirés aux hérétiques. Ainsi les hérétiques n'ont pas accès aux fonctions publiques (17). On n'admet au service de l'Etat que ceux qui certifient leur orthodoxie par trois témoins jurant sur les Evangiles (18).

Même certaines professions libérales sont interdites aux hérétiques. Ainsi la loi leur défend d'être

(12) Nov. 123, 13 ; cf. aussi Nov. 134.

(13) Cod. J. I, 3, 56 ; I, 5, 18.

(14) Nov. 42, 1 et 2.

(15) Nov. 136, 13.

(16) Ce principe a été formulé par Justin, Cod. J. I, 5, 12, 5 : τοῖς μὴ τὸν θεὸν ὁρθῶς προσκυνοῦσι καὶ τὰ τῶν ἀγροπίνων ἀγαθῶν ἐπέχεται Cf. Nov. 109, 1.

(17) Cod. J. I, 5, 12, 9.

(18) Cod. J. I, 4, 20.

professeurs afin qu'ils ne puissent pas entraîner les simples dans leurs erreurs (19). Ils sont exclus du barreau (20). Les orthodoxes eux-mêmes sont expulsés de leurs professions s'ils ne peuvent pas convertir leurs épouses ou leurs enfants hérétiques (21). Mais les hérétiques sont astreints aux fonctions onéreuses sans en avoir cependant les honneurs et les privilèges (22).

Au surplus, ils ne peuvent pas témoigner en justice. La restriction du témoignage en justice préoccupa particulièrement Justinien. Il avait voué à l'infamie tous les hérétiques (23). Or, en droit romain, tous les infâmes étaient *intestabiles*. Cela semblait très incommode pour l'exercice de la justice. Il arrivait que des orthodoxes invoquassent en vain le témoignage des hérétiques. C'est pourquoi Justinien admit des exceptions à l'intestabilité des hérétiques. Il réglementa minutieusement cette question en 531, par une loi qui se trouve dans son code (24).

Cette loi distingue deux catégories d'hétérodoxes : l'une comprend, à côté des païens, les samaritains, les manichéens et les montanistes, ainsi que les sectes dérivées du manichéisme et du montanisme ; l'autre comprend toutes les autres sectes et les Juifs. La loi enlève aux hérétiques de la première catégorie le droit de témoigner en justice dans tous les cas, même

(19) Cod. J. I, 5, 18, 4.

(20) Cod. J. I, 4, 15 ; I. 5. 18

(21) Cod. J. I, 5, 18.

(22) Nov. 45.

(23) Cod. J. I., 5, 19.

(24) Cod. J. I, 5, 21.

quand les personnes en cause sont aussi hérétiques. Ils ne peuvent participer à aucun acte judiciaire.

Les hérétiques de la seconde catégorie peuvent témoigner, mais seulement dans les procès entre hérétiques ou entre Juifs. Lorsque l'une des parties est orthodoxe, le témoignage hérétique n'est admis que s'il est en sa faveur. Les mêmes nécessités pratiques ont encore déterminé l'empereur à accorder à tous les hérétiques le droit de figurer comme témoins dans les actes extrajudiciaires : contrats et testaments (25).

Si nous analysons maintenant les restrictions du droit privé que Justinien a prescrites contre les hérétiques, nous y voyons aussi du nouveau. L'empereur exclut les enfants hérétiques de la succession. Il déclare que les parents hérétiques ne pourront diminuer par aucune libéralité les parts de leurs enfants orthodoxes (26). Même quand ceux-ci sont coupables à l'égard de leurs parents hérétiques, ils ne peuvent pas être exhéredés. On leur réserve alors le quart de leur part.

A défaut d'enfants orthodoxes, la succession passe aux parents orthodoxes même très éloignés (27). En absence de parents orthodoxes : ascendants ou collatéraux ayant le *jus capiendi*, c'est le fisc qui reçoit l'héritage. Cependant, lorsque le *de cujus* est prêtre, l'église de son domicile prime le fisc et peut réclamer la succession pendant un an (28).

(25) Cod. J. I, 5, 21.

(26) Cod. J. I, 5, 13.

(27) Cod. J. I, 5, 19.

(28) Nov. 115, 3, 14.

Mais l'empereur n'oublie pas de donner une prime à la conversion. Si les hérétiques exclus de la succession paternelle reviennent à la foi orthodoxe, leurs frères orthodoxes sont tenus de leur restituer la part des biens qui leur revenait. La propriété des héritiers orthodoxes se trouve ainsi soumise à une condition résolutoire : la persistance de leurs cohéritiers dans l'hérésie. Toutefois si ceux-ci se repentent et s'ils recouvrent leur part de succession, ils ne peuvent pas demander aussi les fruits (29). Autoriser la restitution des fruits, cela aurait troublé les choses. Et c'est aussi pourquoi l'héritier orthodoxe d'un hérétique ne peut revendiquer un héritage dont cet hérétique aurait été évincé.

Nous avons vu précédemment que des empereurs avaient rendu nul le testament qui instituait héritier un hérétique. Justinien va plus loin : il interdit aux hérétiques de recevoir, même « *ex testamento militis* » (30). Le testament militaire, on le sait, était valide sans aucune condition de forme et même quand les institués étaient privés de la *testamenti factio*. Justinien, en annulant les testaments même militaires faits en leur faveur, rend la condition des hérétiques inférieure à celle des déportés qui, bien que n'ayant pas le *jus capiendi*, pouvaient recevoir un fidéicommis d'un soldat (31).

En ce domaine du droit privé, la législation de Justinien contient encore d'autres innovations. Dans

(29) *Ibid.*

(30) Cod. J. I, 5, 22.

(31) D. XXXII, 1, 7, 1.

une nouvelle (32) qui vise les hérétiques à côté des Juifs, Justinien leur interdit d'acquérir la propriété ou même de posséder à titre d'emphytéotes ou de locataires, des biens appartenant aux églises. Il défend encore aux hérétiques d'avoir des esclaves chrétiens, sous peine d'en perdre la propriété. En effet, les esclaves chrétiens qui se trouvent au service des hérétiques sont par là même émancipés (33).

Il est à signaler aussi que Justinien prive la femme hérétique des faveurs accordées à la femme mariée (34), notamment de l'hypothèque tacite transformée plus tard (35) en privilège, grevant les biens du mari et garantissant la restitution de la dot. La femme hérétique ne peut, non plus, jouir des autres faveurs accordées à la femme mariée par les constitutions impériales. Elle ne jouira de toutes ces faveurs que lorsqu'elle reviendra à la foi orthodoxe.

Le système de Justinien concernant la répression de l'hérésie renferme des contradictions, et des répétitions. Là est la preuve de son inapplication. Si la loi punissant de mort les manichéens avait été appliquée, il aurait été inutile de promulguer plus tard une autre loi leur enlevant le droit de témoigner en justice. C'est pourquoi il faut admettre que les lois de Justinien, — les plus sévères du moins — avaient un caractère comminatoire. Promulguées pour faire peur, elles n'étaient pas appliquées à la lettre.

(32) Nov. 131.

(33) Cod. J. I, 3, 56.

(34) Nov. 109.

(35) L'hypothèque tacite créée par Justinien en 530 (Cod. J. VIII, 18, 42 pr.) fut transformée l'année suivante en privilège.

d) *Le caractère et les résultats de la législation de Justinien*

Les lois contre les hérétiques furent l'œuvre de l'empereur. De même qu'en théologie il fut toujours enclin à dogmatiser lui-même, de même dans les affaires de l'Etat il voulut être seul chef. S'il tint parfois compte de l'autorité de l'Eglise, c'est par son inclination pour les questions religieuses, pour lesquelles il oubliait souvent les intérêts les plus pressants de l'Etat (1).

Il paraît que Justinien ne demandait l'avis des évêques que pour les questions touchant strictement à la théologie. Son premier édit anathématisant les Trois Chapitres en 543, ne nous est pas parvenu (2). Mais on en fait mention au Ve concile œcuménique. Cet édit aurait été signé par tous les prélats. L'empereur avait donc consulté les évêques « pour savoir ce qu'ils pensaient des Trois Chapitres » (3).

Son second édit contre les Trois Chapitres ne fut promulgué qu'après un concile convoqué au même sujet en 550 à Mopsueste. Cet édit contient un symbole antimonophysite et antinestorien. L'empereur y donne des formules d'anathème et termine ainsi : « Quiconque donc, après la présente profession de foi orthodoxe et condamnation des hérétiques... se sépare

(1) Cf. : *Diehl, Justinien*, p. 417 et suiv.

(2) L'édit par lequel Justinien confirma le Ve concile œcuménique ne nous est pas, non plus, conservé. Cf. *Hefele, op. cit.*, III, p. 132.

(3) Lettre de Justinien lue dans la première session du Ve concile œcuménique : *Hefele, op. cit.*, III, p. 78.

de l'Eglise... aura à rendre compte de ce qu'il aura cru et de ceux qu'il aura trompés, au jour du jugement, à notre grand Dieu et à Notre Seigneur Jésus-Christ. Amen » (4).

On remarque combien cet édit ressemble plutôt à une condamnation conciliaire qu'à une disposition impériale. En ce qui concerne la lutte doctrinale contre les hérétiques, Justinien consultait donc l'Eglise (5). Et l'on peut remarquer que les édits promulgués avec le consentement de l'Eglise ne prononcent contre les hérétiques que des sanctions d'ordre spirituel.

Pour le reste, Justinien, tout en déclarant suivre les canons et les Pères qui les avaient rédigés (6), ne procéda pas conformément aux dispositions canoniques. Ce fut un empereur trop autoritaire, un esprit trop dogmatique, un politique trop ambitieux pour s'en tenir aux recommandations des Pères et des conciles sur la répression de l'hérésie. Aussi sa législation contre l'hérésie est une œuvre personnelle et de circonstance. Elle est faite pour intimider.

Quels furent les résultats de cette législation ? Il faut admettre que, — d'après les données de l'histoire, — elle n'eut aucun résultat heureux. Les hérésies ont continué à vivre et quelques-unes même à s'étendre. M. Alivisatos (7) croit que la première cause de cet insuccès fut la dureté même de ses lois.

(4) *Mansi*, *op. cit.*, t. IX, col. 537-82.

(5) Cf. à ce sujet *H. Alivisatos*, *Die kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinian I*, Berlin, 1913, p. 7-20.

(6) Nov. 133.

(7) *Op. cit.*, p. 38.

Cette dureté aurait provoqué l'entêtement et l'obstination des hérétiques. Nous croyons que l'insuccès tient en premier lieu à l'inobservation de ces lois. Faites pour menacer, ces lois étaient tenues en réserve. En fait, les hérétiques étaient tolérés. Et l'empereur travaillait toujours pour les gagner. De temps à autre, il répétait certaines dispositions pour maintenir les hérétiques sous le coup de la menace.

Du reste, même quand il demandait l'application des lois, ses agents n'étaient pas tous empressés à lui obéir. Il y en avait qui prévariquaient et qui transmettaient à l'empereur de faux rapports, comme il est arrivé, par exemple, avec les agents envoyés en Egypte pour réprimer l'hérésie monophysite (8).

Nous verrons plus loin quel fut le sort de cette législation sous les successeurs de Justinien.

§ 4. — LES SUCCESEURS DE JUSTINIEN I^{er}

Les quatre derniers empereurs de la dynastie justinienne eurent une politique rigoureusement orthodoxe. Les monophysites surtout furent réprimés souvent très énergiquement.

Sous *Justin II* (565-578), ils furent d'abord tolérés. Cet empereur fit libérer, — peut-être sous l'influence de sa femme qui était monophysite — les chefs et les clercs monophysites internés par Justinien. Il envoya une mission conciliatrice à Alexandrie (1).

(8) *Duchesne, Les Eglises séparées*, p. 48.

(1) *Pargoire, op. cit.*, p. 31.

Bien que moins enclin aux discussions théologiques, il eut, lui aussi, des conférences avec les monophysites. Jacques Baradaï, le chef de l'église jacobite, y prit part. Mais les discussions étaient inutiles (2) car ces sectaires ne pensaient point à la conciliation. Alors Justin II décida de les punir. Un fonctionnaire fut envoyé pour en finir avec eux, mais il est très probable qu'il ne put rien faire.

A Constantinople, et en Asie-Mineure, où il n'y avait pas moins de six évêques monophysites, Justin II d'accord avec le patriarche Jean le Scolastique, fit fermer les églises des hérétiques et cloître leurs clercs (3). Deux ou trois évêques dissidents se rallièrent à l'orthodoxie et ils gardèrent leurs sièges sans être réordonnés.

Justin II, avait proposé une formule de conciliation. Malgré qu'ils aient signé cette formule, les monophysites reprirent leur propagande. L'empereur reprit alors ses mesures de répression, à la suite desquelles beaucoup d'hérétiques, paraît-il, se rallièrent à l'Eglise (4). Vers la fin de son règne, Justin II aurait interdit toute innovation en matière ecclésiastique (5). Mais nous ne savons pas quelles furent les conséquences de cette mesure.

Tibère II (578-582) favorisa au début les monophysites, comme son prédécesseur. Jouissant de la faveur impériale, le nouveau patriarche d'Alexandrie, Pierre,

(2) Duchesne, *L'Eglise au VI^e siècle*, p. 348.

(3) *Ibid.*, p. 351.

(4) *Ibid.*, p. 355.

(5) *Evagre IV*, 9, cité d'après *Gasquet, op. cit.*, p. 124.

qui était monophysite, consacra soixante-dix évêques pour l'Egypte. Mais les monophysites étaient maintenant tellement divisés qu'ils se disputaient et se déposaient entre eux, usant de la violence. Leurs propres dissensions dégénéraient en batailles. Devenant ainsi dangereux pour l'ordre social, il fallait que l'empereur les réprimât pour des raisons étrangères à leur hérésie. C'est pourquoi, sous Tibère, les tribunaux ne jugeaient plus les monophysites comme hérétiques mais comme séditeux (6).

Sous *Maurice* (582-602), la répression continua surtout en Mésopotamie, où beaucoup d'églises et de couvents jacobites furent donnés aux orthodoxes. Les moines d'un monastère se mirent en état de rébellion : un grand nombre furent massacrés comme coupables de lèse-majesté (7). Mais à Constantinople le patriarche Jean le Jeûneur s'opposa à toute répression violente.

Sous *Phocas* (602-610), les séditions provoquées par les monophysites se répétèrent en Orient. Cet empereur ordonna d'abord l'éloignement des évêques monophysites (8). Après cela, la répression fut atroce. Le patriarche d'Antioche, Anastase, qui était orthodoxe, prit la défense de gens poursuivis pour avoir participé à une émeute sanglante. Et il fut, lui aussi, massacré. Les cruautés de Phocas provoquèrent une révolution de laquelle Héraclius sortit empereur.

A l'exception de Phocas, dont l'énergie antihéré-

(6) *Duchesne, L'Eglise au VI^e siècle*, p. 364.

(7) *Ibid.*, p. 370.

(8) *Pargoire, op. cit.*, p. 33.

tique dégénéra en brutalité, tous les empereurs de la dynastie justinienne semblent avoir procédé avec beaucoup de tact dans leur politique de répression. En général ils essayaient d'abord de convaincre les hérétiques : par des missions conciliatrices, par des colloques privés, par des réunions publiques ; après quoi ils passaient à la contrainte, en confirmant et en prononçant des peines de droit public et des restrictions de droit privé. Pendant presque un siècle donc les empereurs n'ont pas admis en droit qu'il y ait plusieurs formes de christianisme dans l'empire. En fait, les sectes jouirent assez souvent de la tolérance du pouvoir séculier.

§ 5. — LA DYNASTIE HÉRACLIENNE

Héraclius (610-641) semble n'avoir rien prescrit contre l'hérésie. De ses quatre nouvelles qui nous sont parvenues, aucune ne vise les hérétiques (1). Cet empereur eut autre chose à faire que de punir les hétérodoxes. Quand il regagna à l'empire les provinces orientales, tous les sièges épiscopaux y étaient occupés par des monophysites. Il les invita à des négociations. Pour obtenir leur ralliement à l'Eglise, il leur fit des concessions d'ordre dogmatique. La formule monothélite suggérée par son ami, le patriarche Sergius, lui sembla la plus conciliante. A l'appui de cette formule, il promulgua en 638 sa fameuse exposition de foi : *Ecthesis*. Il y affirma l'existence d'une

(1) *Montreuil, Histoire du droit byzantin*, I, p. 343-47.

seule volonté dans le Christ, mais il interdit comme hérétiques les expressions : une et deux énergies et conclut : « Nous ordonnons donc que tous les chrétiens pensent et enseignent ainsi sans rien retrancher et sans rien ajouter à cette doctrine » (2).

Cet édit théologique imposant l'union sur la base du monothélisme, n'eut aucun résultat parce qu'en 638 les provinces orientales (sauf l'Égypte) étaient déjà occupées par les Arabes. Là les monophysites ne furent plus dérangés. En Égypte, les fonctionnaires d'Héraclius furent très sévères pour faire observer l'Ecthèse (3). Malgré que l'édit ne prescrivît aucune peine et ne demandât que l'obéissance, il devait être imposé par la force. Et en effet on prononça l'exil contre les intransigeants (4). Mais l'innovation monothélite provoqua une vive réaction orthodoxe.

Puisque l'Ecthèse rencontrait une opposition si forte, le successeur d'Héraclius (5), *Constant II* (642-668), pensa à une autre formule pour rétablir la tranquillité religieuse dans l'empire. Cet empereur abrogea d'abord l'Ecthèse. Puis inspiré, lui aussi, par un patriarche, Paul de Constantinople, il promulgua en 648 un édit appelé *le Type*. Cet édit interdit « à tous les sujets orthodoxes, qui étaient dans la foi chrétienne immaculée et appartenaient à l'Eglise catholique et apostolique, de disputer ou de se quereller

(2) *Mansi, op. cit.*, t. X, col. 991.

(3) *Duchesne, L'Eglise au VI^e siècle*, p. 413.

(4) *Hefele, op. cit.*, III, p. 401-422.

(5) Entre Héraclius et Constant II, il y eut encore deux empereurs : Constantin III et Héracléonas (641-642).

entre eux à propos des expressions : une volonté ou une énergie et deux énergies et deux volontés » (6).

Les contrevenants à cet édit, s'ils sont évêques ou prêtres, seront déposés ; s'ils sont moines, seront excommuniés et chassés de la capitale ; s'ils sont fonctionnaires ou militaires, seront privés de leurs biens : s'ils sont des particuliers de condition inférieure, seront battus et exilés à perpétuité (7). A la différence donc de l'Ecthèse, le Type est rédigé sous la forme d'une loi, prescrivant des sanctions.

Mais cette injonction de garder le silence sur les questions religieuses ne pouvait avoir aucun résultat. La vérité ne devait pas rester indéfendue. Alors l'empereur tint sa parole. Des clercs furent exilés. Le pape Martin, intransigeant défenseur de l'orthodoxie, qui condamna le Type, fut amené à Constantinople et martyrisé. Toutefois, les juges qui l'ont condamné à mort eurent soin d'invoquer le crime d'ordre public pour prononcer leur sentence (8). Pour avoir refusé d'accepter le Type, trois autres orthodoxes, parmi lesquels Maxime le Confesseur, furent arrêtés, mutilés et exilés dans le Caucase (9).

Vouloir cacher les divergences, ce n'était pas donc concilier. Et le Type, formule de l'hérésie cachée, troubla l'ordre dans l'empire plus que l'Ecthèse.

Le premier empereur orthodoxe de la dynastie héraclienne, *Constantin IV Pogonat*, fils et successeur

(6) *Mansi, op. cit.*, t. X, col. 1029-1032.

(7) *Ibid.*

(8) *Pargoire, op. cit.*, p. 163.

(9) *Ibid.*, p. 164 ; cf. *Hefele, op. cit.*, III, p. 469.

de Constant II, pensa aux vrais moyens de rétablir la paix religieuse. Il se rendit compte qu'on ne pouvait pas résoudre les litiges religieux par le silence et convoqua le VI^e concile œcuménique. Ce concile condamna l'hérésie monothélite que les deux empereurs précédents voulurent, pendant un demi-siècle, imposer par la force.

Dans un édit promulgué après le concile, Constantin IV Pogonat faisant une profession de foi orthodoxe et anathématisant tous les hérétiques depuis Simon le Magicien, prescrivit des mesures sévères contre ceux qui enseigneraient autrement. Les clercs, ordonna-t-il, seront exilés ; les fonctionnaires, privés de leurs charges et de leurs biens, et les particuliers exclus des villes (10). Nous ne connaissons pas comment cet édit fut appliqué. Le monothélisme paraissait vaincu. L'empereur eut encore à prendre des mesures contre une hérésie d'origine manichéenne apparue vers le milieu du VII^e siècle : le paulicianisme. L'hérésiarque, un certain Constantin, fut mis à mort, dit-on, sur l'ordre de l'empereur Constantin IV Pogonat (11).

Justinien II, qui régna deux fois (685-95 ; 705-11), fut aussi orthodoxe (12). C'est lui qui convoqua le concile Quinisexte pour confirmer et rédiger des canons dont l'Eglise avait besoin à la suite des grandes

(10) *Mansi, op. cit.*, t. XI, col. 698 et suiv.

(11) *Pargoire, op. cit.*, p. 181.

(12) De 695 à 698 régna l'usurpateur Léontius, et de 698 à 705 Tibère III, aussi usurpateur.

querelles religieuses. Cet empereur semble avoir mis à mort quelques chefs manichéens (13).

Philippicus (711-13) renouvela le monothélisme. Cet empereur rejeta le VI^e concile œcuménique. Il fit brûler les actes de ce concile, remplaça le patriarche orthodoxe par un hérétique et exila les orthodoxes adversaires du monothélisme (14). Mais sous l'empereur suivant *Anastase II* (713-16), la restauration de l'orthodoxie fut aussi rapide que l'avait été le relèvement du monothélisme sous *Philippicus*. Bien qu'aucun document ne le prouve, *Anastase II* semble avoir réprimé l'hérésie puisque, dans l'une de ses lettres qui nous sont conservées, il attesta solennellement sa foi orthodoxe (15).

Sous le dernier empereur de la dynastie héraclienne, *Théodose III* (716-17), il n'y a rien à signaler touchant la répression de l'hérésie.

En somme, la législation antihérétique des empereurs postjustiniens est bien pauvre. Nous n'avons vraiment comme acte législatif proscrivant l'hérésie à l'époque de la dynastie héraclienne que l'édit de Constantin IV Pogonat. En principe, la législation de Justinien était restée en vigueur. En fait, chaque empereur procéda conformément à sa conviction religieuse, à son tempérament et aux circonstances politiques.

Comme nous l'avons fait voir brièvement en esquisant la politique antihérétique de chaque empereur,

(13) *Pargoire, op. cit.*, p. 181.

(14) *Ibid.*, p. 166 ; *Hefele, op. cit.* III, p. 599.

(15) *Mansi, op. cit.*, t. XII, col. 196.

l'attitude du pouvoir séculier à l'égard des hérétiques tient, surtout pendant cette époque, de la volonté de l'empereur et non pas des principes qui auraient pu présider les rapports entre l'Etat et l'Eglise.

§ 6. — LA DYNASTIE ISAURIENNE (1)

L'hérésie iconoclaste débuta vers la fin de l'an 726 par un édit de l'empereur *Léon III*, édit qui ne nous est pas connu. Léon III ne montra donc de l'hostilité aux images que dans la dixième année de son règne (717-40). Que fit cet empereur pendant les dix premières années ?

Tout fait croire qu'il fut attaché à l'orthodoxie. Bien plus, il est certain qu'il réprima l'hérésie. Preuve en est surtout le petit code isaurien : l'*Eclogue*. Il est maintenant établi que l'*Eclogue* (2) date de 726, du temps où Léon III n'avait pas encore commencé sa politique iconoclaste. En effet, on n'y trouve pas la moindre allusion aux iconophiles. Au dire d'un bon juge, M. Spulber, l'*Eclogue* ne respire que l'orthodoxie la plus pure (3). Ce petit code, qui contient du droit justinien christianisé, parle, comme les actes législatifs de nombreux empereurs, de Dieu de qui vient la force de l'empereur (4).

(1) *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 311, croit que cette dynastie est d'origine syrienne.

(2) *Spulber, L'Eclogue des Isauriens*, p. 85 ; *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 320. M. Collinet soutient que l'*Eclogue* date de 740 (4^e vol. de la *Cambridge Medieval History*, 1923).

(3) *Op. cit.*, p. 99.

(4) *L'Eclogue*, XVIII.

En ce qui concerne l'hérésie, l'*Eclogue* contient seulement ceci : les manichéens et les montanistes seront punis par l'épée (5).

Toutefois cette peine ne devait les toucher que s'ils refusaient de se faire baptiser. Nous l'induisons du fait qu'au commencement de son règne Léon III obligea, par une novelle (6), les montanistes, comme les Juifs, de se faire baptiser.

Pourquoi cet empereur, qui crut toujours tenir de Dieu son sceptre, est-il passé à une politique anti-orthodoxe ? On discute encore sur les raisons qui ont poussé Léon III à l'iconoclasme. Quelques historiens, parmi lesquels Walch (7) et Vasiliev (8), pensent que Léon III eut l'intention de faciliter l'entrée des Juifs et des Arabes dans l'Eglise. En effet, dans les provinces orientales, le mouvement iconoclaste fut quelque peu influencé par les Juifs et les Musulmans dont les religions considèrent le culte des images comme idolâtre.

D'autres historiens, comme Pargoire (9) et Lombard (10), contestant la possibilité d'une influence juive ou arabe, soutiennent que Léon III avait obéi à sa propre conviction religieuse. Il aurait donc voulu purifier la religion chrétienne de tout ce qu'il considérait comme formes païennes.

Il est peu probable que Léon III ainsi que son suc-

(5) *L'Eclogue*, XVII, 52.

(6) *Montreuil*, *op. cit.*, I, p. 348.

(7) *Op. cit.*, t. X, p. 267.

(8) *Op. cit.*, I, p. 339.

(9) *Op. cit.*, p. 253-54.

(10) *Op. cit.*, p. 124.

cesseur Constantin V aient été en premier lieu des réformateurs religieux. Si Léon III avait voulu faire sincèrement une réforme religieuse, il aurait consulté d'abord l'Eglise. Il ne l'a pas fait. C'était, il est vrai, un empereur réformateur. Il avait fait des réformes d'ordre militaire et d'ordre civil (11). Ce même esprit réformateur l'a poussé vers l'iconoclasme. De plus, dans la politique iconoclaste, on aperçoit des mobiles d'ordre matériel. Léon III, et surtout Constantin V, ont sécularisé des domaines monastiques et ont aboli les privilèges des moines pour subvenir aux besoins de l'Etat. En effet, la politique iconoclaste fut aussi une politique antimonastique (12). Le nombre des monastères s'était accru. On a évalué à 100.000 le nombre des moines qu'il y avait à cette époque (13). Ceci allait contre les intérêts de l'Etat qui se voyait privé au profit du monachisme de grandes fortunes et de l'impôt. Les icones, dont les défenseurs les plus intransigeants furent les moines, n'étaient que l'un des prétextes pour s'attaquer aux richesses des monastères.

Quelle fut la réaction orthodoxe ? Quand Léon III proscrivit les images en 726, l'indignation traversa l'empire. Il y eut des révoltes de troupes (14) et des protestations de l'épiscopat, à la tête duquel se trouvait le patriarche Germain. L'empereur força Germain d'abandonner la charge patriarcale et fit mar-

(11) *Paparrigopoulos*, Histoire de la civilisation hellénique, p. 204-207. Cet auteur fait l'apologie des iconoclastes.

(12) *Vasiliev*, *op. cit.*, I, p. 339.

(13) *Ibid.*, p. 340.

(14) *Pargoire*, *op. cit.*, p. 254.

tyriser les orthodoxes les plus intransigeants. Mais la fureur iconoclaste fut plus cruelle sous l'empereur suivant.

Constantin V Copronyme (740-75) persécuta violemment les orthodoxes. Il eut d'abord soin de faire remplacer les évêques iconophiles par des iconoclastes. Et puisqu'il voulait procéder canoniquement, il convoqua un concile en 753 à Hiéra. Ce fut plutôt un conciliabule composé des évêques dociles. On y condamna les images. L'hérésie avait ainsi un couvert doctrinal et canonique. Alors l'empereur fit enlever et brûler partout les images. Mais à leur place on mit « de sataniques représentations de chevaux-chées, de chasses, de scènes de théâtre, de courses de chevaux, etc... » (15), ce qui signifie que l'iconoclasme impérial ne provenait point du désir sincère de purifier la religion.

Trouvant insuffisante l'abolition des images, l'empereur interdit encore le culte des saints. Il ordonna la suppression du mot *saint* même dans les expressions topographiques et géographiques (16). Après quelques années il ordonna l'extermination des iconophiles. Les orthodoxes, surtout les moines qui organisèrent la résistance, furent battus, mutilés de toutes manières, emprisonnés, exilés, brûlés. Constantin V exigea par un décret de 764, le serment de tous ses sujets qu'ils considéreraient les images comme idoles et qu'ils poursuivraient à coups de pierres tous les

(15) *Hefele, op. cit.*, III, p. 707.

(16) *Pargoire, op. cit.*, p. 259.

moines (17). Beaucoup d'églises et de monastères furent transformés en casernes et en écuries. D'autres devinrent dépôts de fumier (18). Les biens monastiques ainsi que les biens des orthodoxes condamnés furent confisqués (19). Un empereur si brutal pouvait-il être un chrétien sincère qui voulait chasser le paganisme de l'Eglise, comme l'affirme Lombard dans son étude sur Constantin V (20) ?

Sous *Léon IV* (775-80), l'iconoclasme cessa d'être si cruel. Iconoclaste modéré, cet empereur fit revenir les moines exilés. On mentionne cependant des victimes parmi les hauts fonctionnaires iconophiles (21). Mais l'orthodoxie résista. Hors de l'empire trois patriarches avaient anathématisé l'hérésie iconoclaste ; à l'intérieur le monachisme la combattait énergiquement.

Sous *Irène*, d'abord régente de son fils Constantin VI (780-802), et puis impératrice (797-802), le culte des images fut restauré. Poussée par le patriarche Tarasius, Irène convoqua le VII^e concile œcuménique qui condamna l'iconoclasme. L'impératrice et son fils signèrent les décrets du concile (22) qui furent immédiatement mis en vigueur. L'impératrice n'a pas promulgué à ce sujet un édit spécial (23). D'ailleurs l'hérésie iconoclaste s'effaça sans aucune

(17) *Hefele, op. cit.*, III, p. 721.

(18) *Pargoire, op. cit.*, p. 259.

(19) *Vasiliev, op. cit.*, I, p. 346-48.

(20) *Op. cit.*, p. 127, 144.

(21) *Pargoire, op. cit.*, p. 261.

(22) *Mansi, op. cit.*, t. XIII, col. 414-415.

(23) Cf. *Hefele, op. cit.*, I, p. 60.

répression. Elle ne fut forte que par la volonté des empereurs. Et si l'iconoclisme réapparut plus tard, ce fut aussi par la volonté d'un empereur, Léon V l'Arménien (813-820). Le triomphe définitif de l'orthodoxie sur l'iconoclisme se place en 843 (11 mars), date à laquelle un concile tenu à Constantinople et l'impératrice *Théodora* proclamèrent solennellement la fête de l'orthodoxie.

*
* *

Quel fut le sort des autres hérésies pendant l'époque iconoclaste ? En dehors de l'Eclogue des Isauriens qui ne vise que les manichéens et les montanistes, nous n'avons pas d'autres actes législatifs concernant l'hérésie. Les données historiques de même font défaut. Une secte nouvelle : celle des paulicianistes, semble avoir été favorisée à cause de ses attaches avec l'iconoclisme (24). Les monophysites, tolérés eux aussi, comptaient des groupes compacts en Thrace où ils furent transplantés par Constantin V et Léon IV (25).

Mais s'il n'y a pas ici de législation à analyser, c'est parce qu'il n'y a plus eu de législateur. Les empereurs iconoclastes, s'attaquant à l'orthodoxie, ne purent avoir aucune préoccupation des hétérodoxes.

En principe, la législation justinienne était toujours en vigueur. « Mais on ne sait pas précisément, dit

(24) *Pargoire, op. cit.*, p. 284.

(25) *Ibid.*, p. 287.

Zachariae von Lingenthal, qui connaît le mieux les lois de cette époque, comment se sont conduits les empereurs isauriens vis-à-vis de la législation justinienne contre l'hérésie » (26). Il croit qu'au temps des Isauriens l'Etat avait laissé à l'Eglise seule le soin de punir les égarés (27), et ce n'est qu'après la restauration de l'orthodoxie que la législation impériale ainsi que la législation canonique sont rentrées en vigueur.

En effet, le droit justinien concernant l'hérésie réapparaît, d'ailleurs avec des modifications, dans la législation postérieure de l'empire byzantin, dans le Prochiron, l'Epanagogue et les Basiliques (28).

(26) Zachariae von Lingenthal, *Geschichte des Griechisch-Römischen Rechts*, p. 338.

(27) *Ibid.*

(28) *Ibid.*, p. 339.

CONCLUSION

D'après l'enseignement des Apôtres, des Pères, des docteurs et des écrivains ecclésiastiques, l'Eglise ne veut pas la perte des pécheurs mais leur amendement. Conformément à cet enseignement, le devoir de convaincre passa, pour l'Eglise, avant toute sanction répressive.

Et pour redresser les hérétiques, l'Eglise n'usa que de la contrainte spirituelle. Dans l'empire chrétien elle aurait pu employer des moyens de coercition matérielle contre ses dissidents. Elle laissa ces moyens au pouvoir séculier. Sa magistrature resta « pacifique, non sanglante », comme dit saint Grégoire de Nazianze (1), « une magistrature spirituelle », selon l'expression de saint Jean Chrysostome (2).

La répression ecclésiastique de l'hérésie eut un caractère strictement moral. Contre les hérétiques, l'Eglise d'Orient prononça uniquement des peines d'ordre spirituel. Elle le fit tant pour amender les dissidents que pour préserver les orthodoxes de leur contagion et pour sauvegarder la foi et la morale dont elle avait la garde.

L'excommunication, la plus sévère peine ecclésiastique, n'atteint que l'âme. Elle cesse dès que le

(1) Oratio 17.

(2) De Sacerd., III, 5.

coupable se repentit et rétracte l'erreur dont on l'accuse. Toute la législation conciliaire vise ainsi l'amendement de l'hérétique. Et l'amendement n'est pas affaire des juges : quand le condamné rétracte, suivant le procédé établi par les canons, on le croit sur parole.

La justice de l'Eglise, telle qu'elle se révèle dans les conciles, a plutôt un caractère missionnaire que répressif. L'Eglise considérait d'abord les hérétiques comme les victimes de l'ignorance et voulait les en libérer. C'est pourquoi on s'appliqua longuement dans les conciles à leur expliquer la doctrine orthodoxe. C'est pourquoi encore les conciles scrutaient la conscience des hérétiques et cherchaient à les convaincre. Les hérétiques n'étaient condamnés que s'ils contestaient sciemment la doctrine orthodoxe. En effet, ce ne furent pas l'ignorance, l'erreur inconsciente et l'aveuglement que condamnèrent les conciles, mais l'obstination, l'orgueil de l'opinion personnelle, le subjectivisme réfractaire à la doctrine pleinement éclairée, l'individualisme rebelle à la hiérarchie établie, le fanatisme et l'inflexibilité.

Quand les condamnés rétractaient leur erreur, ils étaient admis à la pénitence et, il faut le reconnaître, la procédure de la réconciliation était organisée en général pour faciliter, non pas pour retarder, l'entrée des hérétiques convertis dans l'Eglise.

Mais, dira-t-on, l'Eglise a accepté la répression corporelle des hérétiques prononcée par l'Etat. Nous avons vu que l'Etat réprima l'hérésie pour des raisons qui lui étaient propres. Si l'Eglise y consentit, ce fut d'abord parce que les peines de redressement et de

retranchement spirituel prononcées contre les hérétiques n'avaient souvent aucun résultat tant qu'ils n'étaient pas reconnus coupables par les lois impériales.

L'Eglise se séparait des hérétiques par l'excommunication. Mais les excommuniés trouvaient les moyens d'y rester quand ils ne craignaient pas l'intervention du pouvoir séculier. Et s'ils avaient joui de la même protection légale que les orthodoxes, les hérétiques seraient toujours restés dans la société chrétienne pour y faire des prosélytes. C'est pourquoi l'Eglise, sans punir d'aucun châtimement corporel les hérétiques obstinés dont elle se séparait, se décida de les abandonner au pouvoir séculier.

L'Eglise y consentit encore pour se défendre contre les violences dont les hérétiques usaient à l'égard des orthodoxes, et contre les doctrines antisociales et anarchistes qui troublaient également la paix des chrétiens et l'ordre public. En cela, l'Eglise et l'Etat, attaqués ensemble, se trouvaient d'accord pour punir les perturbateurs. En effet, on l'a vu, les sectes représentaient un grand danger social. Tous les témoignages historiques concordent sur ce point. D'une part les Pères et les écrivains de l'Eglise accusent les hérétiques de luxure, de fornication et de pratiques contraires à la nature ; d'autre part les lois impériales les accusent de dépravation, de perfidie, de démence, d'insanité, d'anarchisme, etc. Malgré la dureté de ces termes, il n'en reste pas moins vrai que certaines sectes étaient réellement dangereuses pour la morale sociale et pour l'ordre public.

Mais si l'Eglise y consentit, elle n'y poussa pas.

Certes, elle estimait qu'il était du devoir des empereurs de garder et de maintenir l'orthodoxie contre l'hérésie. Mais dans la pensée de l'Eglise, la répression impériale ne devait que mettre fin à l'opiniâtreté des hérétiques, les intimider, les rendre inoffensifs et non pas les exterminer.

L'Etat prétendait exercer son droit de défendre l'unité de l'empire liée à l'unité de l'Eglise. Il est absolument inexact de dire que, dans une société où l'idée de la religion se confondait avec l'idée de l'Etat, l'ordre religieux avec l'ordre social, et où le spirituel et le temporel n'étaient que les deux faces d'une même activité, ce fut l'Eglise qui poussa l'Etat à promulguer des lois contre les perturbateurs religieux.

Comme on l'a vu, l'Eglise resta en dehors de la formation et de l'application des lois impériales proscrivant l'hérésie. Les peines sévères que de nombreuses lois répétèrent contre les manichéens, avaient déjà été prescrites contre cette secte par un empereur païen. Tous les empereurs invoquèrent contre l'hérésie les droits de l'Etat non pas les droits de l'Eglise.

Nous avons constaté combien la violence répugna à l'Eglise. Ce serait contredire son enseignement que de chercher les conversions forcées et par conséquent fausses. Certes, l'Eglise fut fort jalouse de sa doctrine et de son unité. Le propre de la foi religieuse est la conviction d'avoir pour soi la vérité et de la défendre. Mais la vraie foi n'est pas conciliable avec la violence.

Et la défense de cette foi, l'Eglise ne l'abandonna point au dévouement et à l'intransigeance des fidèles,

mais elle la confia au clergé. Puis dans les conciles, l'Eglise organisa une justice et formula une législation dont les sanctions varièrent des simples remontrances jusqu'à l'excommunication. Mais pour les excommuniés l'Eglise réglementa sans retard les voies de réconciliation.

Il est vrai qu'il y eut des évêques qui se chargèrent de l'application des peines corporelles prescrites par les lois impériales contre les hérétiques. Mais ce ne fut pas la volonté de l'Eglise. On ne peut pas juger de l'attitude de l'Eglise d'après l'attitude de quelques évêques. Certains d'entre eux furent d'ailleurs désavoués par des assemblées conciliaires. Ces mêmes assemblées protestèrent contre les actes de violence pour cause religieuse.

En Orient, si saint Jean Chrysostome représenta l'opinion générale, les Pères de l'Eglise n'admirent qu'une intervention très modérée du pouvoir séculier, simplement pour empêcher les réunions des hérétiques. Ils ne pensèrent aucunement à la poursuite et à la coercition des hérétiques. Saint Jean Damascène demanda même l'indépendance absolue de l'Eglise vis-à-vis du pouvoir séculier.

Au fond de sa pensée, l'Eglise croyait toujours que la condamnation morale et l'exclusion de la communauté pouvaient suffire. Condamnés ainsi l'hérétique et son erreur avaient contre eux la réprobation de la conscience publique. En général, nous pouvons donc dire qu'en matière de répression de l'hérésie, l'Eglise ne fut pas à genoux devant le pouvoir séculier, et le pouvoir séculier n'obéit pas à l'Eglise.

Si nous considérons maintenant l'ensemble de la

politique impériale, il nous est facile de voir pourquoi les rigueurs des empereurs ont si souvent fléchi devant l'hérésie.

La personne de l'empereur constituait, dans la tradition du droit public romain, le centre de tout droit et pouvoir. La foi professée par l'empereur pouvait être imposée à tous. Les empereurs l'ont fait presque tous, soit qu'ils croyaient sincèrement travailler ainsi au bien général, soit qu'ils y fussent poussés par des mobiles extrareligieux.

Mais la foi des empereurs ne fut pas toujours orthodoxe. En effet, nous avons vu comment Constance et Valens imposèrent l'arianisme, Zénon le monophysisme, Héraclius le monothélisme, et Léon III l'iconoclasme. Ce fut la foi personnelle de l'empereur qui décida des faveurs et des défaveurs prescrites aux sectes.

C'est pourquoi nous pouvons dire que les sectes se perpétuèrent moins à cause de leur propre force qu'à cause du soutien qu'elles eurent de la part de certains empereurs. La plupart des sectes n'avaient ni unité de doctrine, ni homogénéité d'organisation. Sans clergé régulier, sans discipline, sans livres de culte, elles n'avaient aucune résistance concertée. Les sectes apparaissaient à la conscience générale toujours comme quelque chose d'irrégulier, d'indigne.

Mais tout changeait dès que l'empereur leur accordait des faveurs. Tour à tour les grandes hérésies jouirent de la protection des empereurs, même quand elles n'étaient pas d'inspiration impériale. Sous la protection impériale, les hérésies s'appliquaient à organiser une hiérarchie et à conquérir les masses.

Quand elles y parvenaient, les empereurs, même orthodoxes, les traitaient avec bienveillance, car la supériorité numérique fut toujours un puissant déterminant de l'attitude politique. L'intérêt politique de l'Etat était ainsi plus fort que son intérêt religieux. C'est pourquoi, malgré les efforts de certains empereurs orthodoxes, inspirés par une foi sincère, les hérésies du iv^e au viii^e siècles furent écartées beaucoup plus difficilement que ne le furent les hérésies des trois premiers siècles par les seuls moyens de l'Eglise.

Tantôt pros crites, mais tantôt protégées, les sectes s'habituaient à ne plus obéir aux lois impériales. Il ne faut pas s'étonner donc, lorsqu'on regarde l'ensemble de la législation impériale, qu'elle n'ait pas toujours réussi, malgré qu'elle fût absolue dans ses termes, à faire cesser l'hérésie. Il ne faut pas s'étonner non plus, lorsqu'on fait le bilan de la politique impériale, qu'elle ait servi souvent à créer une atmosphère hostile à l'Eglise.

En effet, masquant parfois des intérêts politiques, les sectes contraignaient l'Etat à une politique de conciliation. Les empereurs prenaient alors une attitude de justiciers entre l'Eglise et ses dissidents. Les sectes ainsi soustraites au jugement de l'Eglise traitaient avec elle d'égaux à égaux. De là, jusqu'à maltraiter les orthodoxes il n'y avait que quelques pas. Les hérétiques le firent dès qu'ils eurent la force du pouvoir séculier. Le pouvoir séculier envenimait ainsi plus qu'il n'apaisait.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.	5
INTRODUCTION	11
PRÉLIMINAIRES.	15

TITRE PREMIER

Première période : Des Apôtres jusqu'à l'Empire chrétien.

CHAPITRE PREMIER. — <i>L'attitude des Apôtres et des Pères à l'égard des hérétiques</i>	19
1. Comment les Apôtres entendent punir les hérétiques	19
2. Le rôle de Pères dans la lutte contre l'hérésie	25
3. Les Pères apostoliques	27
4. Saint Justin.	29
5. Clément d'Alexandrie.	30
6. Origène.	34
CHAPITRE II. — <i>Les premiers conciles. — Les premiers règlements canoniques</i>	40
1. L'hérésie devant les conciles.	40
2. Les premiers codes disciplinaires de l'Eglise, Didaché, Didascalie, Canons apostoliques.	44
CHAPITRE III. — <i>Des mesures des deux empereurs païens contre des hérétiques</i>	52
1. Une disposition d'Aurélien	52
2. Une loi de Dioclétien.	55

TITRE II

DEUXIÈME PÉRIODE :

De Constantin jusqu'à la dynastie justinienne (IV^e-V^e siècles).

GÉNÉRALITÉS	61
-----------------------	----

CHAPITRE PREMIER. — <i>Les Pères de l'Eglise.</i>	63
1. Saint Basile	63
2. Saint Grégoire de Nysse	68
3. Saint Cyrille d'Alexandrie	71
4. Saint Jean Chrysostome	73
5. Le caractère de la lutte patristique contre l'hérésie	77
CHAPITRE II. — <i>L'hérésie devant les conciles œcuméniques.</i>	80
1. Le premier concile œcuménique (Nicée, 325).	80
2. L'offensive de l'arianisme	83
3. Le II ^e concile œcuménique (Constantinople, 381).	87
4. Le III ^e concile œcuménique (Ephèse, 431).	90
5. Le IV ^e concile œcuménique (Chalcédoine, 451).	92
CHAPITRE III. — <i>La répression séculière de l'hérésie</i>	96
1. Les raisons de la répression	96
2. L'empereur Constantin	101
3. Les successeurs de Constantin	106
4. L'empereur Théodose I ^{er}	110
5. Les successeurs de Théodose I ^{er}	118
6. Comment les empereurs précédents privent les hérétiques du droit commun	125
7. La procédure de la répression	128
8. Essai de conciliation avec l'hérésie	130
9. Le caractère de la répression séculière	133

TITRE III

TROISIÈME PÉRIODE :

De la dynastie justinienne jusqu'à la fin du VIII^e siècle.

GÉNÉRALITÉS	137
CHAPITRE PREMIER. — <i>Comment les Pères luttent contre l'hérésie.</i>	139
1. Saint Maxime le Confesseur	139
2. Saint Germain de Constantinople	141
3. Saint Jean Damascène	142
CHAPITRE II. — <i>L'hérésie devant les conciles œcuméniques.</i>	145
1. Le V ^e concile œcuménique (Constantinople, 553).	145
2. Le VI ^e concile œcuménique (Constantinople, 681)	148
3. Le VII ^e concile œcuménique (Nicée, 787)	151

CHAPITRE III. — <i>Comment les empereurs entendent réprimer</i>	
<i>l'hérésie</i>	154
1. Principes de la répression	154
2. L'empereur Justin I ^{er}	156
3. L'empereur Justinien I ^{er}	159
4. Les successeurs de Justinien I ^{er}	176
5. La dynastie héraclienne	179
6. La dynastie isaurienne	184
CONCLUSION	191

Vu :

Le Président de la Thèse,
LE BRAS.

Vu :

Le Doyen,
H. BERTHÉLEMY.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

